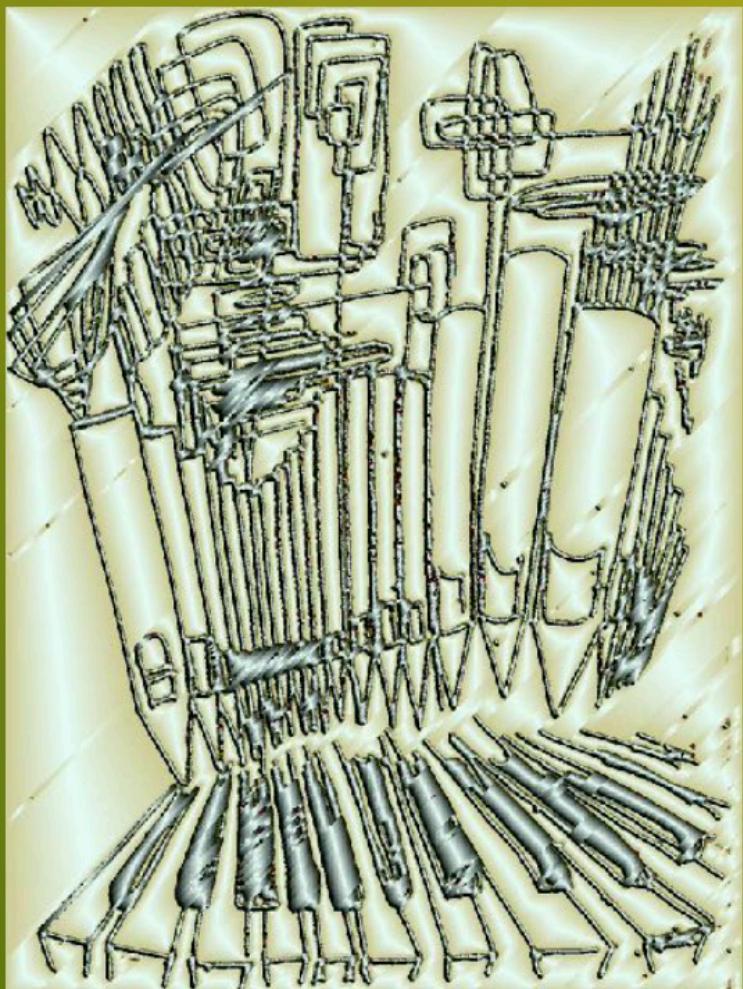


PEREGRINAGES POETIQUES



ERTIAMEL/LEMAITRE

Ce livre est disponible sur le site de l'auteur :

<http://ertia2.free.fr/>, à la page des "Nouvelles"

Le site, intitulé "Pérégrinages physiques et métaphysiques" est un ensemble éclectique de plusieurs milliers de pages, entièrement personnel et libre de droit :

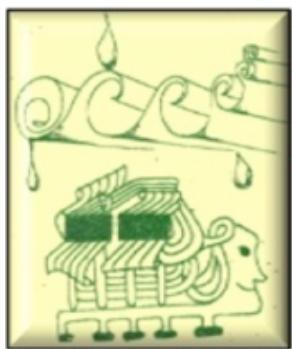
- ◆ Littéraires, poétiques, philosophiques,
- ◆ des blogs citoyen (constitution, retraite, impôtsck)
- ◆ des blogs de tout et de riens
- ◆ Techniques, avec des graphes de productions photovoltaïques et de mesures météo
- ◆ Techniques avec des idées innovantes
- ◆ Musicales avec des partitions pour voix-piano et pour choeurs
- ◆ Youtube avec une trentaine de diaporamas
- ◆ et des Trouvailles qui ont plu à l'auteur
- ◆ et un dictionnaire Espéranto

- ◆ Publications imprimées :
- ◆ Pérégrinages (roman à nouvelles, 117 pages - 1998)
- ◆ Le petit barreau tournant par la pensée (science fiction - 141 pages - 2002 à 2020)
- ◆ Pérégrinages philosophiques (essais - 88 pages - 2017 à 2021)
- ◆ Pérégrinages citoyens (réflexions sur les bases - 212 pages - 2018 à 2021)
- ◆ Pérégrinages poétiques (nouvelles - 146 pages - 1998 à 2021)

Ce livre est un recueil de nouvelles poétiques courtes et longues, souvent ironiques, toutes à la joie de jongler avec les mots, les phases, les idées et les événements,... à déguster une par une !

Les dessins et photos sont de l'auteur.

Pérégrinages poétiques



Dieu ! Comme le plafond du ciel est bas ce matin !

Nous sommes emplafonnés,
sous-emplafonnés,
sous-sous-emplafonnés.

Emmurés, en-murmurés, enfermés,
renfermés.

Nous sommes confinés, confinagés, confinementnés,
confinementés, compartimentés.

Emménagés, en-ménagés âgés.

Enfermés, renfermés, en-coloqués, ensuqués, esquichés.

Nous sommes réseautés,
intrnés, asilés,
internetés, écrantés,
clavistés, eh! eh!



en, an, han-soleillés !

Ertiamel

Sommaire



1. Lorsque de sa fenêtre	7
2. Le pin de Georges.....	27
3. La fleur de l'autre coté du fleuve	29
4. La page blanche	34
5. La rose noire	35
6. En l'air	37
7. Une histoire d'îles.....	38
8. Au loin, une fenêtre grince.....	40
9. Quand les trains n'avaient pas de nom.....	45
10. Mythobiographie.....	47
11. Le miroir à deux faces.....	49
12. Hilda.....	51
13. La Buick	53
14. Le temple de Diane	55
15. Méditation à la recherche de ma voix, la nuit, dans la salle à manger déserte	59
16. La disparition de l'image.....	60
17. Le grand voyage	64
18. Le Vieux Port.....	65
19. L'éléphant de jade.....	66
20. Les impôts de Rabelais	67
21. Action héroïque	71
22. Où un gars qui connaît pas devient un gars qui connaît.....	72

23. Les quinze kilomètres d'Emile.....	77
24. Trottinade parisienne	79
25. Cyclade sur Lubéron.....	82
26. Trafic	84
27. La comète occitane	86
28. Musique pour 33.....	90
29. Sonomime	95
30. Mon royaume pour du détail !	98
31. Maria	101
32.Brouillard.....	105
33. Pompe à m.....	109
34.La begudo lipeto	111
35.Lettre à la réunion.....	113
36. Lettre à Balboa – poste restante	115
37. Lettre à M. ou Mme Guillaume Goya,.....	117
38. Espérantie, le 5 décembre 1999	119
39. Ainsi	120
40. Roman noir	121
41. La chance du petit caillou.....	122
42. L'arbre	123
43. Retour	126
44. Philibert.....	129
45. Eclipse	130
46. Si j'avais été Roi.....	132
47. Le Génie et l'Imbécile	141
48. Mon enterrement	144

I. Lorsque de sa fenêtre



orsque de sa fenêtre aux volets entrouverts, elle l'avait aperçue, noire et menue, penchée sur la vasque de la fontaine, elle avait pensé : "Tiens une revenante !".

Elle ne lui avait jamais parlé, parce que l'occasion ne s'en était pas présenté.

C'était toujours le matin de bonne heure que la petite vieille remplissait un pot à lait de deux litres en alu, à l'ancienne.

On disait dans le quartier que l'eau avait d'étonnantes propriétés, sans vraiment qu'on sache lesquelles. Sans doute parce que le jet fumait un peu lors des matins froids, preuve que l'eau était plutôt chaude, preuve donc qu'elle venait des profondeurs. Ce mystère de la terre ne pouvait être qu'un bon mystère.

La petite vieille remplissait vite son pot et disparaissait aussitôt, comme si elle avait volé l'eau. C'était toujours à la même heure. Et à cette heure-là, Lucile se levait, entrouvrant les volets et interrogeait longuement le ciel. Chaque matin, c'était le même cérémonial, à croire que Lucile, inconsciemment, décidait son lever pour qu'il coïncide avec l'apparition de la fontaine.

La coïncidence matinale durait depuis au moins trois ans.

Un jour, elle n'eut pas lieu.

Le lendemain non plus. Le lever de Lucile devint inquiet.

Le troisième jour, elle se leva plus tôt, en pensant que sa coïncidence matinale avançait. En pensée, elle avait appelé la petite vieille "la coïncidence".

Et la coïncidence s'était faite attendre.

Le jour suivant, Lucile s'était levé encore plus tôt, naturellement, comme ça, sans réveil. Elle lui manquait, sa coïncidence. Pour être sûre de ne pas la manquer, elle avait transporté sa table de maquillage de telle façon que la fontaine lui apparaissait juste à côté du miroir. Mais vraiment, ce jour-là, pas plus que les précédents, il n'y eut pas de coïncidence...

Alors Lucile s'interrogea... puis interrogea.

"Dites-moi, vous la connaissez, la petite dame qui vient tous les jours à la fontaine ?"

La boulangère avait dit non, le marchand de journaux aussi. Visiblement, la coïncidence était inconnue du quartier.

Les jours suivants passèrent avec une jambe en moins, c'était un peu comme ça que Lucile sentait ses journées qui ne commençaient plus comme d'habitude.

Et puis, et puis, de jour en jour, elle se fit une raison. La fontaine coulait ses jours tranquilles, comme si elle ne s'était pas aperçue de la disparition de la voleuse d'eau. Parce qu'une fontaine, ça pense, ça voit beaucoup de choses, ça n'oublie pas.

D'abord, elle est coquette, la fontaine, elle s'arrange toujours pour être vue de partout et du plus loin de toutes les rues qui viennent à sa rencontre sur la place : si vous la voyez, elle vous voit ! Que le vent emporte votre chapeau et vous la verrez sourire : un instant, le jet se désagrège au vent, en pépites éparpillées par la rafale et tombe tout de travers comme un rire en coin. L'enfant qui vient boire en grimpant sur la margelle et tendant son cou, elle en garde le reflet, tout au fond du bassin. Et les amoureux, qui ont tant de rendez-vous à la fontaine, elle en connaît tous les mots d'amour, ou les reproches des retards. Et l'autobus, qui ride sa surface de son moteur tremblant. Les moteurs, ça la fait vieillir et en plus, ça lui donne un arrière goût de marée noire. Elle préfère de loin les vélos, surtout celui du curé, quand il l'appuie sur la margelle, et que la pédale lui gratte le ventre jusque là. En plus, soyez sûrs que dès que le curé a posé son vélo, un paroissien ou une paroissienne viendra raconter sa vie en confidence. Elle en sait des choses, la fontaine.

Lucile aimeraient bien en savoir autant. Mais là, la fontaine n'en savait pas plus. La vieille ne venait plus, elle en était triste et ce n'était plus de l'eau qui coulait de sa bouche, c'étaient des larmes! Mais personne ne le savait.

Ce fut un soir que les choses reprirent de l'importance. Ce soir-là, Lucile vit posé par terre au coin de la fontaine un pot à lait, le même, elle en aurait juré, que le pot de sa coïncidence. Du coup Lucile ouvrit tout grand ses volets et se pencha pour voir, au plus loin qu'elle le pouvait, si la petite dame en noir était par là. L'absence eut raison de sa patience. A son couché, le pot était toujours là.

Le lendemain, elle se réveilla avant le jour, évidemment. Evidemment, le pot avait disparu. Le lampadaire était formel. Il disait : "Regardez, j'éclaire bien là, si le pot y était, vous le verriez". Parce qu'un lampadaire, c'est comme une fontaine, ça en voit des choses, les choses du froid et de la nuit, les choses glauques. Mais son devoir est de taire tout ça.



Pensez donc, comme il aurait toute la police sur le dos, tout le temps, pour tout savoir.
Non mais !

Enervant cette histoire, cette toute petite histoire. Dix fois, avant de partir à la meunerie, Lucile avait regardé par la fenêtre. En rentrant le soir, plutôt que de rentrer tout droit chez elle, elle fit un léger détour, malgré elle, comme ça, pour voir, pour savoir un peu plus tôt.

Pas de pot au lait ! qu'aurait-elle voulu ? Qu'il y soit ! L'énervante histoire aurait continué. Qu'il n'y soit pas ? L'histoire aurait continué tout autant.

Enervant, non !

Ce qui devint encore plus énervant, c'est quand le pot réapparut, le samedi, entre 12h30 et 13h00, d'après ses calculs.

Le soir, après le film, il y était encore. Ben mon vieux, c'est que les gens sont honnêtes.

Dimanche matin, 7h, devinez ?

Plus de pot ! C'est donc un pot noctambule, pas de doute, avec une grande cape noire, un chapeau à large bord, qui avance dans l'ombre, sans bruit, en baissant la tête, ou alors un passe-muraille.

Le seul indice, c'est que le pot avait été vu, posé par terre, du côté gauche en regardant la fontaine, couvercle enfoncé, vide ou plein, allez savoir.

"Monsieur Baguette, vous avez vu ?"

"Monsieur Cigare, vous avez vu ?"

Rien ! ça faisait toujours rire Lucile de les appeler par leur nom. Monsieur Cigare, c'était le boulanger, alors que monsieur Baguette, c'était le bureau de tabac. Une erreur d'aiguillage quelque part, à moins que ça ne vienne d'avant, qu'une fille Baguette ait épousé un fils Cigare et réciproquement, le quartier était suffisamment sympathique pour cela.

Cigare ou baguette, le pot au lait fit comme cela des apparitions sporadiques, imprévisibles, mais c'était toujours la nuit qu'il s'en allait.

Mais enfin, c'est énervant à la fin. Principe de non-ingérence, fallait-il laisser faire ce pot baladeur. Après tout le quartier peut savoir. Lucile n'y tint plus, se sentant, du fait de la position stratégique de ses volets, investie d'une mission d'éclairement public : le quartier avait le droit de savoir.

Elle attendit que le pot arrive. Alors elle prit le fil de pêche, la poulie et la clochette. Un attirail digne des renseignements généraux, moins technologique peut-être, mais aussi efficace, pensait-elle. Et tout aussi discret, parce qu'elle ne voulait pas éveiller la méfiance.

Justement, cette discrétion lui avait compliqué le dispositif. Le fil de pêche, on l'aura compris, devait initialement relier le pot à lait à la clochette. La petite poulie, c'était pour faciliter la manœuvre. Le problème était qu'en accrochant le fil à l'anse du pot à lait, le fantôme s'en apercevrait. Alors, il pourrait remonter jusqu'à la clochette et confondre Lucile pour espionnage.

L'idée lui vint alors de ne pas attacher le fil au pot, mais au montant en fer forgé qui orne la fontaine, puis de faire en sorte que le pot, placé sur la trajectoire du fil, le maintienne tendu. Enlevez le pot, le fil se détendra et la clochette sonnera.

Pas si simple à l'autre bout, parce qu'une clochette, ça cloche quand on l'agit plusieurs fois, ça ne cloche pas vraiment avec un fil qui se détend en une seule fois.

... L'horloge! Il suffisait d'y penser: le fil de pêche retient le battant en position haute tant qu'il est tendu et quand le fil se détend, le battant se retrouve libre. Il bat comme tous les battants. Et là, plus besoin de clochette, il suffisait d'arrêter l'horloge une seconde avant l'heure pour qu'elle sonne dès sa mise en liberté.

Lucile sentit confusément que c'était mal de priver une horloge de liberté. Mais enfin, quand on joue aux renseignements généreux, qu'importe les moyens - ça se discute, ça se discute même beaucoup - Mais Lucile tout d'un coup n'avait plus envie de discuter, mais seulement d'agir.

Donc, plus de clochette, plus d'heures sonnantes, puisque l'horloge est arrêtée.

La poulie, restait la poulie, une petite poulie de deux centimètres qu'elle accrocha au gond du volet, en vérifiant que le fil resterait bien la gorge au moment venu.

Elle arrêta la pendule juste avant midi, comme ça, pour avoir 12 coups. Là, il lui fallut se plonger dans le mécanisme et comprendre toutes ces histoires d'échappement qui sont le secret des horloges à balancier. Quand les horloges sont en liberté, elles échappent - c'est ça la liberté - Chaque seconde, elles échappent quelque part. Une horloge, c'est une amoureuse du temps. Du jour où ils se sont rencontrés, ils ne se sont plus quittés, jusqu'à l'usure, l'usure du temps - le temps, cet usurier - L'horloge, c'est la banquière, elle se rembourse chaque seconde, tous les quarts d'heure, elle en pousse un grand soupir de contentement en laissant échapper le marteau et toutes les heures, elle compte.

Lucile finit par trouver cet échappement d'échappement.

Il n'y avait plus qu'à...

Qu'à faire, mine de rien, un tour à la fontaine, attacher prestement le fil à l'une des deux traverses en fer forgé, sur lesquelles on pose le seau le temps de le remplir, passer le fil sous le pot, puis sur l'arrêt du volet, passer la fenêtre entr'ouverte, puis la poulie et enfin tendre le fil sur l'échappement de l'horloge. Drôle de bricolage, un fil presque invisible qui traversait son salon, comme ça, à un mètre du sol - de quoi en intriguer plus d'un ou plus d'une. Mais Lucile vivait seule et les visites étaient rares.

Elle avait fait cela entre chien et loup, à l'heure où chacun s'affaire à la soupe. Personne ne l'avait vu, du moins le pensait-elle.

La nuit arriva, puis l'heure de dormir. Lucile rêva. Trois inspecteurs du fisc envahissaient le salon, pointaient sur elle trois doigts accusateurs, puis s'emparaient de l'horloge, qui se mettait à sonner, à sonner, à sonner...

Le rêve rejoignit la réalité, Lucile s'éveilla tout à fait, les derniers coups de minuit tombaient. Il était trois heures du matin.

Vite, foncer au salon, dans le noir pour ne pas éveiller les soupçons.

Par les volets entr'ouverts, Lucile aperçut un cheval, rien d'autre qu'un cheval qui tournait au coin du quai de Bièvre. Le pot à lait n'y était plus. Un pot enlevé par un cheval, Lucile se frotta le nez. Elle se frottait toujours le nez en cas de panique.

Longtemps, elle se remémora cette scène qui n'avait duré qu'un quart de seconde : un cul de cheval disparaissant sans bruit.

Sans bruit ?

Elle se rappela soudain qu'à aucun moment, dans le vacarme des coups de l'horloge, elle n'avait perçu le bruit des sabots sur le pavé. "J'ai rêvé... J'ai pas rêvé..." Elle se frotta le nez une fois de plus, puis sorti son remède. Vin rouge, saucisson, pain-beurre. Piégée, elle se sentit piégée. Jamais elle n'osera raconter son enquête. Un bricolage à la Dubout, qui se terminait par une croupe totalement silencieuse et un pot à lait fantomatique.

Il lui fallut une demi-bouteille pour qu'elle osa se recoucher, avant de sombrer dans une espèce d'hébétude...

Hébétée, elle le resta toute la journée qui suivit, esquivant tous et chacun pour ne pas avoir à parler, pour éviter de trahir son secret. Le pain, elle alla l'acheter de l'autre côté de la voie de chemin de fer pour ne pas éveiller la curiosité de la boulangère. Comme ça pendant une semaine, sans jamais mettre le pied au salon, pour ne pas faire remonter cette histoire, pour résister à la tentation de regarder si par hasard le pot à lait était revenu.

Au bout de trois jours, elle s'avisa que le fil de pêche était toujours là, et se frotta le nez. Vite, les ciseaux, le fil de pêche disparut du salon. Alors elle osa regarder par les volets entr'ouverts.

Il était là...

Non ! Lucile faillit hurler.

« Un pot à lait, qui va, qui vient, plein d'eau, à cheval, sans bruit ! »

Et ça ne dérange personne ?

Elle sortit du salon en courant, se jeta sur son lit et hurla à son oreiller : « Je ne suis pas folle, non, je ne suis pas folle... »

Le paroxysme dura au moins trois bonnes minutes. Et puis elle se calma petit à petit.

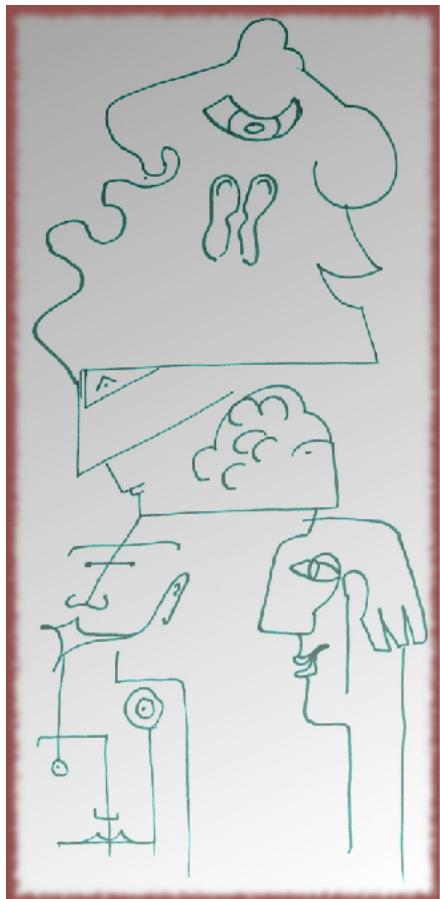
La raison lui revint. Jusqu'ici, rien ne lui permettait d'invoquer le surnaturel ou le dérangement mental. Il pouvait y avoir des tas de raisons pour que les choses se passent comme ça. Quand même, ce cul de cheval à trois heures du matin,... sans bruit !

Elle pensa que, dans son saisissement, elle avait peut-être inconsciemment occulté le bruit caractéristique des sabots sur le macadam. Ecoutez donc le bruit de la garde républicaine à cheval un matin de 14 juillet. Un bruit comme ça, ça ne s'oublie pas. D'accord, ils sont une quarantaine de chevaux, qui piétinent un peu comme des gouttes de pluie, qui font une musique dont ne transparaît aucun rythme, de l'aléatoire en somme. C'est comme ça, un cheval ne sait pas la musique : « Trois temps, quatre temps, connaît pas ! Moi, Monsieur, mon pas, c'est au pas le pas, c'est sans mesure. Je n'ai pas le temps, même si j'ai quatre pattes ». Quarante chevaux qui martèlent les pavés, concerto inimitable. Un seul cheval qui passe au pas, on peut sûrement reconnaître quatre sons, un pour chaque sabot, qui tient de la castagnette, en plus sourd, en moins sec.

Le bruit du sabot sur la pierre, on le reconnaît à coup sûr, ni trop léger, ni trop brutal. Le cheval l'a bien compris, il faut à chaque pas frapper le sol, pour le sonder, pour reconnaître si le sol est sûr, si le pavé ne branle pas ou ne glisse, si l'appui sera suffisant. Sonder, comme le guide en montagne sonde à chaque pas le glacier pour vérifier si la crevasse se cache. Le bruit du sabot, c'est parce que le cheval est sismologue : « Dis-moi comment la terre tremble et je te dirai quelle terre tu habites.

Et ainsi des quatre sabots. Lucile comprenait bien cela : tellement caractéristique et ne pas l'avoir entendu dans la nuit ?

Foi de Lucile, il fallait en avoir le cœur net. Si le cheval noctambule venait à revenir, elle l'entendrait, plutôt deux fois qu'une. Simple, le magnétophone, il fallait y penser. Cacher le microphone sous le volet et déclencher l'enregistrement pendant son sommeil. Au matin, on aurait ainsi tous les bruits de la nuit.



Mais l'idée d'attendre jusqu'au lendemain l'impatienta. Il fallait qu'elle trouve autre chose. Je ne sais pas, moi, fumer la pipe comme ces détectives célèbres qui trouvent l'éénigme dans les ronds de fumée, jouer du pendule...

Son truc à elle, pour réfléchir, c'était de s'asseoir et de balancer sans cesse une jambe au-dessus de l'autre, comme si chaque balancement allait aligner un nouveau neurone à sa réflexion.

Alors elle revit dans sa tête le charabanc tiré par un cheval et qui, le matin, dans son enfance, passait devant la maison, avec ses gros bidons de lait alignés, et le "et cliques, et claques, et cliques, et claques, ck" annonciateur.

Elle revit aussi la croupe de ce bon vieux cheval.

La croupe ? Bon sang ! Bien sûr ! La croupe... et le crottin !

Elle se leva d'un bond, attrapa son manteau et sortit en trombe. « Du crottin, un cheval, ça crotte... comme un petit Poucet ! »

La voilà sur la place, les idées fumantes. Un crottin ! un crottin qui fume ? Non, il est froid depuis trois jours. Un crottin abandonné ? Non plus, la place a toujours été propre, même les chiens et les chats n'osent s'y risquer.

... Bon, sur la place, peu probable, mais quand même. Je te fouille des yeux de partout, mine de rien, près de la fontaine, à côté des platanes... Comptons qu'un cheval, ça mange ses cinquante kilos dans la journée, ça en laisse combien des perles par derrière ? Il y en aura d'autant plus que le stationnement aura été long. Pas de chance, parce que là, il n'a pas stationné.

- Bon, une perle toutes les quatre minutes, à cinq kilomètres à l'heure, je vais en trouver une tous les kilomètres, en moyenne. Non, je me trompeck Voyons, en une minute, ça fera 5 km divisé par soixante, oh là là, c'est compliqué !ck Va pour deux perles tous les kilomètres.

Lucile regardait, regardait encore, passait le coin où elle avait vu disparaître son cul de cheval, avançait en ratissant chaussée et trottoirs.

- Et ces voitures en stationnement, je ne vais tout de même pas aller voir par-dessous.

Au premier carrefour, elle se trouva bête. A droite, à gauche, va savoir, côté cour, côté jardin ? Un cheval, ça peut habiter partout et nulle part.

Elle opta pour le faubourg, les maisons qui ne s'accolent plus, les premiers chemins en terre qui partent de chaque côté.

- A mon avis, pensa t'elle, quand le cheval quitte le macadam pour un chemin empierré, ça doit le rendre heureux, il sent l'écurie. Alors, forcément, ça doit lui donner envie.

De ses vagues souvenirs d'enfance, un chemin commençait toujours par un bout de crottin. Son frère disait "une sentinelle". Halte-là, mot de passe, ici commence la campagne, celui qui n'est pas d'ici entre en terrain ennemi: "Passant, que la terre colle à ta semelle, que l'herbe mouille l'ourlet de ton pantalon, que nos chiens t'agacent, que le frelon t'inquiète. Ici, on se lève tôt et ça pue parfois!"

Lucile était fille de la ville. Alors, à chaque chemin creux, elle n'osa. Avec ou sans sentinelle.

Deux heures plus tard, elle avait quadrillé un grand quartier de la ville... sans une perle sentinelle. Au moins, elle avait pris l'air et s'était calmée. Elle s'était perdue aussi, un quartier qu'elle ne soupçonnait pas. Vieux, avec des maisons attenantes qu'on aurait pu prendre pour des fermes si elles n'avaient pas été collées les unes aux autres, beaucoup de porches, d'entrées de granges, le crépi rustique, un étage, deux étages, pas plus, directement sur la rue, sans trottoir, et puis personne, ni sentinelle, ni enfant, ni une vieille ou un vieux sur un banc, qui attend le jour qui passe, ni un banc qui attend le passant. Ni bien sûr un cheval, ou son cul.

Un peu l'angoisse.

- Jamais je ne vais oser frapper à une porte pour demander le chemin de la place.

Lucile sentit la fatigue. Bien sûr, elle était revenue sur ses pas, mais ça n'avait rien donné, elle s'était retrouvée au même endroit que tout à l'heure. Désert de maisons, nom d'un cul de cheval !

Au loin, enfin, elle vit un homme. Avant qu'elle pût l'atteindre, il avait disparu.

Jambes de plomb, elle vint s'asseoir sur une borne en pierre au coin d'un porche, marquée en son pied du passage répété des cercles de fer des roues des chariots. Et puis, elle contempla le silence. Jusqu'ici, l'absence de bruit ne l'avait pas étonné, c'était avec ses

yeux qu'elle avait cherché. Sa frénésie s'était calmée. Il ne restait plus que ces bâtiments accolés et curieusement déserts, qu'aucun bruit ne trahissait. Une porte qui claque, une mère qui s'énerve après son enfant ou après son mari, un choc de casserole, de l'eau qui coule, un murmure de radio ou de télévision, un battement d'aile ou un glouissement volatile. Rien, aucun bruit. Si, peut-être au lointain, le rythme sourd d'un train, trop loin pour qu'elle identifie la direction du bruit.

Le silence s'éternisa.

Peu à peu, elle commença à s'approprier le lieu. Un peu comme un nouvel élève qui se retrouverait seul au milieu d'une grande salle d'étude et qui transforme son appréhension, parce qu'au bout de longues minutes, il semble qu'il n'y a rien à craindre et qu'il devient peu à peu un habitant naturel de ce nouveau lieu.

A ce point d'étrangeté, Lucile comprit qu'elle ne pouvait compter que sur elle-même. Il fallait donc qu'elle s'enhardisse. Elle se leva et, prenant sur elle, frappa à la large porte en bois qui fermait le porche.

Une fois, deux fois, plus fort, plus longtemps...

Elle appela, "S'il vous plaît ! S'il vous plaît!..."

La réponse ne vint pas.

De sommation en sommation, elle se sentit autorisée à essayer d'ouvrir la porte. A sa surprise, la poignée n'était pas verrouillée et le battant s'ouvrit sans effort et sans bruit. Les gonds étaient donc bien huilés, signe que le bâtiment n'était pas à l'abandon.

Prudemment, Lucile ne fit qu'entrebailler la porte. "On n'y voit goutte!" pensa-t-elle, l'oreille aux aguets, en vain.

Bravement, elle appela: "Y a quelqu'un". Mais rien ne bougea.

Doucement, elle ouvrit en grand pour laisser la lumière du jour révéler peu à peu l'intérieur, mais pas assez pour identifier quelque chose.

Elle appela encore, attentive. Longuement, elle laissa passer l'angoisse, avant de penser à chercher un bouton électrique, qu'elle trouva tout près, là derrière la porte.

La lumière se fit.

Un entrepôt, un large entrepôt, rempli de couleurs, de couleurs clinquantes, de cordages, de mécanismes divers. Du matériel de cirque!

Enfin, elle savait quelque chose, quelque chose de moins anonyme et de plus vivant que la rue. Il y avait là un espoir.



Et puis, tout d'un coup, le sang lui monta à la tête.

Là au début d'un couloir, une croupe de cheval, tout à fait celle qu'elle avait vu disparaître au coin de la place et qu'elle cherchait en vain. Plus que la croupe, le cheval tout entier, presque grandeur nature, si bien fait qu'elle crut d'abord qu'il était empailé, crin de la queue et de la crinière, poils de la robe, à s'y tromper. Juste au milieu, un trou vertical, dont elle compris l'usage. Le cheval appartenait à un manège. Car il n'était pas seul ce cheval. Dans un manège, on n'est jamais seul. Ses collègues étaient là aussi, à la queue leu leu dans le couloir. Dans un manège, on n'est jamais seul : alezan, que les femmes monteront en amazone, camarguais qui galopera au milieu des flamands roses peints sur les panneaux du cylindre central du manège, et même un percheron aux sabots poilus, tirant une charrue surmontée d'une large selle métallique ajourée. Elle se souvint que dans sa jeunesse, le tracteur était encore un cheval. Le laboureur, juché sur sa

charrue, gagnait son blé et le cheval gagnait son avoine. Le percheron et lui étaient compères.

Le manège était en pièces détachées, gisant par terre, dans un désordre apparent. Seuls les chevaux avaient été laissés debout, rangés comme avec respect. Cinq chevaux en tout. Lucile pensa que c'était trop peu, cela ne pouvait faire qu'un tout petit manège. Elle peina mentalement à l'imaginer tout remonté et tournant. Avec quelle musique ? Un grand manège tourne avec la langueur de l'orgue de barbarie, un tout petit manège doit trouver autre chose, plutôt du genre boîte à musique : quelques notes et puis s'en vont !

Elle trouva vite la réponse. Un xylophone, activé par des petits chevaux de la hauteur d'une main, et dont les pattes devaient frapper les touches en même temps que le manège tournait.

Toujours à chercher dans la logique des choses, Lucile se prit à penser au moteur du manège. Sûrement pas un moteur électrique, ni, bien sûr, un bruyant et sale moteur à explosion. Un moteur à vapeur peut-être ? Mais rien ne ressemblait à une chaudière ou à un tiroir. Elle vit bien quelques engrenages, quelques roues dentées d'importance, mais cela ne suffisait pour faire un moteur.

Juste là-bas, dans la pénombre, deux très grandes bizarres roues de charrette, accouplées par des barreaux, qui en faisaient une immense cage à écureuil. Eh oui ! C'était la solution. En fait, on devait y faire rentrer un ou deux gamins. "Marchez !", leur disait-on. Alors, ils gravissaient les barreaux, un par un, et, un par un, les échelons s'abaissaient sous leur poids. La cage se mettait alors à tourner, entraînant avec elle quelques savants engrenages qui à leur tour, faisaient tourner le manège.

Lucile se sentit quelque part comme une enfant. Elle oublia le reste du monde et s'endormit.

Elle s'endort et est réveillée par un joyeux charivari. Elle prendra la route avec les saltimbanques d'une autre époque, découvrira l'amour platonique.

Dans son rêve, les chevaux reprirent vie. Une horde sauvage, d'abord calme et confuse puis bientôt plus présente jusqu'à monter dans un galop effréné, de clairière en clairière, dans une forêt sans fin, dans la nuit tombante, sans qu'elle puisse définir si elle était cheval ou cavalier. Elle entendait tout, le crépitement d'au moins cent sabots, le souffle rauque des chevaux voisins qu'elle sentait dans sa nuque. Elle se voyait projetée en tous sens, ballottée, secouée, malaxée avec vigueur, mais toujours, magiquement, restant en selle, dominant la horde dont tous les chevaux semblaient rire, ivres de vent.

Alors, le piétinement sourd des sabots se fit plus sec puis plus aigu, se peuplant de bruits incongrus de moteurs, de voix aux accents soudains.

Ce fut un bruit de cymbale qui la réveilla.

Des vrais chevaux, il y en avait trois, ainsi que des hommes et des femmes qui s'occupaient à guider les bêtes vers l'arrière du hangar.

Aucun n'avait encore remarqué Lucile. Ce fut le gamin, 6 ou 7 ans à peine, qui la découvrit et le fit savoir d'un mauvais coup de cymbale qui fit peur aux chevaux.

- Miguel, attends que je t'attrape !

- Ben oui ! Y a quelqu'un, là, qui dort.

On aurait pu penser qu'il fallait avant tout s'occuper des chevaux, les mener dans l'enclos ou dans l'écurie, après, il serait toujours temps d'éclaircir la situation. Mais ce ne fut pas le cas, hommes et bêtes marquèrent un temps d'arrêt, puis tenant leurs chevaux par la bride, ils s'en viennent tous faire cercle autour de Lucile. Les chevaux se faisaient dociles, aussi curieux que leurs maîtres. Lucile se réveilla tout à fait, étrangement sans panique, face à ces trois chevaux et cette dizaine de personnes qui la sondait du regard.

- Bonjour, je ne voulais pas déranger !

Le plus âgé répondit :

- Sûr, on est mieux ici que dans la rue !

Lucile se sentit le besoin de s'expliquer.

- Je cherche une vieille dame, elle venait souvent chercher de l'eau à la fontaine, avec un pot à lait. Elle ne vient plus ?

- Ah ! C'est trop loin pour elle maintenant ! Elle vous a dit où elle habitait ?

- Non, c'est le cheval, là-bas, contre le mur.

Ils se regardèrent, essayant de comprendre.

- Vous l'avez entendu parler, ce cheval ?, demanda l'homme à la cantonade.

Ils se mirent à rire.

- A moins que ce soit Roger, quand il y va, à la fontaine.

Lucile expliqua qu'elle avait seulement vu le cul du cheval disparaître dans la nuit, qu'elle pensait bien que quelques crottins lui montreraient le chemin.

- Non seulement il parle, mais en plus, il crotte !

Ils se mirent à rire de plus belle et Lucile aussi.

- Non, mais en tout cas, je suis arrivée ici.

Roger intervint :

- ça ferait un beau numéro de magie, un faux cheval qui fait de la télépathie. Il s'approcha du faux cheval, lui flatta la croupe et l'apostropha :

- Tu pourrais peut-être nous en dire des choses ?

Les rires redoublèrent.

L'un des chevaux suivit Roger et frotta son menton sur la croupe de son faux-frère, comme pour vérifier.

De fait, il hocha trois fois sa longue tête, puis se tourna vers Lucile et lui offrit son naseau.

L'invitation était claire. Lucile frotta son nez au milieu des deux narines, tout en le regardant. D'instinct, elle n'avait pas levé les bras.

Ce fut là comme un signal.

- Bon ! C'est pas tout ça, on va casser la croûte ! Vous avez faim, ma p'tite dame ?

Et la troupe se bougea.

Dans le mouvement, Miguel se rapprocha de Lucile.

- Est-ce que t'as des enfants ?

La question de Miguel était un peu brutale. Lucile ne voulut pas lui répondre directement.

- Il y a d'autres enfants ici ?

- Je suis tout seul, les autres, ils sont restés là-bas.

La porte de derrière donnait sur une grande cour carrée, bordée de larges bâtiments sans étage.

On mit les chevaux dans les box, avec de l'avoine et un seau d'eau fraîche.

La troupe entra dans une salle commune, à la fois cuisine et salle à manger. Une longue table, déjà dressée, avec à l'autre bout de la pièce les fourneaux, les éviers, les armoires.

Miguel tira Lucile par la manche.

- Mets-toi là, à côté de moi.

Mardi gras s'approchait. Forcément, les chevaux s'agitaient, comme chaque année. Miguel avait appris un tour à Hector, un cheval de trait tout en dignité, avec ses longs poils au bas des jambes. Il s'arrêtait au milieu de la foule, tête haute, sans un regard, dans une attitude qui disait : *j'existe !* Et la foule subjuguée se taisait.

Miguel interrogeait longuement les badauds du regard.

Alors, quand le ciel était propice, c'est à dire quand on pouvait voir la lune dans le ciel en plein jour, il pointait l'index vers elle et clamait :

- 28 jours, 28 jours, 28 jours ! Dans 28 jours à cette heure-ci la lune sera là !
- Mon cheval s'appelle «Lunaire» parce qu'il sait. Et vous, savez-vous ? Savez-vous si la lune va plus vite ou va moins vite que la rotation de la terre ?

Et la foule flottait alors, entre deux vérités. Ceux qui savaient vraiment, mais qui d'instinct se taisaient. Galilée avait eu à trop subir d'avoir parlé. Plus on sait, plus on tait disait mon grand-père. Ceux qui croyaient savoir et qui s'invectivaient, vérité fausse contre fausse vérité. Ceux qui savaient qu'ils ne savaient pas et qui pensaient que la réponse ne pourrait pas venir d'eux-mêmes. Enfin, ceux qui ne savaient pas et qui commençaient à réfléchir en pensant qu'un peu d'intelligence suffirait à la réponse.

La foule flottait en palabrant.

- Mon cheval le sait. Il va vous le dire. Lunaire ! Où la lune sera-t'elle demain à cette heure-ci ?

Et Lunaire recula de trois pas, en bousculant une bobo égarée dans cette foule bigarrée.

- Merci Lunaire.

- Et maintenant, parlons du mardi-gras. C'est une histoire de printemps. Après, c'est pour descendre et carêmer.
- -Lunaire ! Où est la lune à minuit le dimanche de Pâques ?

De nouveau, la foule flotta. On entendit un cri : «ça dépend !»

- Lunaire se dressa vers le ciel en hennissant, provoquant un désordre aussi grand que Moïse avec son bâton. Miguel, qui avait prévu le coup, s'était accroché l'encolure.

Lunaire revint sur terre et Miguel récita :

- «Pâques est le dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune qui atteint cet âge au 21 mars ou immédiatement après. La lune est pleine ou décalée de 1/28ème de cercle par jour

de semaine avant dimanche : 40 jours avant, on descendra ; 41 jours avant on décarnavalera»

Alors il faisait demi-tour et partait sans un regard en arrière, tout en dignité.

Miguel avait raconté sa magie, le nez malicieux plongé dans son assiette.

Lucile avoua qu'elle ne regardait pas assez le ciel la nuit et que pour elle, la lune se promenait là où elle en avait envie. Elle aimait la lune rousse, celle qui se lève quand le soleil se couche, et qui paraît si grande.

- la lune rousse est pleine, le soir, à l'est. Elle n'a pas de croissant. Les croissants, c'est pour le petit déjeuner.

Lucile éclata de rire.

Mais comment sais-tu que la lune recule ? Ma grand'mère m'a dit que la lune était paresseuse et mon oncle, qui a une lunette, m'a dit qu'elle était menteuse et que je saurais tout quand j'aurai appris à lire. Alors, j'ai vite appris à lire. Un jour, mon oncle m'a dit de lire le journal. J'ai eu l'impression que le journal parlait tout seul, sans doute parce que j'y comprenais rien.

- C comme croître ; D comme décroître. Vas regarder la lune.

Dehors, la lune affichait son croissant. Je suis rentré et mon oncle m'a demandé comment était le croissant. Je me suis senti bête parce que je n'avais pas noté comment était le croissant.

- Va voir ! Il l'avait dit avec bienveillance, je n'ai pas renoncé.

- Elle est comme ça : et j'ai fait le geste le long d'un cercle imaginaire.

- Ecrit-moi un C dans le ciel.

- Ben oui ! La lune écrit un C

- Un C comme dans «Croître». Mais la lune est menteuse. Quand elle écrit un C comme dans Croître, demain son croissant sera plus petit. C'est pour ça qu'elle est menteuse.

- Mais pourquoi elle change son croissant d'un jour à l'autre ? avait questionné Miguel.

- C'est qu'elle a une aventure avec le soleil. Une nuit, elle se met toute nue et puis une autre nuit, elle s'habille ou elle boude. Alors la nuit pleure de l'encre, avec des poussières de lait, d'est en ouest.

Miguel avait réfléchi : le croissant lui permettait de savoir où était le soleil quand il se cachait derrière la terre.

Le lendemain soir, il était sorti à la même heure. La lune qui arrivait toujours de l'est était en retard. Miguel alla voir sa grand'mère :

-J'ai vu que la lune était paresseuse.

La grand'mère eut un sourire tendre et lui appuya l'index sur le nez.

- Tu es un passager de l'univers !

La métaphysique de grand'mère était simple : on monte dans l'univers et puis on en descend. Quand on sait cela, on se voit comme une petite fourmi dans une grande fourmillière... et les colères, les guerres et les religions des hommes paraissent bien fuitiles.

Le tilleul

*La troupe arrive dans un village étrange,
avec un garde-champêtre non moins étrange.*

La place était vide. A la vue du tilleul et de la fontaine qui ornaient l'espace entre les trois rues, Schubert vint lui rendre visite. Alors Miguel chanta :

«Auprès de la fontaine,
A l'ombre d'un tilleul,
Heureux ou l'âme en peine,
J'ai fait maints rêves seul.
Gravés sur son écorce,
Combien de mots d'amour.
Meurtri ou plein de force
Vers lui j'allais toujours.
Un soir, perdu dans l'ombre,
J'ai dû passé devant.
La nuit était bien sombre,
J'ai pu le voir pourtant.
Des branches, voix lointaines,
Semblaient venir ces mots :
Ah ! Viens à la fontaine,
C'est là ton doux repos !»

(adaptation française par Amédée Boutarel du 5ème chant du Winterreise - Voyage d'hiver - composé par Franz Schubert sur des poèmes de Wilhem Müller)

Dès le mois de septembre, le garde-champêtre verbalisa l'arbre qui avait fait tomber une feuille. L'arbre qui était très urbain, n'osa pas se fâcher. On avait le coup de scie facile ici, sous prétexte de lutte contre les crues, et aussi contre les cuites, parce les poivrots, le samedi soir, venaient pisser contre les troncs. On, le monsieur On, luttait aussi contre les maladies, les épidémies. Ce qui l'avait sauvé jusque-là, notre arbre, c'était les liebe Wort et les coeurs enlacés gravés sur son écorce.

Quand il eut vent de sa prune - la prune est le fruit de l'aubergine, c'est connu -, le tilleul eut un long moment de colère administrative, il hurla après les hommes qui ne savent pas ce qu'ils font. Il appela les amoureux à faire une demande en référé ; mais les amoureux sont amoureux d'eux-mêmes et non des arbres, ils se regardent les yeux dans les yeux et oublient les yeux de l'arbre attendri.

Puis l'arbre eut l'idée du siècle, celle de changer ses feuilles de tilleul en feuilles de marronniers juste avant qu'elles ne se décrochent : alors ils pourraient se les mettre où je pense leur Cerfa 18256362, comminatoires. « Monsieur le Juge, ces feuilles que vous avez trouvé à mes pieds sont des feuilles de marronnier, on ne saurait les confondre avec des feuilles de tilleul... »

Mais tous les amoureux finissent un jour d'être aveugles et il y eut un soir où une amoureuse commençait à s'ennuyer des yeux de l'autre et, comme une fleur nouvelle, s'ouvrait au monde. Elle reçut une feuille sur les nez. Interloquée, elle fixa le tilleul droit dans les yeux, qui n'osa pas mentir. Il n'était pas un arbre politique, mais un arbre simple, et un arbre simple, même avec des mots d'amour gravés sur son écorce, ça n'a jamais fait campagne. Il est neutre l'arbre, comme la Suisse et il n'est pas non plus à la campagne, car un tilleul, c'est surtout un arbre de ville, même plutôt de village, sur une jolie place.

Mais peut-être qu'un tilleul qui laisse tomber des feuilles de marronnier, ça peut devenir politique, comme le mensonge. L'amoureuse s'en foutait de la politique, même si son père allait essayer de se faire ré-élire conseiller municipal. C'est sans doute pour ça qu'elle s'en foutait.

L'arbre préférait de très loin l'amour à la politique, alors il n'a pas voulu mentir et il laissa tomber une feuille de tilleul avec un grand soupir.

Chloé pensa que c'était la première feuille jaune de son amour.

Lucas pensa tout haut :

- C'est joli une feuille jaune. Nous l'hiver, on se couvre, et lui, l'arbre, il se déshabille.
- Tu crois qu'il faut apporter la feuille au commissariat ?

- Si tu trouvais un billet de 100 euros, tu irais au commissariat ?

Chloé et Lucas avaient pris l'habitude de répondre à une question par une question.

- Tu crois qu'il y a un imprimé Cerfa pour traiter les billets qui sont rapportés à la police ?

- Tu crois qu'un policier se dérange à chaque fois qu'une feuille tombe d'un arbre ?

- Qu'est-ce qu'ils font quand une feuille s'envole sous un autre arbre ? Il y a peut-être un système automatique de test ADN ?

Les amoureux s'en allèrent et le tilleul resta seul.

Il essaya de retenir ses feuilles, de leur dire que dès qu'elles seront tombées, elles commencerait à pourrir, seraient jetées à la poubelle et bouffées par les vers. Alors les feuilles hésitaient, mais ça devenait de plus en plus dur de s'accrocher, surtout au vent froid du soir après le coucher du soleil, puis dans la gelée du matin, la plus féroce.

Les amoureux ne revinrent pas, le tilleul re-transforma ses feuilles en feuilles de marronnier et les laissa tomber mollement une à une.

Le garde-champêtre rappliqua très vite. Il ramassa une feuille, puis une autre, levant la tête à chaque fois, soulevant sa casquette et se grattant l'occiput. Il ne se gratte jamais la tête, c'est un point important du règlement, surtout pour les garde-champêtres des villes, qui ont à montrer qu'ils sont plus chefs que les garde-champêtres des campagnes.

Quand le tilleul voyait approcher le représentant officiel de l'Etat, il retenait ses feuilles de toutes ses forces pour que la maréchaussée ne puisse penser que les feuilles à terre venaient du tilleul, empêchant le garde d'établir le flagrant délit et puis d'envoyer sa prune.

Avec l'arrivée des saltimbanques, le garde champêtre eut vite l'esprit ailleurs, fébrile même.

"Bon Dieu ! Y a des règles, sûrement, pour l'installation de ces gens-là ?"

D'un air important, il voulut voir les papiers. Quels papiers ?

- Votre cheval, il a les papiers ?

Il avait bien dit "les papiers" et non pas "des papiers", ce qui signifiait que tous les chevaux doivent avoir des papiers. Il n'en savait rien, mais il avait dit ça au bluff, pour marquer sa fonction. Le philosophe aurait dit "pour élargir son territoire existentiel".

- Pas de papiers ! J'appelle le service de l'hygiène, vot' cheval est bon pour la quarantaineck

Mais déjà, le petit du maire, le plus effronté du village, avait grimpé sur les brancards et de là avait sauté en croupe.

- Tu veux que j'appelle ton père ?

Il avait proféré sa menace sans conviction, constatant que son pouvoir de nuisance s'arrêtait face au pouvoir génétique. Ainsi va le cirque du monde. Il valait mieux composer.

- Vous allez rester longtemps ? Jvais demander à l'adjoint.

- Faites comme vous voulez, nous on va faire la parade.

Les hommes enfilèrent leur cheval, ajustèrent leurs bretelles et sonnez trompettes, battez tambours, symbalez tambourins, sifflez fifres. Les femmes assuraient la magie, une fausse magie, les enfants jonglaient avec des voitures miniatures qui sifflaient en retombant. Le lapin blanc sautait de croupe en croupe.

Là, quand il vit le lapin blanc, il sut qu'il tenait son heure de garde-champêtre.

- Halte ! Mes gaillards ! Au nom de la loi, je vous arrête !

- Quelle loi ?

- Le 25 Janvembre 2021, le Parlement a voté, 246 voix contre 245 - c'est ça la démocratie - que les animaux sauvages ne peuvent plus être en représentation circulaire. Les éléphants, les tigres, les boas et les lapins blancs sont proscrits.

- Mais, Monsieur le Gard'champêtre, not' lapin blanc est pas sauvage, vous voyez bien qu'il est heureux d'être avec nous.

- A la parade, il est peut-être heureux, mais quand vous le sortez du chapeau en le tirant par les oreilles, ça, c'est de la maltraitance !

- Et la peau de vot' tambour "d'avisse à la population", vous savez pas que c'est une peau d'éléphant ?

- Oui, je sais, j'ai demandé un tambour numérique, mais il me l'achèteront que si je mets beaucoup d'amendes. Alors donnez-moi un kilog d'amandes et je laisse continuer.

Aussitôt les femmes allèrent frapper aux portes pour récolter des amandes en suffisance. Heureusement, dans le village, tout le monde aimait les petits cirques, - tout autant que les grands cirques. Chaque année il voyait passer le Cirque de Gavarnie, celui de Navacelles, le cirque Hypparque, le cirquonflexe - alors, à 2 grammes l'amande, il en fallait 500. En dix portes, le kilog fut obtenu. La doyenne centralisa les dons dans le pan de son tablier et fièrement, comme toutes les doyennes des gens du voyage, elle déversa les 500 amandes dans le tambour du Gard'Champêtre qui gueula de sa plus mauvaise voix : "Circulez, y a rien à voir !"

La parade continua, elle traversa le village, s'engagea sur une piste poussiéreuse et, comme dans les westerns, disparut au loin dans le soleil couchant !



2. Le pin de Georges

Si seulement l'on pouvait vivre ainsi !...

Peu importe !

J'avais trouvé un arbre. Ses racines se montraient comme les doigts d'une immense main qui enserrait le rocher, à vingt mètres au-dessus de l'eau. L'arbre s'accrochait à la vie.

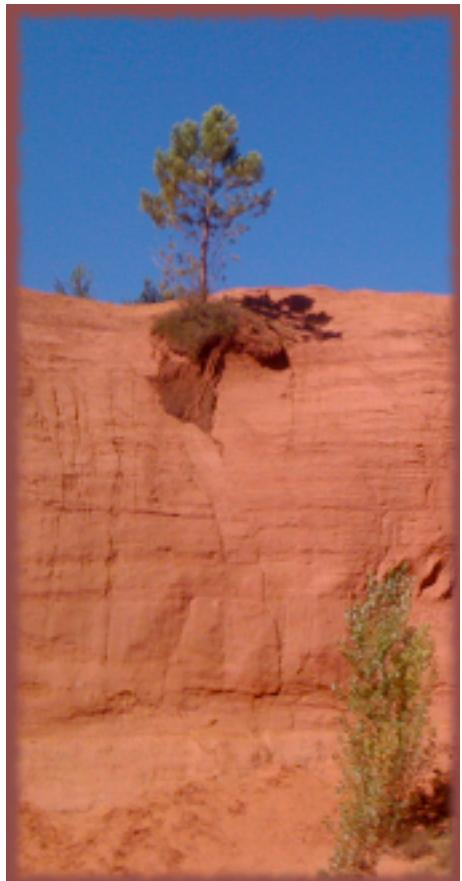
Immuable, l'été, il s'offrait au soleil, dans la sécheresse de la falaise. L'hiver sa chevelure ondulait furieusement au-dessus de l'écume des tempêtes.

Dans mon rêve, j'étais l'arbre.

Et je refusais l'attente des jours les uns derrière les autres.

Un jour, des hommes arrivèrent avec un camion et une grue. Ils m'emportèrent, par le haut, moi et mon bloc de pierre. Mes racines furent entièrement mises à nues, dans une indécence que pas un des hommes n'avait soupçonnée. Seul le chef avait prévu qu'au fond du camion un tas de sable et de terre mélangés, à peine humide, vint panser les plaies à vif.

Pendant le voyage, l'espace de quelques jours, trop courts, j'entrevis des bouts de monde, tout au long de la route. Quelquefois, à l'heure du repas, en face du camion immobile, un couple s'arrêtait, qui me fixait. On devinait un dialogue, sans en être certain. Une fois, j'en saisissai une bribe. La femme disait à l'homme, avec tristesse: "Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transporte". L'homme répondit que seules les idées étaient intéressantes à transporter. Je ne sus s'il fallait rire qu'on puisse me réduire à une idée d'arbre ou pleurer en pensant qu'on aurait pu me laisser sur ma falaise, en ne prenant de moi qu'une photo, un souvenir qui eût pu vivre plus loin et plus longtemps que moi.



On me déchargea dans la nuit. Ma place était réservée. On aurait pu me mettre à dominer la piscine, à ombrager les riches et belles baigneuses. J'aurais vite détesté cette situation de frustration perpétuelle, soumis aux babilis tièdes servis par ces corps inutiles, à cette agitation et à ces rires programmés.

Heureusement, on me mit à babord, au pont supérieur, dominant la mer, dans une falaise de métal qui ressemblait, un peu, à ma falaise natale ! 



3. La fleur de l'autre côté du fleuve



"Un jour, quelqu'un, parmi ceux qui transformaient les pétales des fleurs, rapporta qu'on avait vu en grand nombre, de l'autre côté du fleuve, une espèce très rare et doublement utile. Non seulement, cette fleur avait des pétales aux mêmes propriétés que celle des arbres à fleurs bleue, mais encore, aux dires du second alchimiste, elle contenait une molécule particulièrement utile contre la migraine pendulaire.

On manda donc les plus grands experts du califat afin qu'ils débattirent de l'opportunité de s'intéresser au problème.

Ceux-ci, qui n'y connaissaient rien en fleurs, ni en pétales, ni en migraine pendulaire, conclurent un peu vite qu'il était grand temps de surseoir, au grand dam des scribes officiels, fâcheusement obligés d'écrire un nombre toujours plus grand de décrets avec une encre à décret de plus en plus rare. L'exploitation trop intense des arbres à feuilles bleues avait raréfié celles-ci en tarissant du même coup l'encre que l'on tirait de la transformation des pétales, seule autorisée pour l'écriture des décrets. En particulier, le livre des deux cent douze décrets promulgués pour réduire les méfaits de la migraine pendulaire se voyait repoussé de quelques années.

Cependant, quelque mois plus tard, cette migraine pendulaire était devenu le sujet d'une conversation obsessionnelle chez tous les sujets du califat. Les vizirs et toute leur cohorte de hauts fonctionnaires en subissaient eux-mêmes les assauts. Il devenait outrageant pour eux, que même les riches se voient obligés de souffrir autant que le petit peuple.

Un jour, à l'heure du thé, dans la salle du narguilé du vingt sixième couloir, la conversation revint une nouvelle fois sur la pénurie de pétales. Le vizir des fenêtres et charpentes, cousin d'un des plus grands bâtisseurs du califat, plaida cette noble cause, rappela l'urgence face à une forme mutante de migraine et fit si bien que le vizir de la

scription publique pût en parler avec force détails et termes savants au questeur du calife avec qui il dînait le soir même.

Le lendemain, il revint, se rengorgeant de l'assentiment qu'il avait pu pressentir chez le questeur quant à l'opportunité de la conquête de ces fleurs rares. Il faut dire que le questeur s'était prudemment abstenu d'étaler les affaires privées qu'il entretenait avec le deuxième bâtisseur du califat. Il lui convenait tout à fait que cette entreprise se fasse pourvu qu'elle soit initiée par un autre.

On étudia d'abord l'opportunité de cette conquête. Une armée de cinquante janissaires penseurs fut dépêchée à cette tâche. On attendit, pour proposer le parchemin final, l'occasion des rencontres annuelles des savants du califat, dans le merveilleux site de la Vallée Cramoisie. Chaque année, le calife prenait plaisir à se montrer au cours des trois jours de débats onctueux qui se terminaient par la traditionnelle promenade aux lampions, en barque. Le parchemin était si bien fait, si agréablement illustré, et si bien proposé, que le calife en fit aussi sa conquête.

Par précaution, et par peur que quelqu'un pût dire que le projet avait été mal mené, on instaura le métier de comptife, dont le rôle était de mettre au point toutes sortes de formules, inscrites bien sûr sur autant de formulaires, comptables de l'étude et de la fabrication de l'ouvrage selon les rites prescrits par eux. On espérait ainsi, qu'à l'aide de ces formules incantatoires, on conjura tout mauvais sort.

C'est ainsi que pas moins de mille et trente deux scribes, lustriniers, revizors, savants, sous-vizirs et vizirs se virent convoqués et reconvoqués afin que chacun puisse donner un avis et que chaque décision soit le fruit d'une intense réflexion et d'un suprême consensus.

Les architectes les plus prestigieux se pressèrent alors pour associer leur nom, jurant leurs grands dieux que, s'il le fallait, leur service serait gratuit. Rien n'y fit, les scribes opposèrent la loi, les comptifes distribuèrent leur formulaires de salutaire concurrence, et bien évidemment, les deux plus grands bâtisseurs du califat se partagèrent le travail.

Enfin un pont fut construit, bel ouvrage en vérité, large, majestueux. On s'enquit, du fait qu'enfin les vizirs pouvaient aller jusqu'à l'autre côté du fleuve, de ce qu'il faudrait faire pour aller jusqu'au champ des fleurs aux mille pétales. L'affaire n'était

pas si simple. Il fallait traverser une sorte de marécage sur lequel il était impensable d'appuyer une route. On pensa bien à un nouveau pont, qui s'appuierait sur le précédent et partirait comme un viaduc dont les piles ne seraient pas des pieux profondément enfouis sous le marécage, mais au contraire d'immenses conques imperméables qui flotterait comme des bateaux immobiles dont les mats seraient les piles.



Finalement, on opta pour une sorte d'embarcation à chenilles, dont le principe et les dessins firent le bonheur des gazettiers qui, eux aussi, avaient transformés cette conquête bureaucratique - car il s'agissait bien de l'encre à décrets - en une conquête populaire.

L'engin à chenille fut conçu. Dès les premiers essais, on s'aperçut qu'il ne pourrait prendre le virage d'accès au pont. Le calife, en l'apprenant, eu un accès logique de mauvaise humeur, mais signa la dépense exceptionnelle nécessaire à l agrandissement de l'entrée du pont. Il eut un deuxième accès de colère quand on vint lui dire que l agrandissement du pont obligeait à refaire toute l assise de la rive nord.

Cette fois-ci, les architectes annoncèrent que les tarifs qu'ils avaient consentis jusqu'à présent ne pouvaient s'appliquer à cette évolution. Les bâtisseurs, qui avaient pensé que la construction de la route au-delà du pont leur reviendrait de plein droit, s'estimaient un peu floués et entendaient que ce nouveau travail atténué leur manque à gagner. Le petit peuple commençait à ricaner.

Enfin on pût assister à l'entrée de l'engin dans le marécage, comme on assiste au lancement d'un bateau hors du chantier naval. Ce fut plus spectaculaire que concluant. L'engin penchait dangereusement et avançait en crabe à une vitesse désespérante. Il lui fallut plus de deux heures pour décrire un large cercle qui lui permit de revenir sur le pont pour être remis aux mains des inventeurs. Il fallut encore plusieurs mois pour que l'ensemble fasse presque bonne figure. On en profita pour construire un second marécageur, comme on l'avait baptisé, arguant que le rendement d'un tel mode de transport serait trop faible et que les savants du califat pourraient en avoir besoin pour mieux étudier le marécage.

Quand enfin on fut assuré que les deux marécageurs pourraient atteindre sans encombre l'eldorado, les vizirs firent organiser un grand forum sur un mont proche émergeant du marécage, afin que chacun de leurs invités puissent d'une part s'enorgueillir d'avoir pris les premiers ce nouveau mode de transport et d'autre part, deviner au loin la floraison, à l'aide de puissantes lunettes télescopiques fabriquées spécialement et à grand frais pour l'occasion.



Chacun congratulait chacun, quand le vizir des chemins et charpentes, rasant une nouvelle fois son oeil à la lunette, poussa une exclamation, que brusquement il étouffa. Qu'avait-il vu, pourquoi faisait-il semblant de ne rien avoir vu ?

Il avait très vite jugé plus prudent de ne pas ébruiter sa vision, tant la révélation risquait de plonger le forum dans la suspicion, peut être même dans la dérision. Il espéra être le seul à avoir vu. Il imagina qu'après le forum, il serait toujours temps d'aviser, de prendre quelque secrète décision qui évitât à tous les vizirs de l'affaire l'opprobre des uns et le mépris des autres.

De son air le plus naturel, il ramassa un grain de sable qu'habilement il fit glisser dans le mécanisme de la lunette qui se bloqua alors tournée vers un petit coin de champ sans importance. Puis, il fit en sorte que l'on se hâta de finir la journée, prétextant qu'il fallait, avant la nuit, mettre en place le système de sécurité contre les vandales et les voleurs.

Le lendemain, le vingt sixième couloir avait des allures de société secrète. Le vizir des chemins et charpentes avait réussi à faire venir, en passant par les caves, le vizir de la scription publique, le maître flagellan et le questeur du calife. Il expliqua alors qu'il avait vu dans ce champ toujours inaccessible, un homme à vélo. Oui ! Un homme à vélo, qu'il avait vu avec un grand panier plein de fleurs. Alors, il avait pensé qu'on ne pouvait certainement pas ébruiter une telle nouvelle, sans que le peuple se demanda pourquoi

tant d'argent avait été dépensé pour aller jusqu'à ce champ, puisque déjà l'on pouvait s'y rendre à vélo.



l'investigation discrète.

Trois jours plus tard, on retrouva enfin le brave homme et son vélo, obscur tamponneur de troisième catégorie au bureau des floraisons des chemins de marais, qu'on enferma en grand secret. Le questeur lui-même se déplaça pour lui demander comment il se faisait que, connaissant les grands travaux, il n'avait pas fait part de son savoir. Le tamponneur répondit qu'il aurait bien voulu, mais que le sous-vizir de son vizir lui avait dit que le vizir était déjà au courant.

On contacta le vizir de troisième rang, qui confirma que voici quatre ans passés, il avait fait un rapport détaillé au vizir de second rang, qui lui-même avait ordonné une enquête.... On voulut contacter le vizir, mais celui-ci avait entre-temps été promu vizir des baïonnettes. On fut alors dans l'obligation de conclure que ce vizir avait sans doute bien fait son travail et que personne ne pouvait y être pour quelque chose dans cette si coûteuse méconnaissance.

Bien sûr, on supprima la charge du ramassage des fleurs à vélo, on éleva un tertre qui supprima l'accès au chemin et l'on accueillit en grande pompe le premier chargement de fleurs aux mille pétales, annonciateur de la prochaine fin de l'épidémie de migraine pendulaire ! 



4. La page blanche



La page blanche n'avait pas été blanche très longtemps. Une larme y était d'abord tombée. La feuille avait failli être déchirée, mais il avait suffi qu'en quelques minutes la chaleur du soir sécha le chagrin pour que cette hypothèse soit écartée. La trace de cette larme devait rester, message codé du langage de ceux qui s'aiment, ou ne s'aiment plus. Petit coin de papier un peu gondolé, légère auréole, qui à elle seule pouvait suffire au destinataire de la lettre.

Mais on sentait bien que la main armée d'une plume ne pourrait hésiter bien longtemps à s'en tenir à ce message trop laconique. Il fallait, incontournablement, irrésistiblement qu'on en vînt à un langage plus conventionnel, quelque chose d'écrit, que l'on puisse lire mot pour mot, estompant ainsi l'infime particule d'ambiguité, d'interrogation, que la seule larme aurait pu laisser s'installer.

Le premier mot écrit fut le dernier : la signature, en bas. Il fallut encore longtemps pour que ce dernier mot ne soit que le dernier de la page, mais non plus le seul. Alors tout d'un coup la feuille blanche, de presque blême, devint presque noire, d'une avalanche de mots gravés sans une hésitation, sans un regret, qui bientôt recouvrit jusqu'à la signature et jusqu'à la mémoire même de la larme ! 

5. La rose noire



Le jardin n'était en vérité pas très grand, mais, comme à chaque pas la perspective changeait, on avait l'impression d'être là dans un immense parc.

Edouard n'avait pas dix ans. Il n'avait pas encore commencé à grandir et ses yeux d'enfant lui faisait confondre les grands massifs floraux avec des bosquets. Dès la rentrée de l'école, chaque jour, il aimait à se plonger dans le labyrinthe à la recherche d'André, le jardinier. D'abord au sud, le bosquet de mimosas, des fois que les premiers boutons sortent pour annoncer la fin de l'hiver, puis l'énorme magnolia. Il se souvenait de la première fleur qu'on lui avait offerte et qui sentait si fort. C'était André qui lui avait cueillie. Edouard l'avait emportée comme un précieux trésor. Puis, au nord, les hortensias de toutes les couleurs. Une fierté qu'il partageait avec le jardinier. C'était lui qui avait cassé l'ardoise en petits morceaux qu'il fallait mélanger à la terre pour que les grosses fleurs mosaïque prennent cette teinte bleue. A l'est, le jardin à la française, où l'art d'André avait réussi à faire croire à un Versailles pour roi lilliputien, en soignant les massifs comme des bonsaï, parmi lesquels une haie de genévrier, que les parents d'Edouard avaient précisément fait planter à sa naissance, pour qu'il apprenne un jour que chaque homme est à la fois arbre et épines, portant des baies amères et liquoreuses.

En général, l'enfant trouvait son maître à jardiner dans la serre. Maître à jardiner, certes, maître à penser, maître à découvrir, maître à savoir sûrement. Les choses de la vie sont dans les jardins souvent plus que sur les places des marchés.

- Il suffit de savoir regarder et attendre, disait André

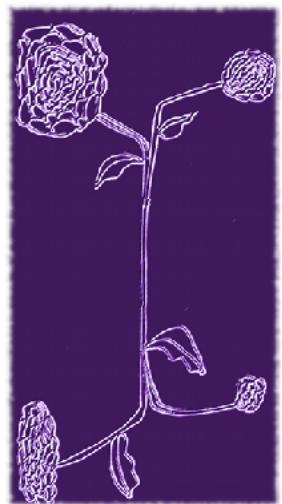
Ce jour-là, comme tous les vendredis, André n'était pas dans la serre. Il veillait en dehors, sur les roses le long du vieux puits. Taille, nutrition, greffes. Trop de soins presque.

Depuis toujours, le jardinier avait eu cette passion pour les fleurs de l'amour. Depuis qu'il travaillait dans ce jardin, il l'avait inondé de roses. Dans la serre, les plants les plus fragiles ; le long des murs moussus, se mariant avec le lierre parasite, les plus grosses qu'il appelait les mémères ; en massifs chatoyants que l'on découvrait plus loin du perron. A chaque éclosion d'une nouvelle espèce, André appelait Edouard pour lui montrer son nouvel enfant, paré d'une nouvelle couleur, d'une nouvelle fragilité. Il lui permettait alors de plier légèrement la tige, entre deux épines, afin d'en tester la robustesse. Et toujours, André ne manquait pas de dire :

- Celle-ci est belle, mais elle n'est pas noire !

Edouard avait appris que la rose noire devait être une chimère de prince. Mais comme aucun prince n'était jardinier...!

Cette obsession intriguait beaucoup Edouard, qui chaque fois avait du mal à s'endormir. Un soir, il lui vint l'idée qu'il n'avait jamais vu aucune fleur noire. Et son imagination refusait obstinément de lui en donner même une ébauche. Alors un jour, il alla cueillir une fleur blanche de magnolia, prit un pinceau et la peignit en noir. Il eut devant lui l'inimaginable. Une fleur de prince, toute de soie moirée, d'une fierté indicible. C'est ainsi qu'il comprit l'obsession d'André. Et, dans son univers d'enfant, il résolut d'y satisfaire. A la nuit, il descendit à pas feutrés dans la serre, muni de son pinceau et d'un petit pot de peinture noire. Délicatement, pétales après pétales, il transforma une jeune rose en femme noble, insensée. Il fut content : il allait offrir l'impossible à son grand ami.



Le lendemain, alors que chaque jour il savait déjà se réveiller de bon matin, il dormait encore à poings fermés quand sa mère vint le tirer du sommeil.

- Tu sais, il y a eu un miracle, André attendait ça depuis longtemps. Il a trouvé deux roses noires ce matin dans la serre !

Encore tout engourdi de sommeil, il ne sut quoi penser, tant sa mère lui annonça cela doucement. Tout doucement, je vous dis ! 

6. En l'air

- Qui c'est ?

- Je vends des nuages

- Comment ?

- Oui, si des fois vous manquez d'un nuage, j'en ai ici quelques échantillons, descendez donc !

- Ne vous moquez pas d'une vieille femme. Les nuages, je le sais, ne sont que de l'eau. J'en ai, moi aussi, qui coule de la montagne dans ma maison. Avec un peu de feu, je vous en fais quand vous voulez, moi, des nuages.

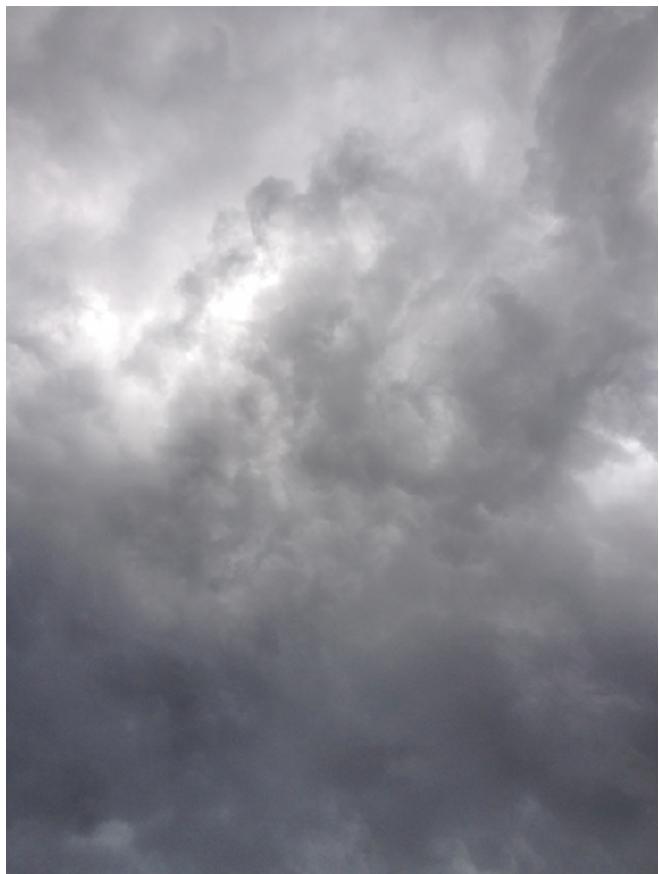
- Ne vous fâchez pas, la vieille. Dans ma besace, les nuages sont sages. Appeler-les, ils sont plus que de nobles fumées.

- Comment s'appellent-ils ?

- le plus jeune s'appelle Obert, son cadet, c'est Aymond et le plus vieux, c'est Ené.

- Quel est le plus blanc ?

- C'est celui qui séche au soleil, avec le vent ! 



7. Une histoire d'îles

Il y a bien longtemps, dans la plus haute antiquité, les collines savaient se parler.

Quand l'une d'entre elles voulait dire à l'autre quelque chose, elle murmurait son message dans le vent du soir.

Quelque mulot, ou une hermine, parfois une vipère ou une araignée, entendait la plainte ou le soupir de contentement de ce bout de terre que chacun louait à l'année.

Alors chaque animal devenait le colporteur de la plainte, du soupir, ou de quelque histoire plus grave : la mort d'un arbre, un éboulement, que sais-je, tout ce qui peut arriver à une colline pendant sa longue vie.

Et chacun de ses habitants se sentait investi de propager l'histoire jusqu'à la colline voisine, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le canton sache la vie de tout le canton.

Bien sûr, dans les vallées, veillait un ruisseau, ou une rivière qui arrêtait le messager et parfois le noyait. Mais le plus souvent, le message passait de branche en branche grâce à l'écureuil contrebandier ou à l'araignée d'eau. Ainsi, pendant longtemps, la vie continua.

Un jour, cependant, une des collines qui surplombait la mer, raconta que pour la première fois, les vagues avaient mouillé la futaie de chênes. Sur le moment, la colline avait cru à une simple colère de la mer. Mais d'année en année, la mer se fit plus pressante. Elle rugissait et disait : "C'est à moi, c'est à moi". Comme si quelque chose pouvait être à quelqu'un... Insidieusement, l'eau montait.

Bien plus tard, un fond de vallon fut humecté d'eau salée. Les deux collines s'en étonnèrent. Avec effroi, elles découvriraient que la mer avait maintenant gagné la gorge par où passait leur rivière. La rivière se sentit comme amputée. Les gorges fières n'étaient plus les siennes. Les collines, qui pourtant avaient de la mémoire,



commencèrent à oublier leurs pieds verdoyants qui changeaient de couleur selon les saisons.

Un autre grand choc, ce fut l'année où la mer gagna le col qui joignaient deux collines. Elles se séparèrent à longs regrets, qui durèrent plusieurs centaines d'années, jusqu'à ce que le gué disparaîsse le jour entier. Avant, bien sûr, on pouvait se rendre visite, à marée basse. Mais maintenant, il n'y a guère plus que la mouette pour porter les messages.

....C'est ainsi que la colline se fit île....



8. Au loin, une fenêtre grince...



[Version sonore sur Youtube](#)

Non loin, une fenêtre grince ! Non, une fenêtre, ça ne grince pas. Une porte, oui, elle peut grincer. Un volet, ça claque, ça peut aussi grincer, mais une fenêtre, ça ne grince pas, dans la chaude après-midi où le vent s'est assis. Non, le vent ne s'assied pas, il se lève, il ne sait pas faire autre chose, à part se calmer. Parfois, quand on se calme, on s'assied. Alors disons que le vent s'est assis. De temps à autre, il laisse échapper un soupir, en un tourbillon languissant, chargé de sable ou d'herbe sèche, comme dans les westernes sphagetties, léchant certain volet indolent, qui pourrait grincer, lui.

Ce soupir là, celui du vent, ne va pas lécher les fenêtres, il n'en a pas la force, il n'a pas la force de monter sur l'appui, de chercher le recoin, il se déballonne devant la fenêtre hautaine.

Dédiction : si la fenêtre grince, c'est que quelqu'un la fait grincer, l'ouvre ou la ferme précautionneusement, mot de vingt lettres, loin derrière anticonstitutionnellement, mais aussi long que l'administration française. Pour qu'une fenêtre grince, il faut qu'elle bouge doucement, doucement, comme de faire chanter un verre en cristal avec le doigt mouillé. Trop vite il se tait. Alors, cette fenêtre, on l'ouvre ou on la ferme ?

On, l'indéfinissable on, qui ouvre à toute supposition, ici à toute angoisse, car le village est désert. Pas même une mouche. Une mouche signifierait du bétail, comme l'oiseau en pleine mer signifie la côte prochaine. Pas de mouche, pas de bétail. Pas de bétail, pas de vie. Et pourtant une fenêtre grince ! Admettons, le village est désert, le village dans le désert est désert, sans un bruit. C'est la nuit, parce que c'est la nuit seulement qu'un grincement de fenêtre peut s'affirmer en tant que grincement de fenêtre. On dit qu'il

perce la nuit. Mais jamais personne n'a vu une nuit percée. C'est cela la nuit, on peut la percer mais jamais elle ne se perce. Sauf au point du jour, où elle se vide de son encre. Alors l'incertitude de la nuit lève l'ancre. Le village dans la nuit est désert, et la fenêtre grince. Notez bien, l'article est maintenant défini. Tout à l'heure, c'était "une" fenêtre qui grinçait. Maintenant, c'est "la" fenêtre qui grince, passant de l'imparfait au présent. Une main, puisque c'est forcément quelqu'un, pousse ou tire cette fenêtre, doucement, avec une plainte à chaque millimètre déplacé, une plainte qui perce la nuit, par petites touches brèves. La main veut être discrète, mais, plus elle veut être discrète, plus elle perce la nuit. Dès que le grincement se déclenche, il s'arrête. C'est un grincement voué à l'arrêt éternel. Dès qu'il est là, qu'il apparaît, il est de trop. Mais il a eu lieu, on ne saurait plus le gommer. Il s'est échappé, on ne le rattrapera pas.

On ne rattrapera pas le grincement, mais l'oreille l'a attrapé. La main s'est arrêtée. Elle attend, elle attend qu'on l'oublie, que le léger grincement qui ne devait pas s'échapper, et qui cependant s'est échappé, se disperse dans la nuit qu'il a percée, qu'il aille rejoindre les étoiles pour n'être plus qu'une étoile sans bruit parmi toutes les autres.

Alors la main recommence, à tirer ou à pousser la fenêtre, qui, de nouveau, lâche le début du commencement d'un grincement, qu'il faut impérativement arrêter, mais que l'on ne rattrapera pas. On l'a arrêté mais on ne l'attrapera pas. C'est là le problème.

A chaque nouveau grincement, l'angoisse a monté d'un cran. L'oreille est maintenant tendue, tendue comme un arc. Le grincement, immensément discret est absolument attendu par l'oreille tendue, pendant que la main tendue attend, attend que le grincement naissant n'aille rejoindre l'infini des étoiles. L'oreille et la main sont maintenant reliées, du non loin au non loin, puisque c'est non loin que la fenêtre grince, non loin de la main qui tire la fenêtre, jusqu'à l'oreille qui se tend à l'affût du prochain grincement. Non loin, cela veut dire près, mais pas tout près. Quand on dit que cela n'est pas tout près, cela veut dire que c'est plutôt loin. Mais ici, le grincement est seulement près, pas trop près, qui serait quelque chose comme juste dans



le dos, ou juste derrière le coin de la rue. Non, la fenêtre, la main qui pousse ou tire la fenêtre est quelque part entre le loin et le près. L'oreille tendue devient inquiète.

L'inquiétude monte à chaque nouveau grincement. A chaque nouveau grincement, l'oreille tendue a encore un peu de distance devant elle, un peu de distance, c'est à dire un peu de temps : tant que la fenêtre grince, temps que la fenêtre grince, millimètre par millimètre, c'est qu'elle n'est pas suffisamment ouverte ou pas suffisamment fermée, au gré de celui dont la main ouvre ou ferme la fenêtre. L'oreille devient inquiète, inquiète de savoir si le dernier grincement entendu est vraiment le dernier. Problème là encore : un dernier grincement qui n'est pas le dernier. Tous les grincements précédents ont été le dernier grincement, chacun à leur tour. L'angoisse a le choix entre un dernier grincement éphémère ou un dernier grincement définitif. En tous cas, plus le nombre de grincements s'accroît, plus le dernier grincement a des chances d'être définitif, d'être celui où la fenêtre sera suffisamment ouverte ou fermée au gré de celui qui la manipule.

Et plus on s'approche de la position définitive, plus la décision d'agir, de bondir pour être en vue de la fenêtre qui grince avant ce dernier grincement définitif, devient une décision à risque. C'est pour cela que la décision reste une demi-décision, une décision qui décide sans vraiment décider, parce que l'angoisse a rendu le grincement menaçant. Sans rien faire d'autre que d'être le dernier grincement, ce tout petit grincement, celui dont le bruit est fait pour se perdre dans le bruit des étoiles, cette nuit dans ce village désert du désert, ce tout petit dernier grincement qui n'est peut-être pas le dernier grincement est un grincement menaçant. L'oreille tendue ne sait pas depuis combien de temps elle est tendue, ni combien de grincements il y a eu avant que se tends l'oreille. Comment décider du seuil qui permet de décréter qu'il s'agit là d'un grincement qui ne sera plus un dernier grincement, mais un grincement en quantité indéfinie d'une fenêtre qu'on appelle maintenant "la" fenêtre. L'angoisse est là, quelque part entre le fini et l'infini, où chaque nouveau dernier grincement rassure par le fait qu'il a eu lieu et qu'il n'est peut-être pas le dernier.

L'échelle des temps est-elle la même pour l'oreille tendue qui attend et pour la main qui doit laisser un petit bruit se faire oublier dans les étoiles ? La main calcule pour l'oubli et l'oreille calcule pour l'être. L'être et le néant pour une histoire de fenêtre qui grince. La philosophie vient au secours de l'angoisse, la raison peut encore prendre le



dessus : si non loin une fenêtre grince et qu'elle grince par d'infimes grincements qui cherchent à se faire oublier, c'est que celui qui ouvre ou ferme cette fenêtre et pas une autre a lui aussi peur de quelque chose.

Angoisse contre angoisse, là, la partie est plus égale. La main se dit que dans le village désert du désert une oreille est là qui a peut-être détecté le grincement, qui reste elle-même silencieuse et immobile dans l'attente d'un nouvel indice. Alors, la main se fait hésitante, elle décide de suspendre

encore plus longtemps le nouveau grincement pour que l'oreille considère que la menace semble s'évanouir. Mais, plus le temps s'écoule entre le dernier grincement et le futur grincement, plus le futur grincement révélera la menace. L'oreille, qui, pendant un long moment, a pensé que l'embuscade est maintenant tendue, que la fenêtre est maintenant totalement ouverte ou totalement fermée, disposera alors d'un énorme indice. Le nouveau grincement sera la preuve que l'embuscade n'est pas encore tendue, et qu'il faudra forcément encore plusieurs grincements avant qu'elle le soit vraiment. La main, qui avait un coup d'avance, comprend qu'elle a fait une erreur, l'erreur de trop attendre pour fermer ou ouvrir la fenêtre d'un nouveau millimètre. Et l'oreille a compris que ce long silence signifie peut-être sa chance : si le dernier grincement est vraiment le dernier, alors l'embuscade est prête, la fenêtre est bien ouverte et l'affût bien organisé. La menace devient trop forte. La main est maintenant immobile face à son erreur. Elle réfléchit, elle sent une inquiétude monter, elle pense qu'il est maintenant trop tard, qu'un nouveau grincement si tardif percerait trop profondément la nuit profonde et qu'à coup sûr il faudrait alors longtemps pour que son bruit rejoigne le bruit des étoiles. La main se fait morte à chaque minute un peu plus. A chaque minute, un peu plus, elle comprend que son embuscade échoue, qu'elle ne peut plus arriver au bout de ses préparatifs sans se dévoiler en tant qu'embuscade. Et rester embusquer sans embuscade devient inutile, pire, dangereux. Le chasseur devient chassé. L'oreille tendue attend. Elle n'entend que le bruit des étoiles, un bruit dérangeant, parce qu'il force à penser, à penser

que l'autre, celui dont la main ouvrait ou fermait la fenêtre millimètre après millimètre attend lui aussick ou bien n'attend peut-être plus, car il a compris que son embuscade n'est plus possible et qu'alors il lui faut battre en retraite. Mais alors, si la main bat retraite, que fait l'oreille à rester tendue, à attendre l'improbable infime grincement qui lèverait tous les doutes. Du coup, l'oreille comprend qu'alors tout ce temps à attendre est peut-être du temps qu'elle perd si l'autre a déjà commencé à battre en retraite, à fuir pour gagner du temps et reprendre l'avantage.

La main, elle, a choisi. Lentement, elle quitte la fenêtre qui ne grincerai plus. Elle recule, centimètre par centimètre, tant il est difficile de se mouvoir dans le silence du bruit des étoiles sans trahir son départ par un bruit importun. Ce n'est plus la fenêtre qui peut grincer. Le plancher peut grincer, la porte de derrière peut grincer, à tâtons, le pied peut heurter, la main peut balayer le bibelot, le rat peut s'enfuir.

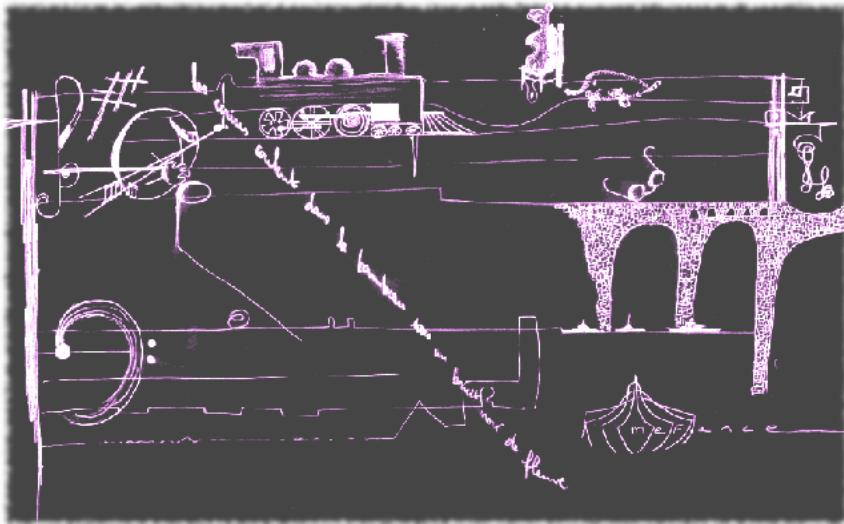
En face, non loin de la fenêtre qui grinçait, l'attente de l'oreille tendue est devenue intenable. L'oreille a compris qu'elle aussi devait battre en retraite maintenant, pour profiter d'un infime avantage.

L'infime avantage du bruit des étoiles, ce bruit que produit l'infime lueur des ombres de la nuit : dans les rues du village désert du désert, le noir est moins profond que ce noir qui règne à l'intérieur d'une maison. Si la main bat en retraite, elle ne peut le faire que centimètre après centimètre, tenacé dans un équilibre aveugle qu'il faut vaincre sur plusieurs mètres. L'oreille a l'avantage de la clarté de la nuit pour réagir plus vite, pour rattraper le temps perdu à attendre trop longtemps un nouveau dernier grincement trop longtemps différé.

Trop tard, non loin une portière claqué ! 



9. Quand les trains n'avaient pas de nom



Fernande, de toute sa vie, n'avait pas eu une minute à elle. Des souvenirs, elle n'en avait guère, on ne se souvient pas quand on trime. La seule vision fugace qui lui restait lui venait de ses dix ans, quand son oncle l'avait installée sur le porte-bagage du vélo, un dimanche de mai. Ils avaient été jusqu'à la gare, voir les trains.

La première fois, elle avait eu peur, face à cette immense locomotive qui fonçait vers elle, fumante de toutes ses ouies, noire et luisante de suie, dans un halètement rythmé par les puissantes bielles qui bougeaient comme des bras monstrueux, machine inimaginable pour Fernande qui n'avait jamais quitté son faubourg.

Les trains suivants, elle avait dominé sa peur et chaque locomotive, chaque wagon, lui semblait magique. Existait-il donc un monde qui n'avait de nom, un monde d'où sortait le train, et des hommes et des femmes qui venaient de ce monde et d'autres hommes et d'autres femmes qui montaient dans ce train vers un autre monde qui n'avait pas non plus de nom ?

Elle avait fini par questionner son oncle

"Comment ça s'appelle, là-bas où ils vont ?"

Alors son oncle lui avait montré le grand tableau des noms magiques : Clermont-Ferrand, Langogne, Vienne, Madrid.

"Voilà, ce soir ou demain ils seront là-bas"

Et Fernande s'était demandé combien belles pouvaient être ces villes pour qui l'on avait construit ces trains, des trains où l'on pouvait même dormir.

Elle garda pour elle le reste de la lecture du tableau, où d'autres noms magiques s'affichaient : Talgo, Orient-express, Cévenol...

Lorsque, sur le côté d'un somptueux wagon où les gens semblaient à table, servi par un cuisinier en grande toque blanche, elle déchiffrera un des noms du tableau, elle comprit que les trains avaient un nom. Si l'on pouvait les nommer, c'est qu'on pouvait les dominer. Alors elle n'eut plus peur. C'est ainsi qu'elle commença à les aimer.

Elle ne revint à la gare qu'une seule fois, pour son voyage de noces. Mais quand on est pauvre, le voyage de noces s'arrête à la gare, et les pauvres regardent passer les rêves. Elle s'était souvenu du nom des trains, mais cette fois, sur le tableau, presque tous les noms des trains avaient disparu. Ce n'était plus que des numéros, une pauvre série de chiffres, avec parfois une lettre qui les égayait un peu.

Fernande s'était dit que les hommes devaient dominer un peu moins leur affaire.

"Un numéro, ça fait pas, chez les hommes". Dans son patois, c'était un reproche.

"Mettez-voir un numéro sur homme, de quoi qu'il a l'air ?" Alors elle s'était prise de pitié pour ces trains. "Sûrement qu'on y mange plus comme avant, sûrement qu'on n'y dort plus dans un lit."

La vie de Fernande avait passé, dure, sans beaucoup de joie, mais dans la chaleur des pauvres. Elle avait oublié les trains.

Un jour, ses cheveux étaient blancs, le corps avait pris ses disgrâces, le mari était mort, les enfants avaient déjà leur vie, un jour, elle reçut une lettre, d'un notaire. L'oncle était mort et lui léguait quelques sous, beaucoup trop pour qu'elle sût qu'en faire. Alors elle se souvint des trains

Elle acheta une valise, la moins chère, mit ses souliers les plus solides et partit à la gare.



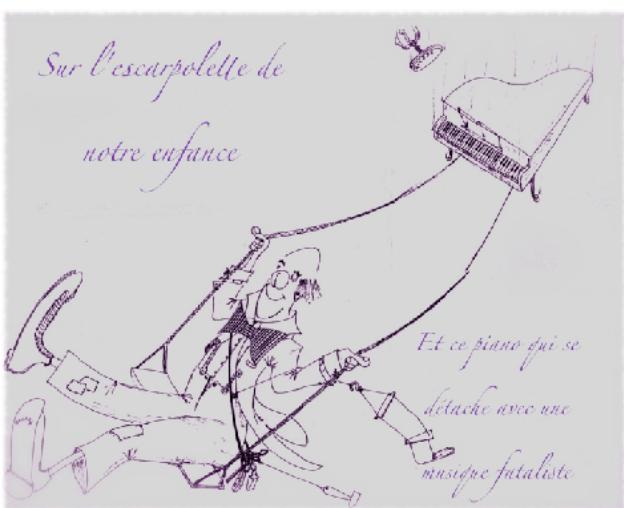
"Merci Tonton, je vais voir le monde, celui qui ne s'appelle pas"

Et pendant six mois, elle navigua de gare en gare, en faisant bien attention de monter dans un wagon...

seulement quand le train n'avait pas de nom ! 

10. Mythobiographie

Ma première vie, je ne l'aie pas connue. Peut-être que si, mais je ne m'en souviens pas. Dommage! Il y a tant de vies que j'aurais voulu vivre. Mais vivre, c'est une chose, se souvenir en est une autre, et l'on ne parle bien que de ce que l'on se souvient. Peut-être vaut-il mieux n'en rien savoir : étais-je vache sacrée ou cancrelat, paysan ou troubadour, peut-être. Sûrement Duc ou Prince, j'en sens vibrer les regrets.



Ma première vie, celle dont je me souviens, est déjà loin, loin là-bas, faite de rires, de cris et de larmes, comme celle de tous les enfants, qui se remplissent de la vie de leur parents. Une première vie, ça compte : les odeurs du passé, des parquets cirés et des cierges, une machine à coudre à pédale, les jalons de l'enfance, un pantalon, une bulle de champagne, les jours où la maison bruisse dès le matin du langage des frou-frou de fêtes, les jours sombres où l'on entend

pleurer, les premiers mots qu'on déchiffre sur les publicités des magasins. Reproches et caresses, c'était ma première vie, une vie antérieure.

Ma deuxième vie, je ne suis plus sûr de l'avoir vécu. Quelques traces, photos, carnets de notes. Ai-je ou n'ai-je pas été, un pion parmi d'autres, un être parmi d'autres êtres. Ont-ils ou n'ont-ils pas été, ces autres êtres qui se promènent aujourd'hui comme des lieux lointaines. Nostalgie ou non, peu importe, c'est là une autre vie antérieure.

Peut-être avais-je été suffisamment sage ? En tous cas, on m'a réincarné un peu plus près. Tiens, mai 68, l'avez-vous vu, cet étudiant rouquin, tâches de rousseur, non, pas Cohn-Bendit, un autre, grand, mince, humant la tiédeur du printemps, les yeux lacrymogènes, insouciants et ouverts de plus en plus grands. Celle-là, ce fut vraiment une réincarnation sympathique. Si un jour je me réincarne en cancrelat, j'espère que ma mémoire sera toute petite, pour ne pas me souvenir de cette vie-là. Ma vie de cancrelat n'en serait que trop triste.

Ma vie suivante, je n'ai pas vu un seul cancrelat, ni une seule vache, ni sacrée, ni non sacrée. On m'a carrément changé de planète : une vie rien qu'avec moi et moi, enfin

presque, parce qu'une planète, malgré tout, ça n'est pas du néant, même si elle n'est que de glace. Simplement, on y voit moins de monde, ça ne marche pas pareil. Il n'y avait ni femme ni enfant. Alors une vie antérieure dans un monde qui ne se reproduit pas, n'est-ce pas une sorte de fenêtre sur l'éternité.

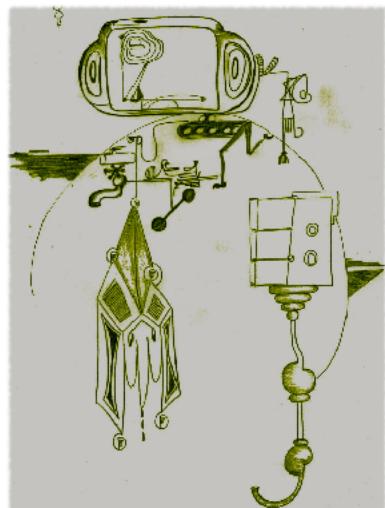
En fait, j'ai menti. Ces vies antérieures n'ont pas été les seules. Sans doute, dès l'enfance, avais-je mérité d'autres vies antérieures, mais sans doute pas suffisamment pour que certaines d'entre elles soient pleines et entières, avec un début et une fin. Mon karma avait trouvé une solution : il avait inventé des vies antérieures en pointillé. Un pointillé d'une vie et puis un pointillé d'une autre. Cela a quelque chose de sympathique, ces vies antérieures parallèles qui vont et qui viennent. Une vie de vache sacrée, ça n'est sûrement pas comme ça. On la vit toute entière, sa vie de vache, doucement, avec indolence, mais entièrement, du début à la fin, sans entr'acte. Les vies antérieures en pointillé, c'est différent : un jour on est sportif, le lendemain poète, ou musicien, pas à moitié, à fond, comme dans une vie, mais juste une tranche à la fois.

Par exemple, Shiva m'a réincarné en Roi des Rois, au temps de la Grèce, l'autre Grèce, celle de la Belle Hélène, en Tsar de toutes les Russie. Mais là, quelque part, j'ai dû trop rire du destin, parce que, dans mon pointillé suivant, je me suis retrouvé seulement Grand Duc de Gérolstein. Je n'ai sans doute pas été un bon Grand Duc. Lao Tseu, pour me punir, m'a rétrogradé en Gouverneur des mousquetaires, des mousquetaires de couvent. Là, j'ai dû être franchement mauvais. C'est Confucius qui m'a réincarné en patron fleuriste, le patron de Véronique. Ce qui n'aurait pas été si mal que ça si je ne m'étais appelé M. Coquenard. Alors, avec un nom pareil !

Passons, d'autres vies, j'en ai eu, mais cela serait trop long, et souvent de peu d'intérêt.

Ce que je n'ai pas dit, c'est qu'il me reste des vies postérieures. Là je pense pouvoir remonter la pente et reprendre au moins un titre d'empereur gentil, sans doute le premier que la terre connaîtra.

Ma prochaine vie, on me l'a plus ou moins fait comprendre, sera une vie féminine. Je n'y avais pas encore pensé. J'espère que les féministes auront fini de déblayer le terrain, parce que ça n'est pas toujours drôle d'être femme : regardez Lady Di ! 



II. Le miroir à deux faces.

C'était une grande ferme, organisée autour d'une cour carrée. Quatre longères, ainsi qu'on appelait ces longues bâtisses en granit, qui résistaient depuis des siècles autant aux furieux vents d'ouest qu'à toutes les invasions et révolutions. Aux vents du nord aussi, comme elle était bâtie, presque en haut d'un mamelon granitique. On y arrivait par deux chemins. De chacun des chemins, la bâtisse se devinait de loin. A l'inverse, quand on était à l'intérieur, aucune des fenêtres ne permettaient de guetter les rares voyageurs. Les habitants du lieu avaient découvert ce qu'était l'improviste. L'étranger de passage était toujours une surprise, là, tout d'un coup, au milieu de la cour. Même les chiens, même les oies, pourtant en charge du guet, ne commençaient leur sarabande que lorsque le voyageur posait sa main sur le puit dans la cour, à près de vingt pas du porche.

Un jour, le fils était parti. La guerre. Juste au moment où le père avait senti le besoin de passer la main. Chaque jour depuis lui devenait plus dur.

Au début, il avait pris l'habitude de sortir souvent sur le chemin, des fois qu'au loin il le verrait revenir, son fils. C'était plus fort que lui, il fallait qu'il sorte de plus en plus souvent.

A la Toussaint, un colporteur passa. A l'improviste. Il avait par hasard déjoué la veille du veilleur. Le père lui acheta un miroir, le plus grand. Il l'installa au porche, juste sous le toit. De cette façon, il pouvait voir le chemin, sans même sortir. Tout en cardant la laine, il levait la tête et, là-bas, dans le miroir, le chemin se reflétait, trop vide, surtout le soir, quand le ciel encore clair au couchant, faisait sa tâche jaune au milieu du mur déjà sombre.



Et là, souvent, le soir, il pensait que le miroir lui mentait. Alors, avant la nuit, il sortait en pensant que c'est toujours le soir qu'on arrive. Mais le miroir ne lui mentait pas. Il ne lui mentait pas non plus au moment où il rentrait sous le proche. Là, c'était lui qu'il voyait, un peu plus vieux, un peu plus marqué chaque jour.

Un soir, il apostropha son image:

"Moi, je ne sais pas, mais toi, tu sais peut-être ? "

La figure du miroir s'anima, elle étendit le bras en direction du couchant. Alors, il se précipita sur le chemin, se fondit dans la nuit et marcha jusqu'au matin, puis ainsi pendant 7 jours. De traverse en traverse, de tristesse en abattement, il se retrouva sur le chemin de l'orient qui arrivait à la maison.

C'est là qu'il vit un homme, c'était son fils. Il était revenu depuis une semaine. De l'orient.

"Maudit miroir, tu m'as menti ! ". Le père n'avait cru que le reflet, celui qui remplace la gauche par la droite ! 



12. Hilda

Léon Froment était parti, ou, plutôt, elle l'avait chassé.

C'était intenable, depuis des mois, il se saoulait tous les soirs. Violence, dialogue d'ivrogne. Il se levait de plus en plus tard et le travail restait en plan.

Au début, elle avait essayé de l'aider. Rien n'y fit.

Un jour de l'été, elle l'avait traité comme on peut traiter un ivrogne. Léon Froment eut honte. Il s'en alla.

Alors, elle se mit elle-même au tracteur, aux vaches, aux cochons, aux chèvres, aux poules, aux canards, à la luzerne, au potager...

Ce fut quand la botteleuse dérailla, en début d'automne, que Maxime l'entendit, derrière la haie,

" Je n'y arriverai pas. Je crois que je n'y arriverai jamais !"

Pourquoi passait-il là, sur ce chemin, à ce moment? Même lui ne l'a jamais su. Il était là, et il avait entendu.

Hilda, il ne la connaissait guère. Il savait qu'elle était arrivé là vingt ans plus tôt, au sortir de la guerre, et qu'elle ne demandait rien à personne, sauf à Léon Froment, c't'ivrogne.

Maxime poussa la barrière et monta dans le champ. Hilda était assise par terre et pleurait sans bruit.

Quand elle le vit, là, qui venait vers elle, elle aurait voulu réagir. Elle n'en avait pas la force.



Maxime comprit vite. Une botteleuse qui déraille, quand on ne sait pas, on ne peut pas s'en sortir tout seul.

- Tire sur la barre, commande-t-il

Lui, il empoigna la chaîne d'une main et fit levier avec la pince. Il y eut un claquement.

Le soir, le champ affichait cinquante belles bottes de paille.

Maxime resta.

Aux premières gelées, toute la paille était dans la grange, les pommes de terre à l'abri.

L'hiver serait long, il pouvait commencer.



13. La Buick



La Buick, je l'avais achetée, ou on me l'avais donnée, je ne sais plus. J'avais hésité entre une Studebaker et une Buick, mais, comme c'était l'été, la décapotable avait décidé mon choix. Sans doute aussi, mon intérêt avait-il basculé plus pour la frime et les conquêtes faciles que pour les sensations d'une conduite sportive du coupé Studebaker.

La Buick, je l'avais d'abord menée sur des routes droites, seul, pour avoir cette impression d'un canapé, d'un sofa qui glisse avec mollesse sans se soucier du paysage. Après, je m'étais entraîné à la conduite d'une main. Facile ? Et bien ! Oui et non. Mon canapé est bien large pour les petites routes françaises, celles-là même qui sont propices à la romance, mais où l'angoisse monte à la vue de la camionnette d'en face qui prend déjà toute la place. Oser garder sa nonchalance, en parlant d'autre chose, frôler les tôles et flirter avec le fossé sous l'herbe mal tondue du bas côté.

En ville, c'était plus léger. J'avais repéré rapidement les itinéraires sûrs, larges sans excès, les sens uniques où l'on peut s'engouffrer lascivement avec cinq tours de volant, avec la paume de la main gauche bien sûr, dans la douceur de la direction assistée. J'avais aussi répété la meilleure manière de se garer avec brio face au bar des sports.

Là, surtout ne pas descendre de la Buick avant cinq minutes si l'on est seul, pour bien montrer que la radio est bonne, et au moins un quart d'heure, si l'on est accompagné, histoires d'attiser la curiosité des collègues.

L'été, c'est autre chose : sans capote, il n'y a même pas à descendre. La seule condition, c'est que la donzelle soit avec une amie, que vous aurez installée à l'arrière. Arrêté bien en vue du bistrot, vous n'avez plus qu'à faire rire la copine et vous verrez bientôt un, deux, trois bourdons venir butiner autour de vous.

J'avais un truc infaillible :

"A l'arrêt, il fait tout de suite chaud, vous ne trouvez pas, les filles!"

Il suffisait qu'elles sortent l'éventail. Là, il y avait toujours un bourdon qui craquait quand je disais:

"Qu'est-ce que tu veux, une menthe ? Tu vois bien qu'elle veut une menthe!"

Alors, le bourdon traversait la rue. Il me restait à compléter la commande:

"Pour moi, tu peux me prendre un demi."

C'était quand mieux qu'une table en terrasse, ma Buick décapotable!

Cela a commencé à se gâter quand il a fallu aller à la plage. Les autres, avec leur bagnole d'occasion, les étroits chemins entre les dunes, c'était pas un problème. Je pense même qu'ils en rajoutaient, pour se venger. Une ou deux fois, il avait fallu appeler à l'aide. Et dans ce cas, les donzelles, longtemps avant la crise de nerfs, ça vit riant dans l'insouciance. J'ai toujours évité le pire, jusqu'au jour où j'avais à peu près maîtrisé le problème. Les chemins de sable se négocient tout entre douceur et brutalité, juste ce qu'il fallait pour que la Buick passe les endroits scabreux sans perdre son pot d'échappement ou sa peinture métallisée.

C'est là cependant que les choses ont une fin. Par défi, ou par lassitude – allez savoir – un jour, j'ai lancé la Buick sur un tas de sable.

Eh bien, le tas de sable, je l'ai loupé. C'était pourtant un gros tas, déversé là, juste au bord du port, par le bateau qu'on appelait alors un sablier. Je l'avais lancé trop fort, ma Buick : elle fendit l'air, frôla le tas et s'abîma dans le port.

J'ai pas pleuré, pour vis-à-vis des copains, mais, quand même, maman me l'avait offerte pour mes 11 ans, ma petite Dinky Toys ! 



14. Le temple de Diane

- 10 septembre, l'indic a dit le 10 septembre vers 3 heures de l'après-midi, au Jardin botanique de Belgique, à Meise, près de Bruxelles, au Temple de Diane.

Le patron, qui voulait toujours faire croire qu'il savait tout, ajouta que ce petit monument avait deux siècles, et qu'en dessous, il y avait l'ancienne cave à glace du château de Meise. Et que cette cave était un repère pour les chauve-souris. Après sa digression, il poursuivit :

- en face du Temple de Diane, s'ouvre une large allée. Il a dit que les gars qu'on recherchait feraient mine d'être des touristes et qu'ils pourraient alors se parler en déambulant. Vous verrez, les arbres qui bordent l'allée sont taillés à la française, en pyramide. On a vite fait de passer derrière et d'échapper à la surveillance. Surtout que les touristes sont souvent nombreux le mardi, c'est le conservateur qui me l'a dit.

- Donc, si on veux les garder à vue, il faut les empêcher de prendre cette allée. J'ai demandé qu'on monte une barrière qui interdise l'accès à l'allée. Pour que ce soit plus crédible, on amènera un compresseur pour faire croire qu'il y a des travaux.

- Si c'est un bon plan, les deux gonzes devraient tourner autour de la barrière un petit moment, jusqu'à ce qu'ils aient pu convenir d'une autre manière de se parler sans témoin. On fera tourner le compresseur jusqu'à temps qu'on ait repéré les deux faux touristes devant la barrière. A ce moment, un de chez nous en bleu de travail viendra arrêter le compresseur et lever le capot. Là, on aura planqué une caméra. J'espère qu'on aura les gonzes en gros plan. De toute façon, on les filera tous les deux dès qu'on les aura identifiés.

En fait, ça a foiré. Les touristes étaient nombreux. Beaucoup s'arrêtaient un moment pour regarder l'allée. A chaque fois, on s'apprêtait à couper le compresseur, mais le



touriste repartait. On s'attendait vraiment à en voir deux qui se rejoignent par hasard en venant de directions différentes, mais les touristes étaient souvent seuls ou en couple. Bref, je vous passe la classe verte avec l'instit en pleurs devant la barrière, la palanquée de japonais, les vieux qui avaient sûrement l'habitude de passer par l'allée, l'autre avec son appareil photo, celui-là a fait une photo de l'allée et puis il a sorti la carte mémoire qu'il a mise dans sa poche et en a chargé une autre. Et puis il est parti vers le Temple de Diane. Après, il y a eu le gars qui voulait faire son numéro de statue immobile, complètement désorienté parce que c'était son allée, l'allée de sa statufication. On en a vu un autre arriver. Il s'est arrêté, il a vaguement regardé l'allée et puis il a rattaché son lacet. Après il est parti et on l'a perdu de vue.

Au bout d'une demie-heure, on commençait à douter. Un rendez-vous comme ça, c'est minué. Ils nous ont peut-être repéré et du coup, ils ont annulé. Mais on était vraiment bien planqué. Alors, je pensais à rien et puis tout d'un coup, j'ai eu l'idée.

Evident mon cher Watson, on aurait dû y penser plus tôt. La carte mémoire du touriste, elle est allé dans la poche du pantalon. A tous les coups, la poche était percée. La carte est tombée dans l'herbe via la manche du pantalon. Une fois dans l'herbe, il a suffi au gars qui a refait son lacet de ramasser la carte. Ni vu, ni connu. On s'est fait avoir. Pas de pot, mais on l'avait bien cherché.

J'ai couru au Temple de Diane, des fois qu'un des deux y soit encore. Mais c'était vraiment trop tard.

On s'est fait crier. Le patron voulait nous virer. Il pensait même que maintenant, les gonzes savaient qu'ils étaient surveillés, et qu'il y avait une taupe quelque part dans leur business.

- Ça veut dire qu'on a pas affaire à des amateurs, a conclu le patron.

L'indic nous avait prévenu du rendez-vous, on avait loupé l'occasion. Heureusement, il restait un autre indice. Une histoire de tunnel en construction, mais rien de plus. En plus, à Marseille. Après les moules frites, la bouillabaisse. Sauf qu'à Marseille, des tunnels en construction, il n'y en a pas qu'un seul.

- Bon, vous allez faire la tournée des tunnels.

- Quoi faire dans un tunnel ?

Le patron nous regarda plutôt noir. Il pointa son doigt sur la porte, sans un mot.

On a pris le TGV, en seconde, pour nous punir.

Le premier tunnel, on y alla sans rien demander. On s'engagea mine de rien derrière un gars du chantier, mais on avait pas fait trois mètres qu'un vigile avec son chien vint nous agacer. Comme on ne voulait pas éveillé les soupçons, on a fait machine arrière. Au moins, on savait une chose, c'est que le tunnel était bien gardé. Il faudrait que nos gonzes soient des habitués, sinon ils auraient du risque à entrer.

Au téléphone, le patron nous engueula une fois de plus. Puis il se souvint qu'il avait une copine qui travaillait aux Ponts et Chaussées, un tépéette, avait-il dit. Il nous rappellerait.

Deux jours plus tard, il nous rancarda devant le tunnel avec une fille genre mannequin qui présentait un casque jaune. Il m'avait dit : «Mets une cravate et prend un attaché-case. Tu diras que tu travailles pour Véritas et que tu dois vérifier les extincteurs».

La fille est entré. Le chien a aboyé et puis il s'est tu. Elle est revenue et nous a fait signe de venir.

«Au pied ! ». Le chien s'est couché et puis il nous suivit sagement. Le patron nous avait dit :

- Tous les 250m, il y a une niche.

Une niche pour le chien ? Je ne comprenais pas bien, mais j'avais fait comme si c'était évident.

Dans chaque niche, vous décrochez l'extincteur et vous pétez une giclée, en disant qu'il est bien chargé. Le tunnel fait un kilomètre, ça fait 4 extincteurs à étudier dans chaque sens. Attention, quand vous décrochez l'extincteur, ça déclenche une alarme au Poste de Supervision. A coté de l'extincteur, il y a un interphone. Vousappelez, y a un gонze qui répond. La première vous dites que vous vérifiez les extincteurs et vous demandez si y a bien eu une alarme dans leur PC. Vous dites que vous allez faire pareil sur tous les autres. On pense qu'il y a une carte mémoire coincée derrière un des extincteurs.

Dernière chose, vous désactivez vos portables en partant de Paris et vous nappelez que d'une cabine.

Le patron n'avait pas prévu le gars avec le chien. Si quelqu'un avait planqué une bobine dans le tunnel, il fallait qu'il soit dans la combine. C'est pour ça qu'il nous serrait de si près. Alors j'ai eu une idée et j'ai dit à Frédo :

- Va déjà à la niche suivante, comme ça, on ira plus vite.

La fille acquiesça. Alors le gars au chien a suivi Frédo. Mais à mi-chemin, il s'est arrêté ne sachant lequel de nous deux il fallait surveiller. C'est Frédo qui a touché le jackpot. La bobine était coincée derrière l'extincteur de la niche 12. Il l'a glissé dans sa poche et on a continué nos contrôles comme si de rien n'était.

On est sorti du tunnel, on a dit à la dame que c'était tout bon. Elle est remonté dans sa voiture orange et nous on filé, on a pris le bus pour St Charles. A la gare, on a appelé le patron d'une cabine.

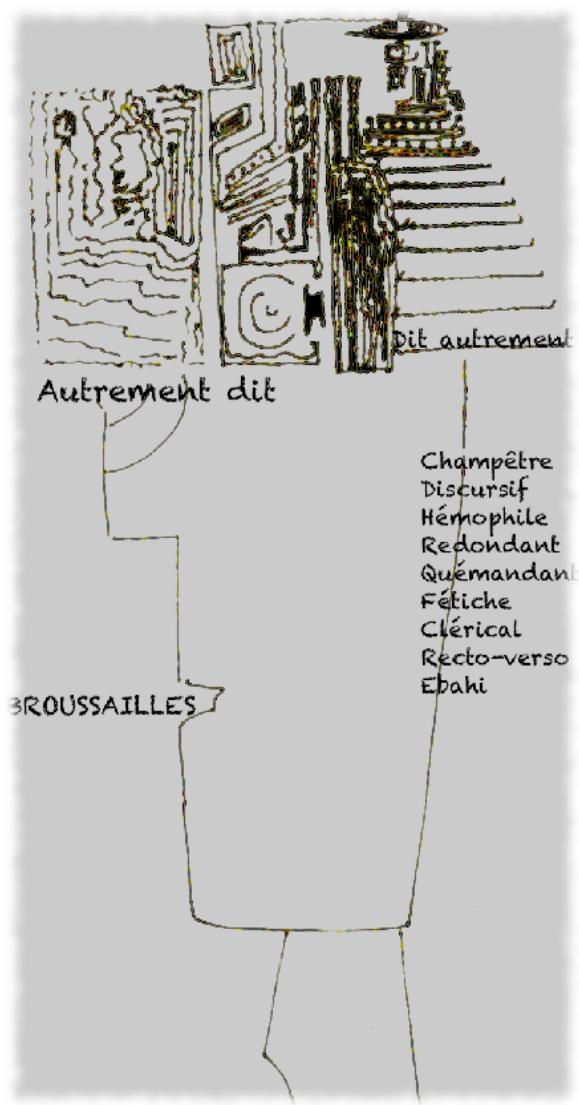
- OK les gars, on se retrouve à Lyon.

A Lyon, il avait une garçonnier à la Croix Rousse. On a donné la carte mémoire au patron. Il nous a dit qu'il nous retrouverait dans pas longtemps au Bouchon d'en bas. On a bien compris qu'il voulait les regarder tout seul les photos, sur sa tablette. Alors on a pris l'apéro et on l'a attendu.

On l'attend toujours ! 



15. Méditation à la recherche de ma voix, la nuit, dans la salle à manger déserte¹



J'avais trouvé le matin même un nouveau mantra: "Locdunini", qu'avec plaisir je répétait à voix haute dans chaque pièce de la maison. J'avais attendu avec impatience qu'il fût deux heures du matin pour m'aventurer dans la salle à manger. Je savais que le mantra y aurait un effet foudroyant, surtout prononcé face à la grande glace vénitienne, à la seule lueur crue d'une lampe électrique.

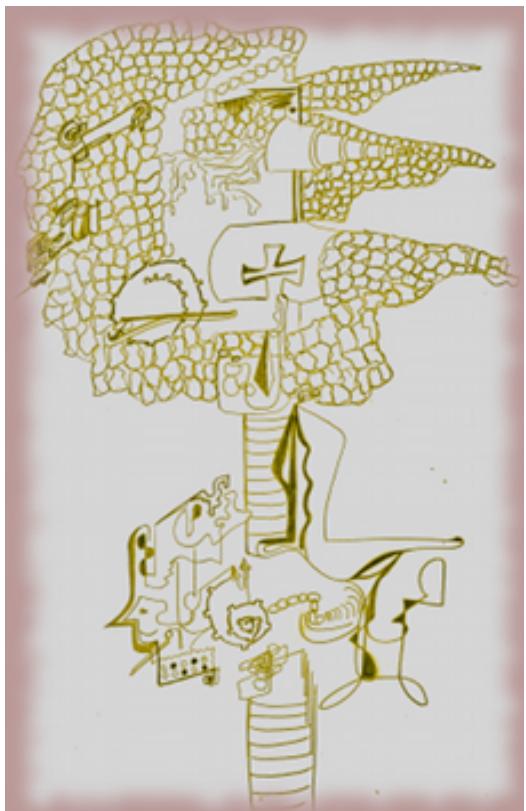
Dans ces heures de la nuit, où le vent se calme, avant même que les éboueurs ne sonnent matines, je voulais articuler le nouveau mot magique, sans remuer les lèvres, en ventriloque, longtemps, si longtemps qu'en émergeant de mon état méditatif, je ne sache plus prononcer quoi que ce soit.

A 5h45, sans voix, à tâtons sur le tapis, désespérant de m'entendre parler à nouveau, je grattais le tapis avec la main, afin de vérifier

l'intégrité de mes sensations. Sous la touffe de poil que je venais d'arracher, je sentis quelque chose qui ressemblait à du braille. Avec peine, je déchiffrai le message suivant: "Apprend le langage des signes, et mange donc, puisque tu es dans la salle à manger". Je criai alors "J'ai faim!". J'avais retrouvé ma voix !

¹ Titre inspiré de Jean Tardieu

16. La disparition de l'image



C'était l'heure où les oiseaux sont bruyants. Mais, ce matin-là, Grégoire entendait les bruits de l'extérieur comme étouffés, comme si Eto Vilar avait profité de la nuit pour installer des doubles vitrages. Eto était capable de tout, avec un penchant pour les facéties surnaturelles, qui attiraient l'esprit cartésien de Grégoire. A chaque fois qu'il se sentait oppressé par la ville, il s'invitait chez son ami où il savait trouver un autre monde. Par exemple, hier midi, quand Grégoire avait expliqué comment un astronaute sortait de la navette pour réparer un satellite, Eto avait dit:

- Oui, je sais, ils sont descendus en marche, et maintenant ils ont leur tombe dans le cimetière de l'univers.

Le soir, à la radio, ils apprirent l'accident que Eto Vilar avait prédit.

- Eto, comment as-tu su ?

Eto Vilar s'était contenté de sourire, puis de dire, comme souvent :

- Bonne nuit, monsieur $1+1=2$!

Ce matin, ces bruits étouffés, cet hier étrange, cette espèce d'incapacité de penser donnait à Grégoire un réveil pénible, de ceux qui surgissent justement le jour où il faut repartir.

En descendant de sa chambre, il trouva Eto étrangement affairé, et plus étrange encore, l'air absent. Car on ne peut être absent, quand on est affairé.

- Surtout, prends soin de toi. Et laisse-les dire !

C'était là un drôle et énigmatique "au-revoir".

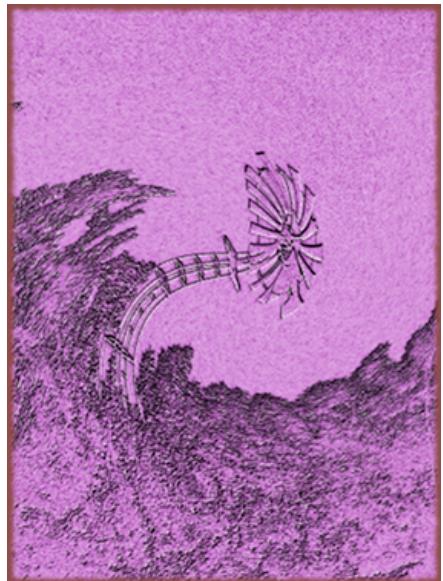
Sur la route qui descendait de cette montagne reculée, il resta un moment avec cette dernière phrase: "Laisse-les dire !". En temps normal, en entendant Eto lui dire cela, il aurait réagi: une injonction comme celle-ci valait qu'on en connaisse le sujet. "Laisse-les dire...!"

En ville, malgré l'heure avancée, il lui sembla qu'on y voyait plus de monde que d'habitude sur les trottoirs, dans les bars. Ce n'est que le lendemain, à la radio, qu'il en compris la raison : la vallée n'avait plus la télé. Et, dans cette vallée à l'odeur un peu Hi-Tech, où la moitié des habitants vivaient du silicium, l'absence de télé était vécue comme un double outrage. D'abord parce que la haute technologie ne saurait tolérer pareille défaillance dans les systèmes d'information. Ensuite par ce que le manque d'image dans l'information tenait du régime sans sel, comme si les habitants étaient des gens vieux et malades. La radio, elle, trop contente de sa liberté soudaine, se pavannait en annonçant la disparition de l'image.

Tôt le matin, chez le boulanger, il entendit des réflexions amères : leur match de foot, leur feuilleton, leur zoh, leur dix-huitième rediffusion. Une maman était là avec ses deux enfants, faute de n'avoir pu les faire garder par le mauvais dessin animé que la télé leur sert avant l'école. Les deux bambins, un peu apeurés, accrochés à sa jupe, ouvraient des yeux grands ronds en respirant l'odeur du pain chaud qu'ils ne connaissaient pas.

A midi, on apprit que la panne semblait se localiser sur le ré-émetteur qui dominait la vallée. Puis on joua de malchance en malchance. Des véhicules partis ailleurs, le chef qui péchait à la ligne à quatre cent kilomètres de là, le technicien malade. Le lendemain, c'était le 4x4 qui refusait de démarrer. Enfin, à midi, il fut réparé. Trois heures plus tard, on annonçait qu'une coulée de boue obstruait le passage à cinq kilomètres en-dessous du ré-émetteur.

Grégoire connaissait bien l'endroit, juste au-dessus du refuge d'Eto Vilar. Faute d'accéder là-haut, l'équipe redescendit, penaude.



Trois jours sans télé, la vallée avait la même impression que lorsqu'on ne s'est pas lavé les dents pendant tout ce temps. Désagréable ! D'autant qu'à chaque instant, on pouvait penser qu'on retrouverait la brosse et le dentifrice qu'un lutin facétieux aurait cachés. Lorsque cette image lui était venue à l'esprit, Grégoire avait pensé naturellement à Eto, son lutin facétieux qui passait son temps à lui faire des blagues irrationnelles, à lui, monsieur $1+1=2$.

Le jour suivant, on avait mandé l'hélicoptère, mais le mauvais temps s'y était mis. Des brouillards visqueux, comme ceux dont Eto disait que c'était lui qui les collaient sur la montagne. Quant à déblayer la route, c'était là une question purement administrative entre maire, conseiller général et sous-préfet. Compliqué, mais soluble. Eto disait que lorsque ces trois-là jouaient au bridge, il y avait quatre morts.

Enfin s'ébranla un cortège de gendarmes, de tracto-pelles, de techniciens et de journalistes. Au moment où la caravane passa devant chez Eto Vilar, un observateur attentif aurait pu lui trouver un air goguenard.

De fait, ils dégagèrent le passage pour trouver que trois cent mètres plus loin, le torrent avait mangé le pont.

Grégoire suivait les nouvelles plus attentivement depuis qu'il savait que les choses se passaient là d'où il venait. Il commençait à comprendre que son ami avait découvert le pouvoir de manger l'image. Cette convergence de malchances et cette dernière phrase "Laisse-les dire!", c'était l'évidence !

Quelques heures plus tard, il était de nouveau chez son ami, qui l'attendait, comme s'il avait été prévenu de son retour. A ses questions, Eto ouvrait de grands yeux, en répétant:

- Tout ça, tout ça ?

Grégoire n'en put tirer plus.



Enfin le beau temps revint, l'hélicoptère aussi. On le vit, on l'entendit. Longtemps, il vola en tous sens, comme s'il cherchait sans trouver. Lui aussi avait sans doute perdu sa brosse à dent.

Eto, de temps en temps, sortait sur la terrasse. D'abord il se tournait vers le soleil, puis il semblait s'abstraire et, tout d'un coup, sa figure s'illuminait d'un sourire heureux, tandis que l'hélicoptère continuait son vain butinage.

A la radio du soir, on annonça que le ré-émetteur avait disparu. Incompréhensible. Ces choses-là ne peuvent s'en voler!

Une semaine déjà, la vallée n'en pouvait plus. Elle se partageait entre les hargneux qui ne pouvaient assouvir leur individualisme, et ceux qu'on appelle les veaux ou les moutons parce qu'ils subissent, et aussi les nouveaux heureux qui découvraient la vie.

Il fallut encore dix jours pour qu'un nouveau ré-émetteur fut installé, qu'on entoura de barbelés géants. Alors l'image revint, enfin faillit revenir. Car, au même instant, Eto Vilar, celui qui savait manger l'image, décida lui aussi que le premier ré-émetteur n'aurait pas disparu. On le retrouva, à sa place, comme si il y avait toujours été, comme une brosse à dent et son dentifrice dans leur verre.

Mais deux ré-émetteurs, ça produit deux images. Alors, toutes les télés de la vallée reçurent deux images à la fois. C'était tout flou sur l'écran.

Eto le facétieux qui savait manger l'image, le savait bien. Il pensa tout haut:

- Quand c'est flou, faut des lunettes. Ils sauront bien les fabriquer... ! 



17. Le grand voyage

Le transsibérien arriva enfin. On avait beau lui avoir laissé un wagon pour lui tout seul, avec salon et solarium, le temps avait paru bien long et les sagas dostoievskiennes n'avaient pas réussi à meubler tout son temps de lecture. Sur les vingt huit wagons du convoi, pas une seule jolie femme n'avait retenu sa condescendance. Quant à écrire, les cahots du train avaient vite eu raison de ses résolutions.

A l'arrivée à Khabarovska, l'accueil fut glacial, sphériquement glacial. Par quelque côté qu'on le prît, l'accueil fut glacial. Enfin il trouva quelque réconfort à retrouver sa dadamobile qui l'attendait sur le quai, au milieu d'un concert de la Flotte et d'une foule compacte et affreusement silencieuse. Finalement, le chef Lune le reçut dans son sous-marin nucléaire, qui s'enfonça aussitôt dans la mer du Japon.

Là, il fit une cure de cinéma nordique avec ses angoissantes allusions aux interminables nuits polaires, qui convenaient tout à fait à sa situation de sous-marinier.

Enfin Grenade, l'île de Grenade, fut en vue. Il demanda la permission de rallier la terre à la nage, car il y avait trouvé la force d'un symbole : un sous-marin, ça plonge. Alors, pour atterrir, il voulut plonger du sous-marin!

En débarquant sur la plage, il fit trois pas, se mit à genoux et embrassa le sable trois fois, sous les Youkoulélé d'une population qui visiblement avait répété la cérémonie de l'accueil au bout d'une immense lassitude.

Il serra quelques mains, s'entretint quelques heures avec Boris, qui avait préféré pour le rencontrer, un lieu neutre comme cette île à touristes.

Le soir même, un avion planeur l'emportait incognito vers la Floride, puis vers le Kansas, dans une obscure ville.

Il se réveilla le lendemain avec un énorme mal de tête dû à la vodka frelatée de la veille. Très vite, il s'habilla et sortit, seul. Seneca, c'était un horrible bled sans âme, comme seuls les américains savent en faire. Comme prévu, il marcha trois kilomètres vers le sud. Un indien en costume trois pièces croisé gris bleu l'attendait. La fumée les enveloppèrent. Ils disparurent. Ce fut là sa dernière escale ! 



18. Le Vieux Port



Les mareyeurs finissaient leur criée, à midi, dans l'odeur des barques qu'on appelle ici des pointus.

Quelques pêcheurs vivaient dans leur gouaille marseillaise le privilège d'accoster leur pointu face à la Canebière, de monter un parasol, deux tréteaux et un petit étal, pour crier leur pêche du matin.

L'homme se prétendait érémite, ce qui était vrai. Curieux ! On aurait pu dire "érémitique", mais la place était déjà prise par un autre type de solitude.

Au début, je n'avais pas compris. Un goéland, un gros, comme on en voit dans tous les ports de pêche, plus dodu qu'un canard, arrogant, piaillard, un goéland avait fondu sur lui, lui frôlant la tête, dans l'exécution de son piqué sur un poisson de friture gisant là, sur le quai.

Une minute plus tard, tous les goélands étaient là, rasant les têtes des passants, terminant leur piqués avec précision, piaillant, par dizaines, impressionnantes, aux aguets d'une seule chose, du geste du érémite, qui distribuait ses poissons avec un art consommé : plus près, plus loin, j'attends, je montre, j'agace, j'attends le moins courard ou le plus vorace, je relance, je méprise, je dresse, je domine.

Foi de érémite ! J'en ai encore du pouvoir. Et le pouvoir, ça aide à vivre.

Les poissons, le menu fretin qui aurait dû finir à la poêle, il les sortait d'un sac en plastique, que parfois les volatiles attaquaient.

- Oh ! la goulue ! Pas si vite, c'est moi qui donne.

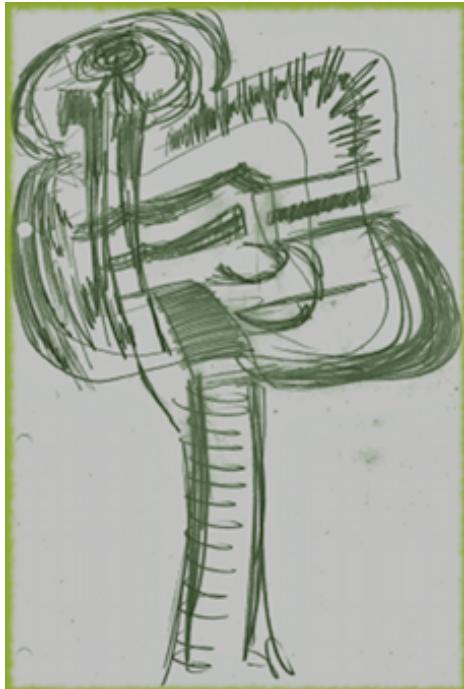
Tout un programme, cet emploi du féminin !

Le dresseur de goélands repartit, traînant son hilarité tout au long du port. On le perdit des yeux, mais on suivit longtemps son chemin, tant la nuée de volatiles l'accompagnait !



19. L'éléphant de jade

Encore une fois en bord de Seine, l'étudiant endimanché avait sorti de son écrin le petit éléphant de jade. Il l'avait posé au bord du quai, puis s'était assis à trois pas de là, en tailleur.



Depuis plusieurs minutes, il le fixait des yeux intensément. Et cette seule fixité avait eu le pouvoir de centraliser tous les regards des passants maintenant attroupés dans l'attente d'un phénomène.

Relayé par cette foule, l'étudiant endimanché s'était relâché. Discrètement, il avait disparu derrière le premier rang des badauds parmi lesquels il se tenait peinard.

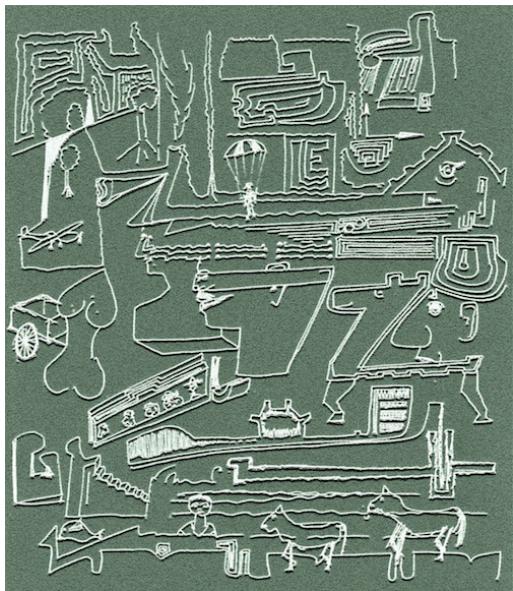
Alors, à la façon d'un ventriloque, il murmura un poème de Verlaine dont la ritournelle avait un effet magique. Le petit éléphant avançait alors d'un pas vers la Seine. Au dernier couplet, l'objet de jade se

précipita dans le fleuve, qui se mit à bouillonner sur une large surface.

L'étudiant se posa alors face à la foule, en disant : " Ne trouvez-vous pas qu'aujourd'hui le jade est exubérant ? " ! 

20. Les impôts de Rabelais

Rabelais et Voltaire ont frémi ce Week-End. Je les avais invités à la grande célébration bureaucratique annuelle, qu'ils n'avaient bien sûr pas connu. J'avais pensé intéressant d'avoir leur point de vue. Je les ai vu rire, plein de la compassion dont je les savais capables.



Au début, ils ont bien compris que l'impôt est une chose nécessaire et qu'il est aujourd'hui payable en écus de papier. Ils ont eu un peu plus de mal avec les écus qu'on ne peut pas voir, et qu'il faut imaginer sortir virtuellement de la poche d'un patron pour aller dans la poche d'un banquier qui virtuellement en redonnera chaque mois ce que chacun doit à l'Etat.

A la ligne "Frais réels", ils m'ont regardé d'un air bizarre, puis ils ont commencé à se quereller parce qu'ils ne comprenaient pas bien. Moi non plus ! Rabelais avait une débonnaire confiance en tout citoyen face à sa déclaration au percepteur. Voltaire réanima son scepticisme historique. J'étais un peu d'accord avec lui, sachant que le grand jeu de ceux qui gagnaient le plus d'argent était de trouver toutes les astuces pour en donner le moins possible à l'Etat. Les deux compères radoucirent leur querelle lorsque je leur promis de leur montrer quelques ficelles de la chose.

Déjà Voltaire avait sorti sa calculette et annonçait qu'il valait mieux avoir une grosse voiture, rouler beaucoup au lieu de travailler, manger et dormir luxe, garder les factures de ses costumes griffés. Il fut content de constater que l'Etat traitait avec mansuétude les travailleurs qui savaient bien vivre. Je fus obligé de nuancer son enthousiasme en lui expliquant que les patrons n'autorisaient ce train de vie qu'à vraiment très peu de monde.

La ligne suivante sur les droits d'auteur valut un déchaînement passionnel, mémorable, quand ils apprirent que les ayant-droits - les quoi ? - les héritiers successifs, recevaient des droits pendant 70 ans après la mort de l'auteur. Pour enfoncer le clou, je leur racontai qu'un tableau de Van Gogh, mort dans une folle misère presque anonyme, s'était vendu pour le prix de 20 000 mois d'un salaire moyen. Pour eux, l'affaire était entendue, une œuvre devait être payée à son prix une fois. Par la suite elle devait faire partie du patrimoine de l'humanité, les plus-values revenant presque entièrement à l'Etat. Ils me regardèrent incrédules quand je leur appris qu'en fait, c'était l'inverse et que l'Etat poussait, par la défiscalisation des œuvres d'art, à une forte spéculation, sous le fallacieux prétexte d'encourager les riches à encourager les artistes.

Passons sur les pensions et rentes que l'on abat - drôle de mot ! - un petit peu, sans doute histoire de garder satisfaisants rentiers et pensionnés. Le perceleur s'était même donné un petit air social, curieusement en incitant les petits vieux à vendre leur chez eux en viager. Voltaire imagina vite que les effets pervers des défiscalisations devaient être intéressants à découvrir, en particulier au sein des familles riches.

A découvrir l'abattement de 20% pour lequel je n'avais pas d'explication, Rabelais m'expliqua que c'était probablement pour ne pas faire de jaloux, puisque tout le monde bénéficiait de la mesure.

Sur les revenus financiers et sur ceux des capitaux immobiliers, Voltaire secoua tristement la tête en constatant que l'argent de l'argent, qu'il soit en pierre ou en impalpables opérations, n'était pas toujours considéré comme un revenu. Candide ! Viens nous expliquer ! Abattement sur les bénéfices, prise en compte des déficits, abattements sur les revenus que l'on touche d'une société que l'on possède en partie.

La concupiscence faillit s'installer chez nos deux philosophes lorsque je leur parlai des vahinés d'au delà des mers chez qui il faisait bon faire des affaires, des stars du cinéma qu'on pouvait entretenir à meilleur compte.

Ils s'esclaffèrent sur les tranches de bateau. Ils me demandèrent innocemment si on ne favorisait pas aussi les affaires avec la Corse, elle aussi au-delà des mers, avec l'Île de Sein, avec l'Île de Noirmoutier seulement à marée haute, avec l'Île de Ré, dont le pont n'existe pas puisque dans l'illégalité administrative. Voltaire pensa à l'Île de la Cité,

puisqu'une île avec un pont restait une île. J'ajoutai l'Île de France, qu'ils n'avaient pas encore intégré dans leur géographie. Ils trouvèrent le nom joli et fort évocateur... du reste de la France, territoire éternellement vassal du centre.

Nos deux grands penseurs, avec le recul du temps, se demandaient pourquoi il n'était pas plus simple que tout revenu, d'où qu'il vienne, et dont chacun peut jouir à sa guise, soit compté tout cru et sans sauce.

Pourquoi nos ministres se préoccupent-ils de nos chaussures et vélos et autres primes de panier. Plus sérieusement, Voltaire s'insurgea de voir toutes ces incitations fiscales, d'après lui simples leurres électoraux, qui dans la réalité, ne profitaient qu'aux riches et incitaient plus à la spéculation qu'à une gestion saine des fortunes et du patrimoine. En parlant de patrimoine, Rabelais, avec son bon sens habituel, s'étonna que le revenu d'une succession ne se retrouve pas déclaré ici. "Une maison qui revient à quelqu'un, c'est un revenu !"

Au calcul du nombre de parts et de l'impôt, Voltaire, que son collègue Pascal avait formé à l'informatique, trouva le système de tranches d'imposition particulièrement saugrenu. Il pensa que l'école obligatoire n'avait pas forcément conduit les ministres à une réflexion courbe, mais plutôt à un esprit d'escalier. Les contribuables et leurs députés, à qui l'on prête certainement beaucoup d'intelligence, au moins quand ils remplissent leur feuille d'impôt, devraient être aussi capables d'appliquer une formule mathématique simple.

Le bon sens rabelaisien et la critique voltairienne mettait à jour une espèce de construction imposante dont la logique échappait même à ses architectes, mais dont les failles n'échappaient à aucun de ceux qui avaient les moyens d'en profiter.

Afin de m'acquitter de mon devoir avec conscience, je sortis ma feuille de paie du mois de décembre. Quelques instants plus tard, les deux compères tombaient en catalepsie, victimes d'un des maux du monde moderne, la dissonance cognitive. Ils venaient de "disjoncter" en découvrant la vingtaine de déductions, prélèvements, contributions, plafonnements, cotisations, versements.



Pour les ranimer, j'inventai un gros mensonge, en leur disant que, depuis leur époque, l'homme avait inventé un grand nombre de machines pour travailler à sa place. Pour occuper tous ceux qui n'avaient plus rien à faire, on avait inventé des systèmes très compliqués. Le patron devait engager des gens pour répartir son argent dans de multiples tiroirs, d'autres gens qui avait pour tâches de vérifier que le contenu de tous les tiroirs était bien égal à tout l'argent qu'il avait. L'Etat, de son coté avait créé des officines à qui le patron donnait ce qu'il y avait dans les tiroirs, afin de le redistribuer selon des critères toujours plus complexes. On se trompait souvent. Alors, on avait engagé encore d'autres gens à vérifier et réparer les erreurs.

Moyennant quoi, les habitants du monde dit civilisé paraissaient à peu près heureux et paraissaient s'être arrangés de sa complexité apparente, pourvu que les vieux ne meurent plus dans la misère, que la mendicité ne soit pas trop criante et que la santé de chacun soit à peu près assurée.

- Mais pourquoi diable tous ces prélèvements sur les salaires ne pouvaient-ils pas être intégrés à l'impôt ?

Je balbutiai que l'on devait gérer l'histoire et les faiblesses des ministres successifs à l'inventivité irresponsable ou au service des plus riches.

- Mais vos Députés, que vous avez choisis pour leur intelligence et leur vertu ?

Là encore, je dus leur expliquer que les députés avaient plus de conviction que d'intelligence et que ma foi, c'était bien humain.

Voltaire trouvait étrange sa postérité. Il avait oeuvré pour que chacun ait la liberté de réfléchir. Mais tous avaient utilisé ce cadeau non pour se faciliter la vie, mais pour s'enliser dans une société du compromis, en sus de la société de compromission qui, elle, n'avait toujours pas disparue. Il fallait croire que la condition humaine est vouée aux raisonnements limités. Rabelais acquiesça. La connaissance était sans doute mieux partagée, mais l'inconscience humaine semblait être immuable ! 

21. Action héroïque

La partie durait depuis plus de neuf heures. De mémoire de camp, on n'avait jamais vu une partie de dames durer autant. Mais là, ce n'était pas un jeu habituel. Le commandant avait dit : "Jouons, moi contre vous tous. Si vous gagnez, j'accorderai la grâce des évadés."

Les prisonniers du camp sibérien avaient accepté le défi. Il leur arrivait de jouer aux dames dans les courts instants de répit qu'on leur laissait, mais sans la passion des grands joueurs. Où la passion peut-elle être dans un camp sibérien, sinon celle de vivre ? Et ils n'avaient pas le choix.

Le commandant avait fait installer le camp dehors. Les pions étaient des boutons, visiblement arrachés aux tuniques des prisonniers. Les détenus avaient demandé que les coups soient tous notés, pour éviter une quelconque tricherie. L'un d'eux avait imaginé de les noter sur une espèce d'arbre généalogique, avec une branche pour chaque coup possible et un tronc pour le coup joué, de façon à mieux découvrir la stratégie du commandant.

Celui-ci avait tout accepté, avec l'arrogance d'un vainqueur inéluctable. Après chacun de ses coups, il se levait et partait sans un regard. Un planton avait la charge de le prévenir à son tour.

Chaque coup faisait l'objet d'une réflexion intense, d'un conciliabule, d'hésitations et bientôt d'angoisse, tant l'enjeu était grand.

A la fin de cette épuisante journée, le commandant plastronnait, sûr de sa victoire. Les détenus sombraient dans la consternation. Encore quelques coups et ils seraient responsables de la mort de leurs camarades.

Soudain, le plus petit détenu, habituellement timide du haut de son mètre cinquante deux, eut un culot monstre qui fut ensuite qualifié d'action héroïque, en prononçant quatre mots aux accents surréalistes : "Souffler n'est pas jouer !".

C'est ainsi que furent sauvés trois détenus coupables de liberté ! 



22. Où un gars qui connaît pas devient un gars qui connaît.

"Bientôt Millau, déjà 5 heures de route, j'arriverai vers 4 heures du matin si tout va bien.

- Dieu! Que je suis crevé - la conduite de nuit n'arrange pas les choses - pas intérêt à m'endormir!

- Mais.. Qu'est-ce qui foutent ceux là ? Eh ! Germaine ! Pince-moi, je rêve ! T'as vu ce que j'ai vu ?

- Ils vont pas bien ces deux-là ? Cavaler en petit short à 2 heures du matin, comme ça, sans lumière, il y a vraiment des mecs complètement retournés !

- Ho ! Dis, encore un ! Heureusement que j'allais pas vite, j'aurais pu le bouziller sans le voir.

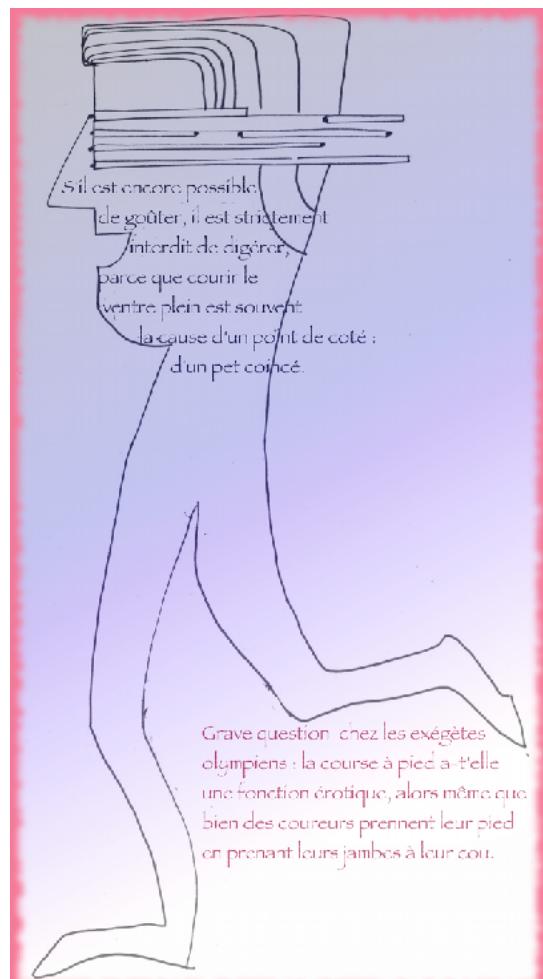
- En plus, ils font la course on dirait.

- Remarque, ils vont pas bien vite - ça veut dire qu'ils sont en train de courir comme des fadas depuis un bout de temps - Et qu'ils sont pas arrivés, le prochain bled c'est St Affrique dans 25 km.

- Merde, en v'là un dans l'autre sens maintenant !

- Tes sûre qu'on s'est pas payé un accident et qu'on est pas tombé au purgatoire des fois ?

Encore deux là-bas, mais c'est pas possible, ils sont tous devenus maso du côté du Larzac. Dis donc, voilà tout un groupe - on dirait des fantômes - Ils ont de drôles de têtes. Je trouve que ça commence à en faire beaucoup des fadas sur cette route !



- Même une femme - chapeau la mignonne - Et le vieux, s'il a pas soixante cinq berges celui-là ?
- On me croira jamais si je le raconte - mais c'est qu'il y en a encore, et dans les deux sens. Qu'est-ce que c'est que ce carroussel ?
- En tous cas, ils sont quand même pas dégonflés.
- Tiens, voilà même un gars à vélo à coté du gars qui court - ça y fait de la compagnie, tiens ! T'as pas entendu, le gars à vélo, il avait la radio, pour passer le temps.
- Combien de bornes ils se tapent, ces gars là ?
- Je sais pas, mais chapeau, il faut le faire.
- Dis-donc, ça s'arrêtera jamais, j'en ai vu passer cinq ou six cent, et vraiment pas du tout du genre Appollon des Jeux Olympiques. On a l'impression que n'importe qui peut se mettre à trotter toute une nuit.
- Tiens, là ! On en voit deux qui sortent de la salle des fêtes. On va s'arrêter, histoire de savoir, parce que finalement, ces gars et ces filles, ces vieux et ces jeunes, ils me chauffent drôlement.
- Tu sais pas, Germaine ? Si ça te dit, tu viens avec moi, on met nos tennis et on court quelques kilomètres avec eux, histoire de se dire que la prochaine fois, on s'y mettra pour de bon."



Millau, un an plus tard.

J'y vais, mais pas sûr de moi.

Question entraînement, il aurait fallu commencer un peu plus tôt et cavaler dans la colline un peu plus souvent à l'heure du déjeuner.

M'enfin !



J'ai presque pas fumé ni bu de toute la semaine, j'ai rodé mes belles godasses toutes neuves.

J'aurais pu m'en passer de ces es-spéciales-marathons-sur-route à deux cents francs, mais, comme chez les cyclistes amateurs, il paraît qu'avoir un beau super vélo, ça aide...

psychologiquement.

J'ai pas pu beaucoup dormir, ces dernier temps. C'est plutôt ça qui me tire souci.

Départ prévu à 15 heures - horloge parlante.

La digestion du repas de midi est quasi-finie. Le trac commence à me creuser.

Voilà une grande cohue de cars, de voitures, de maillots multicolores.

Au vestiaire, ça en fait plus de mille qui reposent tranquilles, qui vont et viennent d'un air nerveux, qui prennent un temps pour enfiler chaque chaussette, pour masser chaque doigt de pied, pour envaseliner les plis sous les bras. Qui rigolent. Rien du tout des premiers chrétiens avant d'entrer dans l'arène, mais quand même un peu en train de planer.

Ca y est, nous y voilà, tous les mille, à la porte de l'arène derrière deux solides portails. On cherche une dernière fois ses connaissances. Il y a maintenant le cœur populaire. Un seul cœur qui bat, tendu. C'est l'esprit qui souffle sur les transports collectifs.

Plus un souffle dans l'air, même l'esprit se suspend.. Pan !

Et alors un grand souffle, de camphre cette fois-ci, inonde la rue qui mène au long du Tarn.

C'est parti, ça déferle, ça bouscule.

Vous affolez pas, on a le temps. Pour sûr : certains sont partis pour vingt heures à courir et marcher !

Bientôt, à perte de vue, devant et derrière, le ruban multicolore s'étire sur la route parmi les premières vaches, platane après platane. 1 kilomètre - jusqu'ici ça va ; cent fois et on y sera , ma foi.

Cinq kilomètres, un commissaire (le vainqueur de l'an dernier) annonce les temps de passage, 30 minutes tout rond. Je suis donc un vrai métronome très satisfait de courir à 10 kilomètres à l'heure... 10 fois comme ça... Rêvons. Mes pronostics me donnent entre 12 et 15 heures pour faire 100 bornes. J'ai donc de la marge.

Premier ravitaillement. En courant, j'attrape un verre de machin au glucose que j'avale au lance-pierre. Idiot. Un quart d'heure plus tard, un point de côté me rappelle que cette course est affaire de patience. Mais un métronome, ça ne s'arrête pas.



20 kilomètres - petit raidillon- Un peu de marche ne me fera pas de mal.

30 kilomètres - Aie, Aie, déjà du coton dans les jambes. Me voilà beau. Il va falloir s'accrocher plus longtemps que prévu.

35 kilomètres - ma femme me fait un brin de conduite à vélo, juste au moment où la nuit commence à tomber. Je pense à ceux qui m'ont pris déjà 15 km dans la vue - enfin, ça les regarde.

42 kilomètres, retour intermédiaire à Millau.

Ça tire sérieusement dans les jambes. Une faiblesse aux genoux me rend la course un peu difficile. Un massage rapide, du thé chaud, du pain d'épice, du jus de raisin, et je repars.

C'est fou comme on peut se refroidir en 10 minutes ! Au démarrage, ça courbature de partout.

Et puis nous voilà tout seuls dans la nuit. Le collègue de devant est à 100 mètres, je me fais doubler de plus en plus souvent.

Oh là ! Ce petit vent qui transit tout.

55 kilomètres - ravitaillement

Je repars, je fais 50 mètres ; c'est pas possible, je ne pourrai jamais. Je reviens dans la salle de repos pour abandonner. Sur un matelas, je médite sur mon sort. La couverture me redonne une douce chaleur et un doux courage.

Je repars. Aie! ça tire! Et puis, les muscles se réchauffent. Allez, Sainte Affrique, c'est pas si loin !

Au début de la côte du col de Tiergue, ça peine de mettre un pied devant l'autre, mais peu à peu ça monte. Et finalement, il n'y a pas besoin de faire la grimace pour avancer.

Le vent est tombé. J'ai enfilé un collant - merci, ma femme. Clopin-clopan, ça se passe bien, je siffle, je chante. C'est bientôt minuit.

71 kilomètres - Sainte Affrique, enfin !

L'état second se prolonge. Je m'arrache au gymnase. Merci, cher masseur anonyme, merci madame pour le thé chaud.

J'ai retrouvé deux copains, on repart en marchant. Je ne sais pas où j'ai retrouvé l'énergie, mais ça y est, je cours dans la côte. Kilomètre après kilomètre, ça avance.

Et puis, là-bas, trois réverbères, les faubourgs de Millau sont annoncés.

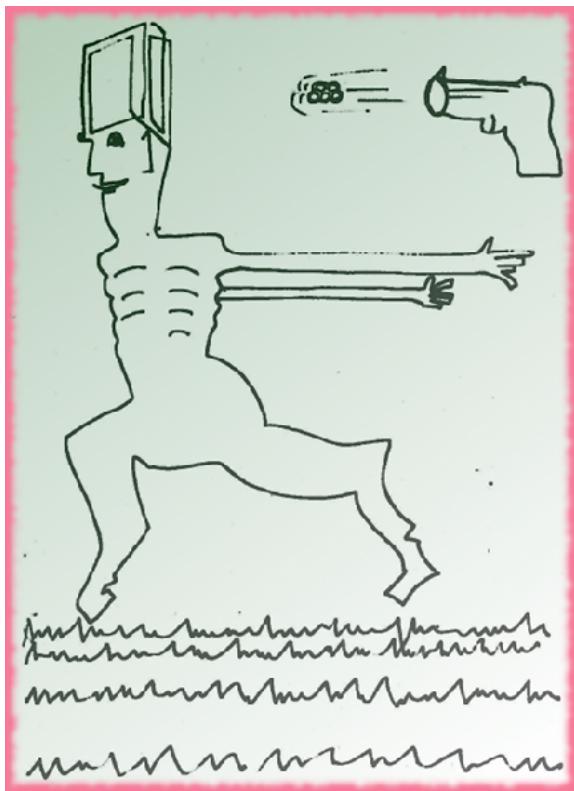
Passons sous silence les crampes titubantes des derniers kilomètres.

100 kilomètres - C'est moi, j'arrive, le photographe ne m'oubliera pas.

Moi non plus, je n'oublierai pas. Ciao ! 



23. Les quinze kilomètres d'Emile



Au tromblon, un train d'enfer avec dix huit wagons dont une locomotive, tous au charbon et lubrifiés.

Bientôt, du convoi, sur l'ombre de l'asphalte, plus qu'une petite fumée.

Messieurs les voyeurs sont alors priés de consulter le Chaix pour l'arrivée : 56 minutes et 56 secondes pour le temps d'un steak et retour (ticket jaune de famille nombreuses seulement).

En tête, trois wagons se poussent et se tirent - les autres s'étirent - trois wagons multicolores avec berceur Badaboumboum ch ch badaboumboum ch ch, à l'enjambée légère et

court vêtue, trois Gonzalèze, du moins dans l'instant.

Peu après, disons quelques brasses, passe une allure d'autorail 1ère classe seulement, avec voiture de tête et voiture de queue.

Plus loin, à quelques annexes encore, une motorail dont le pilote courre curieusement à côté.

Immédiatement, un supplémentaire à vapeur qui monte en chauffe - à surveiller.

Moins d'un sablier plus tard, deux sénateurs, en train tout simplement - en grave discussion (politique, semble-t-il), déambulent loin de tout chronomètre.

Passent ensuite tramways, automotrice, wagon silo, funiculaire, et tout enfin, puisqu'il en faut, une draisine très écologique, loin des lauriers (du vainqueur).

Bref, en tête, le rythme est bien tenu sur les premiers kilomètres. La partie se jouera donc au train !

A quelques caténaires derrière, on s'accroche pour garder le contact. Tous les trains ne sont pas turbo, on peut démarrer doux et finir fort, passer son chemin à l'économie.

Plus loin, un sénateur parle, l'autre écoute, mais déjà 300 mètres les séparent des premiers.

Le gros des wagons fait aussi sa course comme il se doit (l'important n'est pas de vaincre, mais de participer - il a dit...). Comme dans tous les trains, le wagon de queue assure dignement sa fonction ultime.

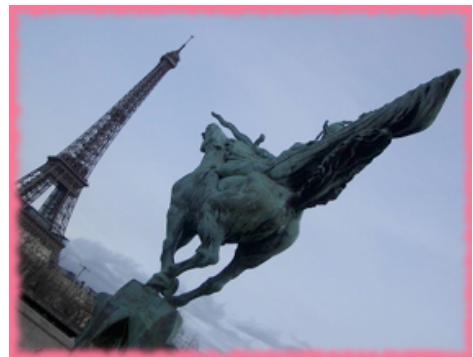
Chez les premiers, le train restera soutenu jusqu'à la gare d'arrivée. La locomotive arrivera en tête, Le tender est dans la foulée, comme tous les tenders, parce que le charbon ne peut jamais être loin de la chaudière.

Après, on aura le wagon de poste, les premières, les premières de ces dames évidemment, puis le wagon restaurant et les autres.

Voilà, le galop est fini. Le tiercé était presque sans surprise (au moins dans le désordre), sur des rails plutôt. Tous les chevaux ont couru. A quand d'autres poulains pour, tel Crin blanc, gambader joyeux dans les collines! 

24. Trottinade parisienne

L'exercice, peut-être devrait-on dire l'excursion, pour en gommer la connotation fastidieuse, bref, le propos consiste, un petit matin d'un dimanche, ou d'un autre jour, en hiver autant qu'en été, même sous la pluie, même quand les filles sont jolies, dans Paris qui s'éveille à la Prévert: "Encore une fois sur le fleuve, le remorqueur de l'aube a poussé son cri....", consiste, dis-je, à gagner d'une rue calme à l'autre, le petit square Jean Cocteau, où toboggans et balançoires tachés de couleurs vives, attendent sagement les premiers bambins du matin. De là, à neuf heures précises, ne pas manquer le gardien à casquette pour l'ouverture du parc André Citroën, que l'on traversera à regret car trottinade ne souffre pas flânerie. Tout au plus se permettra-t-on quelques roucoulades dans l'une des petites serres dont les parois de verre réverbèrent si bien la voix que l'on s'enchante soi-même.



Sortant côté Seine, s'engouffrer tout de suite et bravement dans un passage souterrain sous le chemin de fer. Vous voilà au port. Eh oui ! le port de Paris, sur la Seine. Remontez là le long du quai, passez sous le Pont Mirabeau, où coule la Seine, en chantant Leo Ferré. Saluez la Liberté qui, du milieu du fleuve accueille les mariniers à Paris. Montez sur le pont de Grenelle et traversez-le à moitié. Vous voilà sur l'allée des Cygnes, ancrée en milieu de Seine, que les parisiens n'ont pas voulu reconnaître comme une île. Courez sur le pont de ce navire de terre et de pierre et enchantez-vous : XXème siècle à votre droite, Front de Seine, amas galactique de gratte-ciel de verre ; XIXème à votre gauche, façades si parisiennes ; et sur Seine, intemporelles, nombre de péniches qui vous font rêver au voyage, faussement bien sûr, car elles sont là inutiles, végétatives, amarrées à vie.

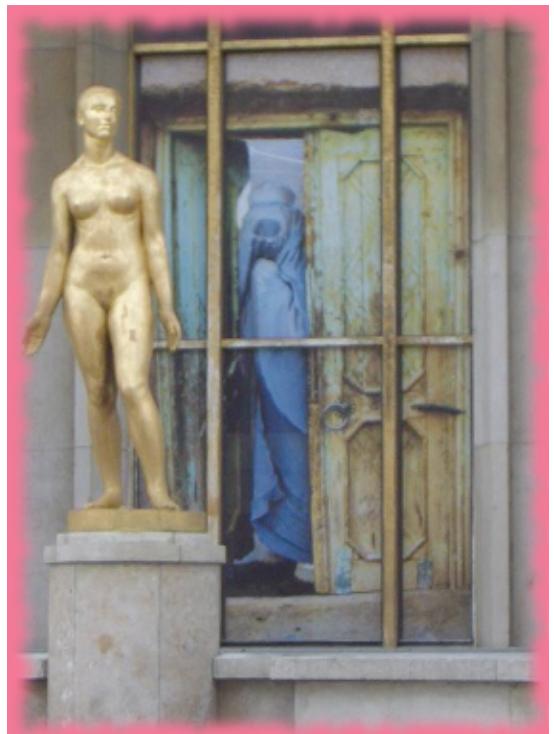
A la proue de notre bateau, saluez l'antique métro aérien : vous êtes alors au milieu du Pont de Bir-Hakeim. Reprenez haleine un instant. La Seine s'offre à vous, sur fond de ville des lumières, Tour Eiffel en pignon sur fleuve. Saluez l'archange de bronze qui défie Paris dans un geste de cavalier conquérant.

Gagnez l'autre rive et montez deux à deux les escaliers de Passy. En haut, tournez à main gauche. En quelques instant, Paris s'offre à vous du haut du Trocadéro, où vous vous mêlerez à la foule des japonais matinaux. Coup d'oeil admiratif pour les patineurs virtuoses qui virevoltent à tous les étages.

Redescendez par les jardins, avec une pensée historique devant la cinémathèque. En bas, lancez un amical bonjour au caricaturiste qui vous attends au débouché du passage piéton le plus célèbre du monde - mais qui ne le sait pas ! - et retraversez la Seine en vous laissant subjuguer par la magie de ce haut lieu de 320 mètres de haut. Tour Eiffel, tu vaux plus qu'un repère de notre trottinade, tu vaux par ton symbole, tu vaux par ton histoire, tu vaux par ta mathématique et ta physique. Placez-vous au centre des quatre pieds et levez la tête. Recevez là la merveille de l'esprit humain, celui qui construit sans défier Dieu.

Repartez, la foulée légère, en traversant le Champ de Mars. Notez à l'autre bout, les canons qui ne défendent plus leur Ecole Militaire, gargouilles de bronze de cette cathédrale de guerre. Laissez-les à main droite, attiré par les formes pures et dorées du dôme des Invalides. Napoléon y dort, ne le réveillez pas. Tournez lui le dos et installez-vous dans le calme espace de l'avenue de Breteuil.

Peut-être verrez-vous - sûrement vous la verrez - la mouette, insolemment posée sur la tête du vénérable Louis Pasteur, statufié au-dessus de délicieuses et monumentales allégories rappelant ses grandeurs.



L'avez-vous déjà vu, la mouette, se grattant le menton, non comme un docte grammairien mal rasé, mais plutôt avec la légèreté et la dextérité d'un chat lorsqu'il se gratte derrière l'oreille. Sauf que, ici, la mouette y va d'un exercice plus périlleux. Le chat, lui, pour se gratter, a au moins une fesse et trois pattes par terre, qui délimitent un large polygone de sustentation. Se gratterait-il sur la rambarde d'un balcon ou sur le pignon d'un portail ne changerait rien à l'affaire. Son centre de gravité est confortablement installé à l'aplomb de ce fameux polygone. Mais songez donc que la mouette, elle, se grattant d'une patte, n'a plus que l'autre pour se tenir droite, qui plus est sur le sommet du crâne d'un Pasteur statufié.



Poursuivant d'un éclair de pensée, vous pourrez sans doute rabaisser le mérite de la mouette en vous disant que de toutes façons, si elle venait à choir au cours d'un exercice aussi difficile que d'enfiler son pantalon debout sans aucun appui, il lui resterait encore le filet de ses ailes pour échapper à la honte d'une chute en plein cirque, et que, de plus, la conformation de sa patte restée au sol lui assure la stabilité d'un trépied mû par quelques ressorts ou muscles judicieusement disposés pour résister aux rafales des tempêtes bretonnes autant qu'aux trépidations d'un tractopelle dans une décharge d'ordures ménagères.

Le temps de réfléchir à vos préférences pour le chat ou la mouette, vous voilà déjà sous le métro aérien de la Motte Piquet-Grenelle. Quel nom extraordinaire pour un rendez-vous avec la bonne et saine circulation automobile parisienne. Evitez de respirer, et trouvez vite la petite rue calme qui vous ramènera à votre point de départ! ⚡



25. Cyclade sur Lubéron



A Robion, nous avons garé la voiture en haut, dans un endroit bien animé pour un dimanche matin, dans un village au pied ouest du Lubéron.

Beau temps, pas de vent, quelques kilomètres à plat jusqu'à Vidaque. Mais la route d'accès aux crêtes est fermée par une barrière. C'est sans doute à dessein qu'il n'y a pas de pancarte pour gagner la crête depuis Vidaque. La route est en fort mauvais état. On a jugé utile de la fermer.

Les cyclistes, eux, n'ont pas de frontières. La route pleine de trous et de gravillons grimpe très rude et très belle. On voit à perte de vue dans la brume les serres de primeurs et, de l'autre côté, le Lubéron, qui monte ses escarpements sauvages. La combe de Vidaque doit aussi se monter à pied par un sentier pour soi tout seul.

Cinq à six cent mètres de dénivelé sur quatre kilomètres. Montée sévère. La dernière rampe, 15% peut-être. Pied à terre, boire, reprendre souffle et voir Edouard, le bon compagnon, passer impérial, et disparaître là-haut après le lacet. Aller hop! on reprend. Edouard est arrêté, en chômage technique derrière un troupeau de près de 2000

moutons, là, sur la route et pas ailleurs, forcément. Causette avec le berger. Il transhumera en Savoie cet été. Il râle après les chiens en liberté, après la famille de randonneurs peu rassurée d'avoir eu à traverser la marée moutonnante.

La route s'aplanit, les moutons se répandent un peu. Nous forçons le passage.

En haut, les antennes. Dans le temps c'était des croix, aujourd'hui, des antennes. Chacun rayonne comme il peut. Ici, paysages des monts de Provence, garrigues sur terres rouges ou sur blocs de calcaires déchiquetés ou polis, pins accrochés sur rocs clairs. Incongrues, inesthétiques, les routes contre le feu, estaflades nécessaires sur la peau provençale, pour mieux éviter les brûlures.

Un premier cèdre, puis quelques autres, enfin la forêt, la célèbre forêt. Une belle forêt, apaisante, fraîche. Quelques clairières, quelques randonneurs, quelques familles qui jouent dans les clairières. Mais, au fait, où sont les voitures ? Depuis Vidaque, pas l'ombre d'une machine, si, une deuche au repos près d'une caravane douteuse. Pas un bruit de moteur, si, un ou deux avions, je vous hais. Des vététés, mais dans l'autre sens. Que font-ils sur le goudron ? Pardonne-leur, ils ne savent pas pourquoi ils sont. Allez, allez, vélos à la mode, à vous les chemins, à nous les goudrons !

Les premières voitures rencontrées seront non loin de Bonnieux, accumulées à la barrière, comme des moutons. Intelligemment, consciemment ou non, la route goudronnée des crêtes n'est pas goudronnée sur les trois cent derniers mètres, comme si elle disait : "Fanans-bagnole, il est temps de vous garer !"

C'est donc vêtus de la superbe de ceux qui ont mérité une route pour eux seuls, comme des rois, que nous débouchons de la forêt. Descente rapide, salut à la Tour Philippe, carrée, crénelée, fière sous son drapeau ; découverte de Bonnieux sur son rocher. Beau village dans la matinée sans nuage. Nous marquons plus de 30 km.

Retour en longeant le gros dos du Luberon, splendide et tranquille campagne, sans le temps d'un arrêt à Lacoste ou à Ménergue que l'on devine aux loins.

Robion, 13h, les jambes sont un peu trop lourdes de l'effort de la montée, le village est désert, sauf un vieux et un jeune qui nous volent l'unique table devant le bistrot.

Tavernier : "Deux demis !!" ! 

26. Trafic

Soigneusement, il s'était débarrassé de son imperméable mastic qu'il avait laissé au vestiaire. Il avait trouvé une petite table d'où il voyait l'impasse.

En face, la façade était nue, simplement percée d'une porte. Une enseigne au néon annonçait un eros-center avec vente de video-cassettes. Rien d'étonnant. La rue de la Gaîté et son impasse animent encore Paris la nuit, tout autant que les théâtres.

Il suffisait d'attendre, en mangeant tranquillement, le friton d'abord, la truffade ensuite, entrecoupés de gorgées de Brouilly. C'était l'heure habituelle.

La BMW coupé, sombre, neuve, une bagnole dans les cinquante briques, immatriculée 75, se planta, phares allumés, au milieu de l'impasse. Warning. L'homme en sortit, la trentaine, tenue sport, passe-partout. A la main, dans un sachet en plastique, on devinait une cassette video. Sans émoi, sans précipitation, avec naturel, il pénétra dans la boutique.

Une minute plus tard, guère plus, il ressortit les mains vides.

La BMW fit marche arrière et disparut dans Paris.

Jusque-là, rien d'anormal, sauf que, à y réfléchir, quand on est vidéophile, on ne rapporte pas une cassette le soir, on va plutôt en chercher une !

Il en était au dessert lorsqu'arriva une autre BMW, un autre modèle, sombre, riche aussi, des Hauts de Seine.

Comme l'autre, la voiture occupa l'impasse, sans vergogne. C'est vrai, pour quelques dizaines de secondes, ça n'aura gêné personne.

L'homme, cette fois-ci était plutôt élégant, la trentaine.

Les mains vides en entrant, avec une cassette en sortant.

Marche arrière. La BMW disparut.

Beau sujet de roman, facile à imaginer : On vient chercher une cassette pour la soirée. Petit vice. Certes, et alors !

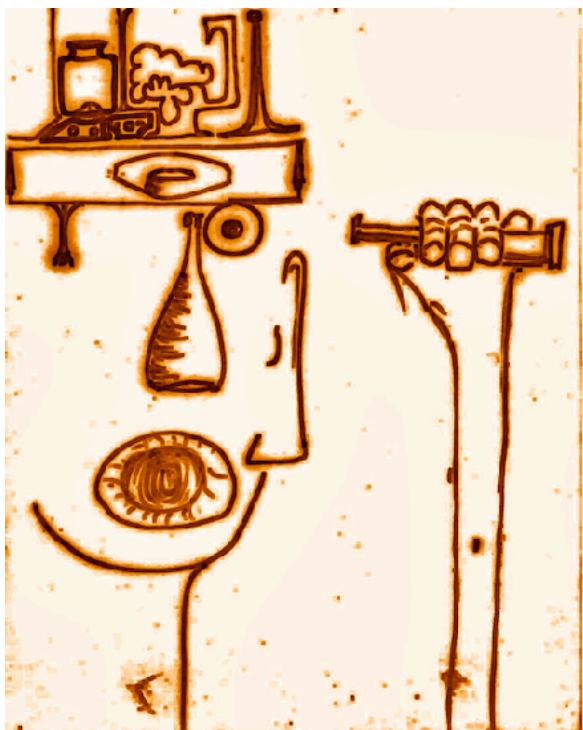
Ce qui l'avait tracassé, c'était qu'à trente ans, on pouvait rouler dans une bagnole à cinquante briques. D'où vient-il, l'argent de ce luxe ? Et quand on en a, autant d'argent, a t-on vraiment besoin d'une cassette vidéo pour assouvir ses petits vices ?

Non, il avait parié sur la poudre blanche. La cassette devait en être pleine. Innocemment, le dealer la dépose dans un des rayons de la vidéothèque. L'acheteur arrive quelque minutes plus tard et emprunte précisément cette même cassette. Le patron de la vidéothèque n'a rien vu que des clients comme d'autres clients. Le dealer et l'acheteur ne se sont pas rencontrés.

Pas vu, pas pris. C'est ainsi que l'on devient riche ! 



27. La comète occitane



Planès, vous connaissez. Cent ans en 1995, de père en fils. Ils sont venus d'Espagne, pour faire marcher le moulin d'Ern. La Cerdagne, imaginez-la un siècle plus tôt, là-haut, douce et dure à la fois. Catalane. Du moulin, ils sont passés au bistrot, où l'on jouait aux cartes, face à l'église. "Va de retro, Satanás", le curé les repousse plus loin, sur le grand chemin, celui de la diligence qui monte de Perpignan. Fouette cocher, depuis cent ans, ils sont là pour le relai, chevaux d'abord. Que d'histoires à entendre, de ces mauvais passages de Villefranche à Montlouis, les faces rougeoantes des cochers luisant au feu de la grande cheminée, joues plus blanches des bourgeois aventuriers. Planès appartient à l'histoire, et cent ans de père en fils, ça se célèbre. Merci, monsieur Planès, je vous recommanderai, vous et votre métier, votre gibier, votre cuisine issue de la grande cuisine.

C'était début avril, le mardi de Pâques 1995, la comète était en visite. D'ici, on devait bien la voir. A Paris, 1700 mètres d'atmosphère, c'est comme de la buée sur les lunettes, et de la buée plutôt sale. En Cerdagne, l'air est pur et l'on est plus près du ciel. Je suis sorti pour la voir.

Dehors, un groupe se formait. Au premier coup d'œil, je crus à des touristes qui arrivaient là pour l'étape. Non ! des touristes ont l'air plus perdus, plus affairés à leur petites affaires. Non ! c'était là un groupe au comportement spécifique. Des gens qui savaient où ils allaient, mais c'était là une destination morale. Oui, c'est ça. Ils ne se dirigeaient pas vers quelque endroit, ils se dirigeaient vers leur propre cohésion, là, dans un coin du village.

Alors, ils chantèrent, à quatre voix, ce début de nuit calme et froid comme on peut en avoir chez les montagnards. Belles voix, d'hommes et de femmes, polyphonie en catalan, chants de Noël, chants populaires.

Et devant, des enfants, panier à la main.

Alors, une à une, des fenêtres s'ouvrirent, pour écouter les voix de Pâques. La tradition catalane était là devant moi. Cette tradition qui veut qu'on aille chanter dans tout le village, de place en place, de rue en rue, de ferme en ferme, même s'il faut faire deux kilomètres sur le chemin de neige dure et chanter pour les deux ou trois habitants que l'on trouvera au bout du chemin et qui, pour sûr, vous attendent et ont préparé leurs œufs et peut-être deux ou trois piècettes que l'on mettra aussi au fond du panier des enfants.

Et ces chants, dont plus d'un parlait de l'étoile ! Celle que les peintres ont toujours représenté comme une comète au dessus de la crèche. Elle était là, ce soir, au mieux de sa brillance, au-dessus du clocher de Saillagouse, en Cerdagne.

Alors, pendant qu'ils chantaient dans une ferveur décuplée par cette heureuse comète, je me sentis Bohémien. Le bohémien de la Pastorale provençale, celui de la crèche. Et, à mon tour, je proposai le partage des traditions d'un bord à l'autre de l'Occitanie.

"Oh, la belle nuit...pastres de Provence, accourrez voir mes tours de magie, moi qui lis dans les mains et dans les astres... (ce soir, je vous dirai ce qui dit la comète)".

<http://www.youtube.com/watch?v=d4lbyL-HqYY&list=UUTAMoKps0WrbJVDV-7zQgw&index=8>

J'ai chanté l'air du bohémien.



Juste retour des choses pour cet air qui est aussi celui du Chevrier de l'opéra «Le Val d'Andorre» de Fromental Halévy, composé à la même époque que la pastorale Morel (1848), puisque l'Andorre jouxte la Cerdagne.

C'était ma façon de mettre ma piécette au fond du panier des enfants, de faire monter un peu plus l'émotion du passé, de faire l'ambassade, comme une embrassade.

Ils partirent, pour une autre place, pour d'autres chants, pour d'autres oeufs, pour d'autres piécettes, me laissant là savourer cet instant de mon voyage.

Deux enfants revinrent, ils m'invitaient à manger l'omelette ! Eh oui ! Que peut faire une chorale cérdane, après avoir chanté dans la nuit, sinon casser les oeufs, et y rajouter tout ce que l'on sait y rajouter quand on est catalan. Des oignons, des poivrons, du lard. Ce soir-là, j'ai mangé deux fois, et j'ai bu du Rioja de 1978.

J'ai remercié en chantant "Moun ideo...". Si un jour, vous rencontrez sur votre route la chorale de Saillagouse, allez les écouter, dans leur grand répertoire catalan et dites-leur bonjour de la part du Bohémien de Provence.

En sortant, je n'avais toujours pas regardé la comète. Dans les lumières de Saillagouse, on ne faisait que l'entrevoir. Alors je suis parti loin du village, et là, j'ai rempli mon ciel. La boule blanche s'imposait au regard, volait la place aux plus grosses étoiles. La lune s'était éclipsée, elle avait eu le tact de laisser à la comète sa gloire éphémère. La reine de la nuit des hommes pouvait bien faire cela pour une toute petite boule de glace s'épuisant au soleil.

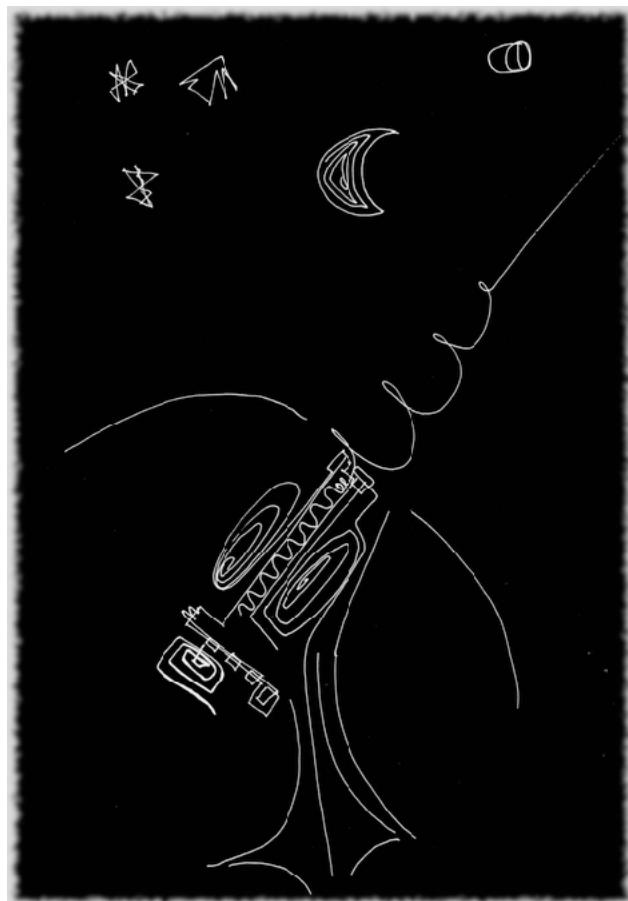
Mais le plus cosmique, c'était bien la queue, que, dans cette nuit sombre d'altitude, on voyait dix fois, vingt fois plus étalée que d'en bas, du Montmartre où je l'avais débusqué et montré à mes enfants alors qu'elle n'était pas encore une star.

Alors, face à cette féerie, j'ai compris pourquoi les anciens pouvaient en avoir peur. Songeons un instant au ciel immuable qui s'impose à chaque nuit, lorsque la bougie ou la lampe à huile est éteinte. L'ancien vit avec le ciel de l'hiver, il a appris à la nuit. Le moderne, lui, s'en est caché, calfeutré. L'ancien a nommé le ciel, il appelle chaque être de lumière par son nom, il sait où le trouver, aux semaines comme à la vendange.



Et soudain, en ouvrant sa porte, cet être étrange, avec sa traîne, qui interrompt le ciel. Quelle est cette puissance céleste qui rompt l'équilibre, quelle est cette immigrée, quelle est cette espionne, quelle est cette arme. Amie ou ennemie, message de mort ou de vie.

Le moderne a résolu l'énigme, enfin presque. Il a mis l'inconnue en équation. Il l'a rajoutée à son catalogue probabiliste. Il a pris conscience, un peu plus, que la terre n'était pas éternelle, mais qu'il faudrait probablement une éternité avant d'en voir la fin ! 



28. Musique pour 33

Le chœur est sur une ligne courbe, enveloppant à moitié les auditeurs. Ainsi chaque auditeur entendra la musique différemment de son voisin.

Les hommes et les femmes sont alternés tantôt par groupes de trois, tantôt seuls.

Les solistes sont derrière, presque cachés, tandis que deux percussionnistes, debout à leur timbale, dos aux auditeurs, se dressent comme des métronomes géants.

Les exécutants sont dans la pénombre, en ombre chinoise devant le mur du fond, de telle façon que l'auditeur ne puisse s'attacher aux traits plaisants de l'une ou au gros nez de l'autre.

On aura donc la disposition suivante:



Il faut que tous les exécutants comprennent que les percussions n'ont pas de relation entre eux, comme si deux œuvres étaient jouées simultanément. Il se pourra que, comme deux bateaux libres mais proches dans le calme plat, ils se rapprochent irrésistiblement. A cet instant, les percussionnistes auront à cœur de se déborder vigoureusement l'un de l'autre.

L'ouvrage est découpé en thèmes. Pour chaque soliste, de la note la plus haute à la note la plus basse, chaque thème est lié à une étendue de voix différente. Les trois solistes interprètent alors la même partition, mais avec des hauteurs de notes différentes : quand la courbe touche le trait supérieur, le soliste doit chanter la note élevée qui lui est attribué. Quand la courbe coupe le milieu, il doit chanter la note qui lui est attribué pour le milieu et similairement pour le bas. La courbe est donnée comme un cadre indicatif. Le soliste travaille d'abord tout seul jusqu'à ce qu'il en mémorise absolument la mélodie qui lui semblera satisfaire à la partition, en décidant lui-même les moments où il faut changer continument la hauteur du son et les moments où cela peut se faire note par note. Cependant, il n'y a pas de référence à un système de notes "justes".

Puis les 3 solistes travaillent ensemble sur chacun des rythmes donnés par les percussionnistes.

Les solistes suivent ensuite le percussionniste qui leur est attribué dans la partition.

La partition est une sorte de dialogue entre solistes et chœur, que les percussions essaient de contenir tant bien que mal. L'image qu'on peut en avoir est cette espèce de "je t'aime mon non plus" entre des hommes politiques - les solistes - et le bon peuple - le chœur, tandis que les pères la morale, philosophes ou religieux - les percussionnistes essaient de donner aux uns et aux autres quelques références. On peut imaginer d'autres images plus calmes ou plus constructives, mais on s'interdira des images plus destructrices. La musique nouvelle semble assez barbare comme cela. Mieux vaut ne pas en rajouter par un résultat hystérique.

Dans tous les cas, si les exécutants ne s'amusent ni ne sourient, on sabordera l'ouvrage quelque soit son aboutissement. Je suggère que tous les auditeurs, sans exception, même les plus parasites d'entre eux qui se pressent à toutes les premières, même les éventuels producteurs, même les plus cotés des chefs d'orchestre ou de choeurs qui voudraient

entendre l'œuvre, achètent leur billet d'entrée, et ce, avec leur propre argent. Pas un sou ne devrait non plus avoir affaire avec la Sacem. Cette œuvre est libre de droit et le restera.

Il ne fait aucun doute, que seul un travail méthodique permet de maîtriser l'interprétation d'une partition aussi étrange et aussi éloignée des notations habituelles. Selon le courage des uns et des autres, les uns étant les exécutants et les autres les auditeurs, on pourra mélanger les thèmes et les indications d'interprétations.

Thèmes et indications scéniques

1 - La marche du retour

Un entassement de pots et de jarres sur un chariot. Au-dessus, Jiro (prononcer Iiro), avec un casque d'aviateur et une roue de navire, tient le cap. Quatre choristes chantent une complainte rauque tandis que Jiro dit son poème.

Pour ce premier thème, le chœur reprend à son compte le thème qui émerge de la cacophonie des solistes, chacun des grupettis (de 3 ou de 1) essayant de chanter la même chose.

Au signe, chacun tient la note en cours, crescendo pour les femmes, qui terminent comme un aboiement et decrescendo pour les hommes qui terminent comme une arrivée de la vague sur la plage.

Au signe on reprend le chant, qu'on interrompt assez tôt pour faire la même chose, hommes et femmes inversées. On reprend, en interrompant de plus en plus tôt et en réduisant les écarts de hauteur, jusqu'à arriver à des aboiements alternatifs à l'unisson.

Les solistes reprennent tandis que les aboiements se transforment en tapis de roulement de glotte, avec une pointe d'intensité courant de gauche à droite, puis de nouveau de droite à gauche, comme une "Ola", de plus en plus vite, mais toujours perceptible. Dès qu'on atteint le tohu-bohu et non plus quelque chose d'organisé, les solistes enchaînent sur le deuxième thème

2 - Le jardin mort

Une vieille fenêtre avec un ou deux carreaux brisés, contre un mur en ruine avec une ouverture (celle où était la fenêtre). Un arbre a poussé à l'intérieur. Une branche passe à travers l'ouverture. Quelques herbes folles complète l'évocation.

La mélopée, de type Pénélope qui refait indéfiniment, mais de plus en plus lentement un truc qui ne sert à rien, est chantée par un seul soliste.

Le chœur reprend comme au premier thème, mais sans diminuer les écarts de hauteur, jusqu'à la cacophonie qu'on termine jusqu'au chuchotement, les solistes continuant pp

3 - Les retrouvailles

Tout doit respirer la flétrissure. Avec les guerres, la terre se fane. Mais retrouvailles rime avec semaines. Peu à peu, la vie reprend forme. Les corps se redressent, les couleurs sont plus vives.

Ce thème se chante à l'unisson avec de vrais intervalles. Le grupetto 1 commence à déraper à partir de la 11ème note, le 2 à la 15ème, le 3 à la 16ème...

Lorsque tous sont faux, le chœur cherche à revenir au plus vite à la mélodie juste. Puis de nouveau le grupetto 1 dérape et se rattrape tout seul plus tard.

4 - L'oreiller

Le romantisme est impossible chez Jiro. En contrepoint, la jeunesse met en scène les sérenades sous les balcons.

Ce thème sera donc interprété comme une sérenade, à trois temps, dans la tiédeur de la nuit sévillane

5 - La prise de pouvoir

L'évocation est libre. Le metteur en scène prendra dans l'actualité la caricature de ses envies, sachant que le propre d'un pouvoir vacant est d'être vide. On peut le remplir par n'importe quoi.

6 - Le pouvoir

C'est de nouveau la guerre, mais d'un autre type : la guerre entre celui qui a conquis le pouvoir et le destin. En général, l'un et l'autre sont stupides.

Jiro fait face à des ombres. Par hasard, le résultat peut sembler intelligent. Si ça n'est pas le cas, Jiro s'enrichit.

L'interprétation doit sentir le machiavélisme, un grupetto incitant l'autre, jusqu'à quelques bribe d'unisson.

7 - La mort

Une unique bougie éteinte doit suffire à suggérer le thème.

Le soliste évoque une litanie de ceux qui nous ont précédé dans l'histoire: Mobutu et sa femme, Nicolas II...

8 - Le refleurissement

On reprendra le thème 3 que l'on prolongera de manière optimiste.

Indications pour l'interprétation

Chaque ligne de la partition est comme un horizon: l'interprète peut la regarder comme il regarde un paysage lointain : les ondulations d'un premier plan, les découpes montagneuses, la silhouette d'une ville titanique...

Ou bien le ruban des lumières que l'on voit sur la côte quand on est en bateau la nuit.

Et son coup d'œil peut être fantasque : il va vers un endroit, à un autre, puis revient. Ou fait suivre son chant comme si son regard suivait l'avion qui traverse le paysage, dans un sens ou dans l'autre.

Ici la notion de tableau prend tout son sens. Mais cependant le compositeur ne laisse pas le choix et impose à l'interprète la direction de son regard. C'est ainsi que le paysage se développe, se goûte, se regarde à la jumelle, s'enrichit d'un enfant qui joue chante une comptine, et s'attarde sur une cour de récréation ou le coup d'œil laisse le pas à l'oreille.

Soudain, le compositeur ferme les yeux; il ne reste dans la traduction que le silence. Mais c'est alors que l'oreille revient à la charge avec cette horloge, ce moteur de réfrigérateur, cette voiture qui passe, ce réveil, le vent qui s'engouffre, la moto, la portière, le plouf, le volet qui bat, la marche, tout un univers sonore limité, qui tout à coup s'affole et se déconcrétise tandis que surgissent les images précédentes ! 

29. Sonomime



Spectacle audio avec des Hommes-Son (danseurs équipés d'un haut-parleur relié par radio à la console de production sonore), qui fabriquent des "sonositives" en se déplaçant dans une structure d'échafaudage à l'intérieur de laquelle est placé le public

Un acteur entre et cherche la lumière d'une fenêtre, lentement, comme s'il venait pour la

millième fois avec toujours le même espoir

puis s'assied triste et solitaire

"Il y a toujours au bout du chemin une fenêtre ouverte...."

Poursuivi par du texte débité d'abord à voix basse inarticulée par les acteurs en anglais, italien, allemand, (éventuellement breton, alsacien, occitan) simultanément puis de plus en plus articulé et fort

Arrêt brusque et tous ensemble :

"Tous les pays qui n'ont plus de légende seront condamnés à mourir de froid."

Les Hommes-Son sortent alors de la fabrique d'icebergs en même temps que de sinistres craquements

Tassés, carrés, cassés

Ils voguent fièrement, pressentent leur agonie puis la vivent.

Puis un homme et une femme font un face à face dramatique puis amoureux. Leur dialogue est découpé, amplifié et dilapidé dans l'espace grâce aux autres hommes-son qui eux, ont le face à face avec la mort ou avec la naissance ou avec la souffrance

Sur le fond et au plafond, animation lumineuse colorée. En redescendant, les hommes-son découpent des taches colorées.

Chaque homme-son représente un caractère différent qu'il danse : le doux, le conférencier, l'angoissé, l'appel, le dialogue. De telle sorte que chaque chose soit perceptible individuellement et en même temps se fonde dans le magma.

Bruitage et lumière se superposent : symphonie, bruit blanc, bruit électronique, chant

Rythme sourd, pizzicati, phrase lente et rapide

Le trait, le rond, la ligne brisée. Mince, plein, défilant

En ombre chinoise, on laisse tomber lentement des gouttes d'eau géantes

Un fondu enchaîné permet à un comédien d'entrer au milieu en récitant un poème

Au centre de la scène, un navire de guerre télécommandé vogue dans un baquet d'eau. Il essaie de tuer une coccinelle à roulette, elle aussi télécommandée.

Le navire de guerre a une voix féminine agréable et tient un discours très dur

La coccinelle a une voix d'homme et pense à autre chose, en changeant prestement de place à chaque fois que le canon la pointe. Le tout dans un éclairage qui monte au blanc intense puis se transforme en arc en ciel dès que le navire dit "je suis fatigué" et coule

L'eau du bac se blanchit pendant qu'on entend de façon amplifiée le bruit de gouttes d'eau tombant dans le bac une à une. Le bruit se transforme peu à peu en musique calée sur le tempo donné par les gouttes

En ombre chinoises, donc avec des silhouettes de taille variable et un son qui va et vient comme celui d'une ambulance qui se rapproche puis qui s'éloigne:

Un puis deux puis trois hommes-sons suspendus par des harnais élastiques font quelques acrobaties, tandis que les solistes chantent, relayés par les haut-parleurs des hommes-son trois nouveaux thèmes inspirés de Jonathan Livingstone le goéland :

- Le goéland voit le plus loin qui vole le plus haut

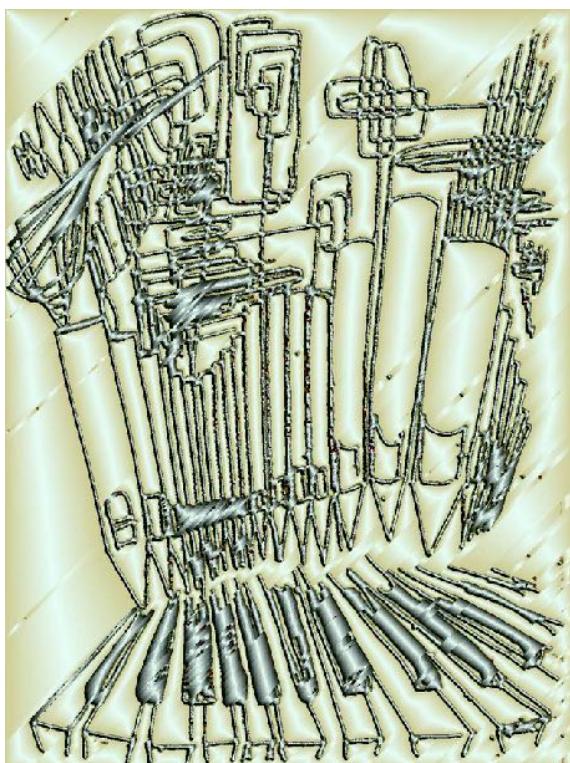
- Pour voler à la vitesse de la pensée vers tout lieu existant, il te faut commencer par être convaincu que tu es déjà arrivé à destination

- ton corps, d'une extrémité d'aile à l'autre, n'existe que dans ta pensée qui lui donne une forme palpable

Le dernier thème revient sur terre.

Les hommes-son prennent des formes de cylindre, grâce à une armature circulaire fixée sur le haut de la tête, sur laquelle on aura jeté un voilage qui laissera transparaître le corps des danseurs habillés de couleurs vives.

Les cylindres, d'abord accolés, forment un volume homogène qui se dilate, se contracte, se déforme dans toutes les dimensions. Puis les cylindres se séparent progressivement pour des séries sauts-accroupis. Ensuite une chorégraphie essaie de suggérer la quête de quelque chose. Lorsqu'elle aboutit, le danseur soliste enlève son cylindre : un homme est né ! 



30. Mon royaume pour du détail !

Par un beau siècle d'été - façon de parler, puisque les saisons n'étaient pas encore les saisons - Dieu, qui était en train de se chercher, se dit :

"C'est dur d'être sourd, aveugle et muet !

Ça n'a pas trop d'importance, vu que je suis tout seul, mais ce qui me pèse le plus - au figuré, puisque la gravité, je ne l'ai pas encore inventé - c'est de ne pas savoir si je suis jeune ou vieux, puisque je suis tout et partout à la fois - Bon !

Bon !

Bon !

Bon !

Et bon !

Bon Dieu!

Où est-ce que je suis ?

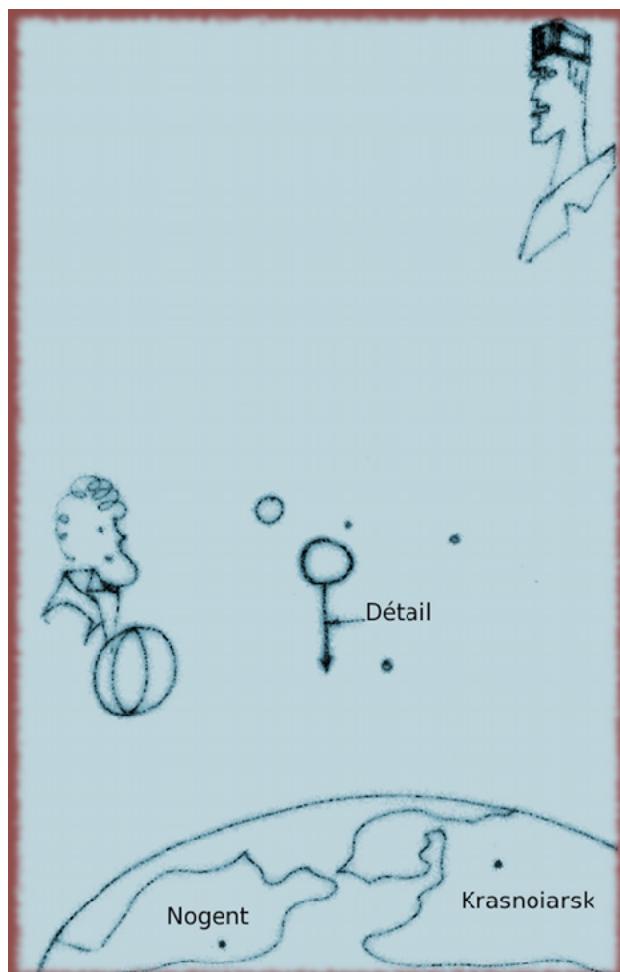
MON ROYAUME POUR UN DETAIL!"

"Mon royaume pour du détail !",
c'était là l'erreur fatale :

Appeler quelqu'un ou quelque chose...

Alors qu'il n'y a en principe personne !

Mais, trop tard - Dieu, notre père, appela - et le détail arriva
puisque notre tout avait, dans un moment d'égarement, admis son existence.



Le détail ? Ca n'était pas n'importe quel détail, puisqu'il lui fallait régir à la fois Newton, Einstein, Paul et les autres.

Donc, Dieu décida de donner un Sens à sa vie.

Ce détail - tout bête - c'est justement le sens !

Pas "les sens" - pas tout de suite - ni l'essence : l'essence de Dieu (pas celle de Thérèse Benthine) est la seule chose qui existait avant qu'il ne se laisse aller.

Mais le sens ? C'est par rapport à quelque chose - à quelque chose qui n'existe pas ! Puisque c'est toujours par rapport à quelque chose d'antérieur, sans cela, ça n'a pas de sens , hein, Descartes !

Nous y voilà - Dieu, pour "inventer le monde", comme il était très intelligent - intelligent sphérique en quelque sorte, car il était intelligent de tous les cotés à la fois - chercha un truc où il n'aurait pas trop à se fatiguer : juste faire éclore un petit côté marginal de son génie ? Il trouva...la gravité.

Ben oui, la gravité, ça n'était pas plus difficile que cela, mais il fallait y penser.

Pensez donc, vous qui pensez aussi, enlevez la gravité, honnêtement et vous verrez qu'il ne reste plus grand'chose de notre beau monde.

Réfléchissez peu ou beaucoup, et, de la gravité, vous inventerez :

la hauteur - Peuh ! c'est banal

la distance - Eh ! c'est la longueur d'une hauteur

la ligne - il faut bien mesurer la longueur

une deuxième ligne - c'est la surface

une troisième ligne - c'est le volume

et comme on peut en même temps être à un bout et à l'autre d'un volume, forcément, on invente le temps.

Le temps ? Hein, vous avez dit le temps ?

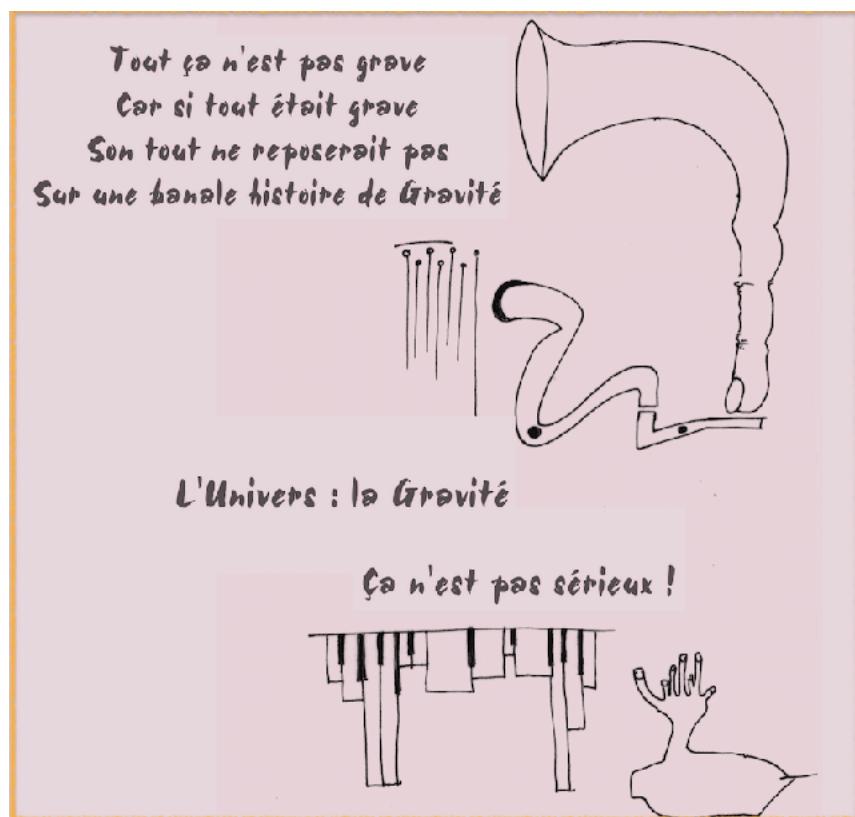
Ben oui, quoi ! C'est logique.

Dieu se gratta la tête :

Est-ce que la logique est de l'ordre du divin ?

Il décida que non.

Disons que le temps n'est pas le mari de l'éternité, c'est seulement son amant, comme dirait Desproges ! 



31. Maria



"Suite à une erreur de télécommande, notre train a été engagé sur une voie désaffectée" Comme d'habitude en pareil cas, l'annonce se voulait sibylline. Le conducteur en avait dit trop ou pas assez. En tous cas, le train était arrêté. Dans le wagon, on avait sorti les portables. On s'énervait d'abord en silence.

Suivirent quelques onomatopées, la main à l'oreille. "Sapasspas!" Les appartés devinrent dialogue: "ça passe chez vous?" Le nerveux se mit debout, comme un télescope, un genou sur le siège, pour voir tout autour de lui les autres nerveux, pour les interroger d'abord du regard, puis ensuite à voix haute. Bientôt tout le wagon

bruissa des plaintes gehessemesques. Ça évitait de se plaindre ouvertement de la SNCF. Dans un wagon arrêté en pleine campagne, on ne fait pas de politique. Du moins pas tout de suite.

Maria observait ce remue-ménage un peu à la façon d'une entomologiste qui observe le comportement des insectes sans vraiment comprendre le pourquoi du comment. C'était sa manière de surmonter ses inquiétudes.

Une fois constaté le silence obstiné des téléphones, on s'attaqua au problème immédiat: "Où sommes-nous ?" La phrase était plus policée que le désormais classique "t'es où là ?". Chacun se tourna vers sa fenêtre. Ceux de babord n'avaient pas trop de chance, avec la vue sur un talus devant une petite falaise calcaire. Ceux

de tribord encore sensibles aux charmes de la nature étaient comblés : en contrebas, ils pouvaient voir un petite rivière bordée de saules et au-delà, un coteau en pente douce très coloré de cultures, de vergers, de haies et de bosquets. Un beau printemps, avec le vert tendre des céréales, le jaune naissant du colza, une jachère fleurie en désordre. Une vache, un mouton, un chien, une chèvre, un cochon et dans la rivière un brochet, ou une truite, les avis divergeaient.

Le haut-parleur se remit à parler haut. Les conversations s'arrêtèrent net. Des explications embrouillées, un conducteur qui bafouillait. On finit par comprendre que le train, lancé sur une voie unique légèrement en pente avait mis plusieurs kilomètres pour s'arrêter faute de recevoir les kilowatts habituels, que le conducteur lui non plus ne pouvait prévenir de la situation parce que son portable ne passait pas. -certains ricanèrent doucement-, qu'il fallait donc qu'il aille trouver de quoi téléphoner, à moins qu'un voyageur aie par miracle un téléphone satellite. -les ricaneurs gloussèrent-.. que de toute façon il faudrait certainement beaucoup de temps avant que le train puisse être remorqué en marche arrière pour revenir sur le droit chemin.

Vous pensez bien que le paysage idyllique que l'on voyait par les fenêtres tribord n'intéressait plus personne, sauf Maria, qui savait si bien se faire oublier dans ce capharnaüm verbal, dont on pourrait certainement faire un livre :

À babord avant le couple de retraité qui va visiter le petit fils qui vient de naître, à tribord, un ecclésiastique.. On trouvera aussi le monsieur qui sait tout, genre ingénieur (il ne la ramène encore pas trop, parce qu'il travaille à la SNCF et que bien sûr il voyage gratuitement). Passons sur les enfants insupportables et le pourcentage habituel de psychosés, que l'auteur, volontairement non provocateur, réduira au minimum légal pour une fiction lisible par un américain de moins de 16 ans..

Il restera Maria, qu'on avait oublié, pour une fois assise au dernier rang, à tribord, près de la fenêtre, dans le sens de la marche - sauf bien sûr lorsque le train sera

remorqué en marche arrière - dont l'œil s'était fait plus mobile, plus inquisiteur, plus tracassé, moins entomologue.

Les quarante cinq minutes réglementaires passèrent sans nouvelles nouvelles. En général, en pareil cas, monsieur SNCF se manifeste au moins une fois tous les trois quart d'heure, histoire de dire qu'il est encore vivant, que le train est sain et sauf, qu'il n'y a pas de vache sacrée sur la voie. Mais, silence radio. Les quarante cinq minutes passèrent. Les contrôleurs ne passèrent pas. On imagine ces braves messieurs quelques part dans un autre wagon assaillis par une horde de gens mécontents, inquiets, curieux, compatissants ou cherchant à tuer le temps. Moi, si j'étais contrôleur, mais je ne suis pas contrôleur..

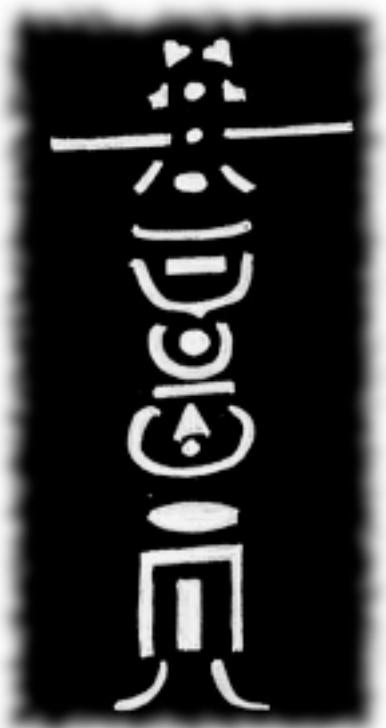
Au bout d'une heure, Maria note que l'on se déplace, que l'on va aux nouvelles vers l'avant ou vers l'arrière, qu'on en rapporte des commentaires, qu'il y a un voyageur qui croit reconnaître le pays, qu'une frêle jeune fille fait une allergie ou quelque chose comme ça. Tout cela augure d'une plus longue attente.. Et cette attente la ronge. Qui l'observerait lui trouverait quelques mouvements intempestifs de la tête, de la main ou du pied.

Encore quelques minutes et les aigreurs remontent lentement. Les inquiétudes font dire n'importe quoi, l'Europe, le charbon, la bombe atomique.. On saura tout des problèmes de chacun, de l'avion pour la Patagonie qui part dans trois jours, de ma fille qui.. Sésame ou Pandore, le bricoleur a réussi à ouvrir la portière. Alors les plus hardis sont descendus sur la voie et arpencent le bas-côté.

Bientôt, c'est tout le train qui est à côté du train.

Sauf Maria, restée à son poste dans le wagon, en plein désarroi, refusant les conversations, le front buté sur la fenêtre. Elle voit le papa qui est descendu jusqu'à la rivière, suivi par un fiston bien dégourdi. Ils coupent une longue branche. Une ficelle, un bout de fil de fer. Voilà une canne à pêcher des minutes de tranquillité et peut-être un poisson pour le dîner.

Peu après, le train a colonisé la rivière. Les jeunes ont commencé par se déchausser pour fabriquer un barrage. De fil en anguille, il a fallu qu'il y en ait un qui tombe au plus profond tout habillé. Le suivant était déjà en slip. Il a plongé. Maria l'a vu nager plusieurs brasses sous l'eau. Une rivière transparente, la chaleur d'une fin de journée de printemps, c'est tellement rare aujourd'hui. Certains avaient traversé la rivière et badaient tout le long. Les autres avaient étalé la couverture pour une contrée. Les jeux de cartes aussi prenaient l'air. Un sportif avait entrepris de courir en haut du coteau avec l'espoir que "ça passerait peut-être de là-haut". A l'inverse des insouciants, les autres rejoignaient la meute, se montant leur colère, faisant procès à tous et à personne. Je connais un procureur, je connais un président, mon boucher m'a dit..



Maria percevait tout cela au travers d'un curieux engourdissement mental propre sans doute à ceux qui ne peuvent plus s'en remettre qu'au destin. Elle voyait sans voir ceux qui savent neutraliser le temps et l'espace alors que d'autres sont perdus comme le temps, crispés comme on peut l'être au moment le vertige vous saisit. Maria voyait tout cela. Mais elle venait de comprendre que l'erreur de télécommande n'était probablement pas fortuite, et qu'elle devait y être pour quelque chose:

Les hélicoptères dévalèrent soudain de la falaise. Face au train, ils dégueulèrent leur GIGN fusils mitrailleurs au poing.

Elle se laissa arrêter, sans résistance !

32. Brouillard



À force de regarder vers la fenêtre, dans la chambre pleine de nuit, il a vu l'aube derrière les vitres. Depuis son bas-flanc, il aurait dû voir la montagne se découvrir peu à peu. Mais la fenêtre restait grise.

Le brouillard ! pensa t'il soudain.

Il se leva d'un bond. Avant même d'atteindre la porte, il sentit l'humidité de l'air. Sur la terrasse, il jura :

- La poisse !

La neige d'hier avait recouvert les traces et le brouillard estompait les formes à moins de dix mètres. Le silence était ouaté. Un silence de néant.

- Fernand ! Fernand !

Il cria vingt fois, n'entendit même pas un lugubre écho. Et pourtant, il était sûr qu'il était tout proche. Un brouillard épais comme ça, c'est pour la journée : tu t'éloignes, tu te perds.

Il rentra. Machinalement, il s'installa devant la fenêtre, bête et rageur à la fois. Au bout d'une heure, le besoin d'action devint impérieux : retrouver Fernand aujourd'hui !

Il pensa qu'il pouvait peut-être s'éloigner un minimum. En marchant dans la neige, il laisserait des traces, qui seraient comme un fil d'Ariane pour revenir au refuge.

Il décida d'une tactique qui consistait à explorer en étoile, en évitant surtout de créer un labyrinthe de traces où lui-même pourrait se perdre.

D'abord vers l'est, faire cinquante pas, appeler Fernand, écouter, puis revenir sur ses pas jusqu'au refuge, pour être sûr.

Refaire la même trace et la prolonger de cinquante pas, puis revenir à mi-chemin.

Là il pensa à laisser un repère pour indiquer la direction du refuge, par sécurité.

Puis il fit un quart de tour et s'enfonça à nouveau dans ce vide.

Voir et être aveugle, c'était cela le brouillard, un mur gris fait d'une lueur blanchâtre dont on ne distingue pas la limite, un mur où on ne se cogne pas. Le brouillard, c'est l'im palpable. On sait que l'au-delà existe, fait de roches ou d'abîme ou de ciel. Le paysage a mis son masque : ni criard, ni sordide, ni délirant, ni menteur, ni moqueur, ni tragique, un masque sans épithète, sans attribut, un masque sans œil ni bouche, sans une ride, intemporel, abstrait, qui ne voit, ni ne réponds, qui ne voit ni ne pleure, ni appelle.

- Fernand ! Fernand, bon sang ! Appelle !

Cinquante pas ici, cinquante pas là, pousser un cri rauque, le plus rauque possible pour qu'il parte le plus loin possible dans le masque du vide, et puis reprendre le silence.

Même la neige sous son pied le faisait sursauter. La neige crie elle aussi quand on la presse, en une suite de petits claquements sourds, comme si un claquement pouvait être sourd, sourd comme ce brouillard.

Poisse de brouillard !

Non pas le brouillard poisseux, non, pas celui-là. Le brouillard d'une montagne froide n'a rien du brouillard humide et sale de la plaine, celui que l'on dit poisseux comme le brouillard londonien. Non, là-haut, ici, les gouttelettes sont fines, plus diaphanes, impossibles à distinguer. Les gouttelettes sont là et ne sont pas là. Parfois un souffle d'air le fait ondoyer, comme s'il fuyait.

Et puis il ne fuit pas, il lèche la neige au sol et se confond avec elle, effaçant la limite entre le ciel et la terre. Il emporte l'horizontal, il nie le vertical. Est-ce que ça monte, est-ce que ça descend ? Qui pourrait le dire, le brouillard vole le sol de neige, il vole la gravité, il devient soudain grave. Pas méchant, grave. Léger mais grave. Hallucinant pour finir.

Et la neige qui claque sourdement sous le pas, et qui crisse aussi, deux sons mêlés qui se répètent à chaque pas. D'abord le léger crissement, puis l'affaissement sourd, puis plus rien, jusqu'au pas suivant.

- Ecouter son pas, compter jusqu'à cinquante, écouter le néant en écho, le bruit du pas qui s'arrête net, sans jamais se réverbérer. Crier le nom de Fernand, sans que le son ne se réverbère, comme d'habitude dans la montagne quand il fait clair. La réverbération de

sa propre voix, ça rassure, ça donne l'impression que l'on est pas seul, que l'on est avec soi. Mais le masque du brouillard vous vole même votre petit écho, vous vole l'ombre de votre voix.

Il crie et il n'y avait aucune trace qu'il avait crié. Son cri ne s'était pas inscrit dans le temps. Le brouillard mange aussi le temps.

Cinquante pas d'un bruit calmement hallucinant dans un non-monde calmement hallucinant !

Appeler trois fois. Fernand ! Fernand ! Fernand ! avec la voix la plus rauque possible. Ecouter. Repartir, masquer ses traces. Poisse.

Maintenant le manège prenait des allures inquiétantes. Les traces dans la neige un peu profondes sont informes, un trou qui succède à un autre trou, un peu décalé. La trace qui va se confond avec la trace qui revient. A cela, il n'avait pas pensé. Il n'avait pas pensé qu'une trace parcourue une fois dans un sens et une fois dans l'autre n'aurait plus de sens lorsqu'il la retrouverait au retour d'une autre trace. Le labyrinthe qu'il redoutait tant venait de se créer. Et pour comble, c'était lui-même qui l'avait dessiné.

Il sentit une poussée d'adrénaline, celle qui vient d'un danger soudain, comme celle que le conducteur reçoit lorsqu'il se rend compte qu'il a abordé trop vite le virage et qu'il sait que seule la chance décidera de la suite : la trace sans sens est là, devant lui, comme un non-sens, surgissant du brouillard par un côté et s'enfonçant à nouveau dans le néant de l'autre côté. C'était donc cela les deux côtés du néant, avec au milieu quelques trous aux formes informes, et une absence de souvenir : était-il venu d'un côté du néant, ou de l'autre ?

Il songea à Hamlet : c'était là la question.

- Fernand ! Fernand !

Stupide ! Comme si Fernand pouvait lui être d'un quelconque secours.

Son pouls se calma. L'adrénaline l'avait dégrisé.

- On se perd toujours du côté métaphysique ! Se dit-il tout-haut.

- Reste le côté physique ! Se répondit-il en écho.

- Et là, mes chances sont encore grandes, parce qu'une trace a forcément une fin, puisqu'à chaque fois je suis revenu sur mes pas. Il suffit donc de partir d'un côté et, sans fêrir, d'aller tout droit, sans jamais s'occuper des traces qui pourraient croiser celle-là. Alors lorsque j'arriverai au bout, j'aurai trouver le sens de cette trace, que je garderai en mémoire pendant tout mon retour.

Il partit alors à sa gauche, qu'il préférait à sa droite, bravement.

Longtemps, il marcha dans ses traces aux formes informes. Puis vint le bout, un bout de trace qui s'arrête là en plein milieu du néant.

Alors il fit demi-tour, bravement et longtemps il marcha.

Longtemps, trop longtemps.

Comme si dans la vie on pouvait retourner sur ses pas.

Quelle prétention!

- Fernand ! Fernand !

Alors, rompu, il s'assit dans la neige et pleura.

C'était comme ça, chaque jour.

Chaque jour depuis dix jours. Dix jours que le brouillard tenait.

Dix jours qu'il était seul, là-haut sur ce plateau, Dix jours que la solitude lui pesait tant. Dix jours qu'il inventait chaque jour ce jeu à se faire peur.

Alors qu'il suffirait peut-être d'un simple coup de vent pour balayer ce faux néant et pour que ceux d'en bas montent enfin pour une petite belote au coucher du soleil ! 



33. Pompe à m...

Elle a retroussé son nez dans une expression de dégoût.

Devant le bistrot, un camion, gros éléphant jaune, a sorti sa trompe, une longue trompe qui plonge aux entrailles de la rue et renifle bruyamment.

Que de choses dans son reniflage, ou reniflement (reniflance, reniflation,... que l'Académie tranche!): cette eau pure, née dans la montagne, est arrivée ici, route des Alpes.

Drôle de voyage. Elle n'a jamais choisi. Son destin, c'était de descendre, toujours descendre, jusqu'à ce matin.

Ce matin, elle est passée là, juste au-dessus du bistrot, par le lavabo d'une salle de bain. Elle y a vu une femme nue au sein généreux, se pencher sur elle dans la lourdeur de son premier lever.

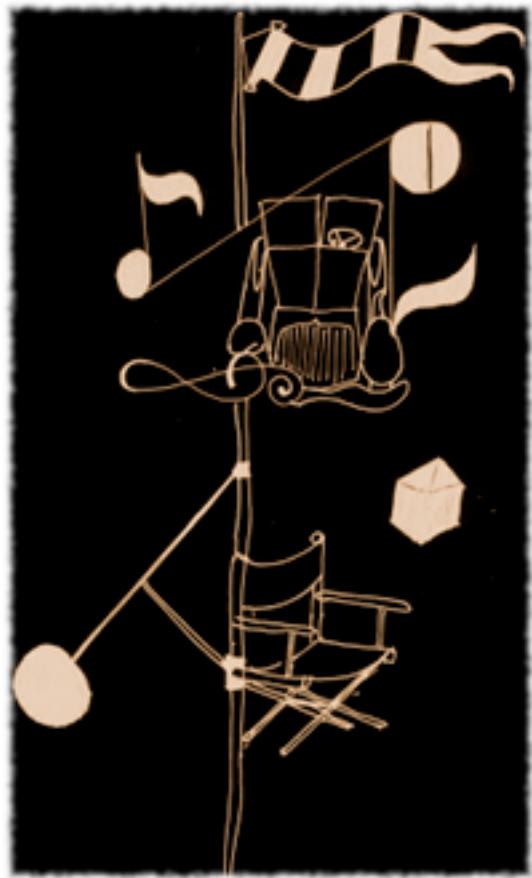
Là, l'eau est devenue maussade, chargée de crachats mousseux à peine parfumés de chlorophylle, et puis, elle s'est muée en tourbillons dans le noir des tuyaux.

Quelques mètres à peine, elle s'est arrêtée, sans lumière, comme un métro dans son tube, qui s'arrête d'un coup, sans qu'on sache pourquoi, dans le silence.

Là, elle a senti l'angoisse monter peu à peu, envahie par l'odeur des autres voyageurs, ces voyageurs que l'on dit usés, réduits à l'état d'une seule voyelle: o, l'eau, l'eau usée, les eaux usées.

Mais l'eau, l'eau cristalline des Alpes en a vu d'autres, elle sait qu'elle redeviendra pure, d'une façon ou d'une autre.

En attendant, elle sent l'odeur des autres voyageurs. Ici, elle a eu de la chance : la première odeur qu'elle a reconnu, c'est celle du malt, en infime quantité, précipitée ici



quand le garçon du bistrot a lavé les verres de whisky de la veille, en même temps que celle du café, un peu plus forte, un brin sucrée.

Une chance encore, le client au comptoir n'a pas fini sa menthe à l'eau. Le garçon l'a jetée dans l'évier. L'eau a reconnu l'odeur de menthe fraîche qu'elle avait perçue lorsqu'elle n'était que torrent dans la montagne. C'est apaisant l'odeur de menthe fraîche, quand on attend comme ça, dans le noir d'un tuyau.

Et puis brusquement, l'éléphant jaune a reniflé plus fort, et toutes les eaux sont reparties en tourbillon irrépressible jusqu'au ventre de l'éléphant.

Quelques-unes des autres eaux, les plus vieilles, lui dirent que c'était là sans doute un transport en commun. Elles, qui avaient été en bouteille, avaient reconnu les trépidations.

Alors, toutes les eaux usées du camion Auximob surent que bientôt elles redeviendraient pures. ! 

34. La begudo lipeto



Je me suis assis à côté du piano. Non pas celui à côté du comptoir, il est tout désaccordé, tellement désaccordé qu'il en paraît harmonieux.

Non, je suis assis à côté du piano officiel, du piano qui marche, un vieux Gehstenberger aux touches d'ivoire jaunies.

Mon voisin, c'est l'ours. Il ne parle pas, il est assis bien calé dans son fauteuil, avec un chapeau de berger provençal en feutrine, qui ne couvre que le tiers de sa grosse tête ronde. Il a une oreille vert pistache et l'autre rouge cramoisi et son mufle est rouge sang.

Il écoute le piano. Aujourd'hui c'est silence et soupirs, sauf de temps à autre les quelques notes exaspérantes du début de Greensleaves qui sortent d'un vieux flipper, ou l'abolement du chien dehors.

Il écoute et regarde. Il regarde les joueurs de billard. Les boules se frappent en silence, éclairées par un chandelier d'étain à cinq branches.

Il écoute et regarde les parasols et la cloche de bambous, dehors, qui fasseyent au vent du sud.

Il écoute et regarde le plafond tissé de chaume. Ici, le paillis est de blés, serrés à plat par deux rangées tête-bêche, dont quelques épis pendent fanés et noircis de l'ancienne fumée de l'âtre gigantesque au mur du fond.

Il écoute et regarde le cliquetis de la chaîne du vieux vélo, qui s'est arrêté là par hasard, contre un vieux vaisselier.

Il écoute et regarde les tambours et les cymbales rangés dans le coin, en attendant le prochain boeuf des vieux du jazz provençal.

Il sent l'odeur des lampes à pétrole et celles des chandelles qui brûlaient en crépitant, au temps de la grande guerre.

Il écoute l'appel du poste à galène, celui-là même qui fit entendre De Gaulle le 18 juin.

Il écoute et regarde le percolateur que James Dean a dédicacé au patron de la begudo.

Il sent l'odeur du café et aussi celle de la poudre qui s'est échappée de la douille d'obus en cuivre, qui a fait grand bruit à la grande guerre et qui maintenant ne sent plus que l'odeur des fleurs sèches dont il est le pot.

Il est là, sage, à côté de moi, le gros ours. Il n'en finit plus de regarder, d'écouter et de sentir le bric à brac, le foisonnement, le capharnaüm, le cimetière, l'hétéroclite, le suranné, le désuet, des objets et des sons du passé. Son bistrot favori, c'est la Begudo lipeto, à Palette, avec l'accent du midi ! 

35. Lettre à la réunion

Aix le 23 septembre 1997

"La terre sans sa folie avait mis le soleil au lit"

Une remaine sans plume, c'est une remaine nue, une remaine qui se cache. Comment faisaient nos pères qui prenaient le temps d'écrire pour un oui ou pour un non, comme aujourd'hui on prend le téléphone? Comment faisait ce cinéaste qui affirmait sans rien écrire cinq lettres au moins chaque jour? Une lettre pour papa, une lettre pour maman, une lettre pour tonton. C'est peut-être comme cela qu'on apprend à écrire, comme on a appris à manger, lettre après lettre.

Écrire pour dire quoi? Pour dire comment va le monde. Il tourne sans route autant ici qu'à la Réunion. Le soleil va d'un bord à l'autre de l'horizon, mais je lui rai une fondamentale différence : quand on le voit ici à midi, il s'est levé à main gauche et se couchera à main droite. Mais au Piton de la Fournaise, on a sans route l'impression d'être toujours revenu gauche. Regarde le soleil à midi, il s'en va sur ta gauche. Si Aristote avait voyagé jusque là, il aurait sans route vu une nouvelle preuve que sa terre, ma terre, ta terre était ronde et que le soleil n'avait pas de lit.

Du temps où la terre était plate, où les hommes étaient un peu bornés, le soleil ne pouvait que se coucher. On aurait pu paraphraser :

"La terre dans sa folie avait mis le soleil au lit"

Et toi, là-bas

Eh toi ! Là-bas ! Tu remets le soleil en place.

Tu as peut-être aussi levé levez la nuit dans les étoiles - levez et le soleil se lèvent, comme le voile et la voile - Le plafond des étoiles à changé, la Grande Ourse n'est plus là. Ton voyage à la Réunion est devenu un grand voyage cosmique, les confins de l'univers sont d'autres confins. Il a suffi pour cela que tu fasses un roulé-puce sur une petite planète à une petite étoile qu'on appelle soleil, dans une toute petite galaxie à une toute petite partie d'autre chose.

Change-moi mes étoiles, change-moi mon soleil, que je penne ailleurs. Voilà la magie du voyage. Encore faut-il le faire en bateau, vague après vague. L'avion va trop vite, on zappe, on change de diapositive. Le bateau sait mieux marcher sur le ciel, abandonnant du regard les étoiles du nord l'une après l'autre, hantant à plaisir chaque soir les nouvelles étoiles du sud. C'est pour cela que le regard du navigateur est bleu.

Ton jumeau

36. Lettre à Balboa - poste restante

Aix le 7er avril 1998

Cher Caroline, cher Edmond

Angoulême m'a semblé la ville, un peu triste sans vous cette année. Alors, en rentrant à Aix, l'envie m'est venue de vous écrire, même si je n'avais pas votre adresse. Mais la poste restante, c'est un truc qui vous ressemble tellement. Sur les traces d'Augo Pratt, on trouve toujours une bouteille échouée sur le rebord, avec un message à l'intérieur, un signe, un appel, le commencement d'un nouvel album. À propos d'Augo Pratt, à Angoulême, on vendait ses carnettes. J'aurais eu votre adresse à Balboa, je vous en aurais sûrement envoyé une à chacun, pour mieux vous imaginer dans les paysages des albums.

Surtout Caroline, avec la carnette. J'espère que tu as la vareuse sombre et le pantalon clair et que tu poses là, sur le pont, hiératique, face à la mer ! Edmond, je t'ai entendu, tu viens de lire "Cul vers ville"

On m'a raconté que Balboa avait la richesse trouble. Le canal, le Pacifique, l'El Dorado d'hier, les banques anonymes d'aujourd'hui. Raconte-moi Caroline, comment sens-tu cette ola de trouble, rentez-vous comment il peut être possible de la traverser, de la暮perer en trois traits d'encre noire, sans chaque fois vignetter d'un album. Je me souviens avoir essayé sur une petite série quand j'étais à Zurich, mais, à part les tramways, je n'ai rien pu faire de bien. Plus goûteuse

que moi tu m'as. Je crois que je vais faire comme Edmond, la photo, encore que, les clichés, en photo, ça se pose là; les palmiers, deux Bentleys, les femmes trop bien vêtues, même pas belles comme toi, Caroline, les hommes clair, le petit foulard à 2000 couleurs dans la chemise, même dans la moiteur latine des bordes du pacifique, trois vitrines claires...

Vous me manquez, à quand un bistrot ensoleillé, un petit Jouray qui 'on écoute en isolant les autres, de tous les autres, et quelques bonnes vieilles astuces.

Le bon temps n'est plus, je me sens platré, comme une jambe, même pas comme un mur. Avez-vous jamais platré un mur.

C'est beau un mur platré, comme une grande page blanche sur laquelle personne ne se sentira obligé d'écrire; même les tapages respectent les murs blancs. Un bon mur à tags, c'est un mur gris. Un mur blanc, c'est anti-cosmique, le cosmos est noir, aussi lointain qu'on veuille le voir. Un mur blanc, c'est un mur, il interdit le regard. Pire, il est blanc, il pointe le doigt vers toi: Quel es-tu, toi qui oses me regarder? Voilà l'impossible regard.

En fait, peut-être faut-il oser. En regardant un mur blanc, je vous venais peut-être, ta-bar, à Balboa où vous me faîtes tant envie.

Pour laisser le mur mur gris.

37. Lettre à M. ou Mme Guillaume Goya,

Porte verte, Chaiyaphum, Thaïlande

Aix le 20 octobre 1997

Fronto!

J'ai passé deux boujaines. Je manque à manger après deux boujaines. Il faut chez Dupont à Montparnasse. Il faut que tu me rapportes des râches, oui, des DATES, fruits du palmier Râche. Je ne sais pas pourquoi on en trouverait pas à Chaty a faune, comme ça se prononce. On en trouve facilement dans tous les pays chauks. En branche, il me faut. Maintenant que ton pays n'est plus arrêté, le commerce peut reprendre. En même temps, écris-moi comment on vit là-bas : journaux, taxis, eau potable. C'est bête comme il un pays que l'on ne connaît pas, on a cet immense ville de la pensée. Que sont les arbres, les maisons, les collines, les chemins, les enfants. Il me suffirait peut-être d'une minute pour comprendre tout l'inexplicable que tu essaiera de m'écrire et qui ne me donnera que le vague de la vie thaï. Une minute pour traverser une rue, entrer dans une échoppe, sentir un silence, à l'affût d'une odeur, comme on entre dans une vieille église. Une minute pour voir venir les couleurs, quand on s'éloigne et qu'on se rapproche. En un instant, râche si le jeune de Aix huit ans connaît son père, son grand-père, le roblat, la banquière.

Une minute de vie à Chat y a posé et non pas une photo pour sortir des clichés. Dis-moi pour me dire que la vieille énergie, le moins au crâne rare existent toujours ou bien n'existent plus. Dis-moi si Nestle et CocaCola finiront par vaincre la misère et la violence, en même temps qu'ils tuent la culture. Une minute, je réclame une minute de toi, de tes yeux, de tes oreilles, de ton plaisir. Pour que je sois enfin en paix de savoir ce que je ne sais pas, d'avoir rempli le vide de mon imaginaire. J'aurais peut-être pu préférer que tu me disses les quelques de l'occupation du Siam par les jésuites, il y a trois cents ans. C'est l'Histoire qui se continue sans route aujourd'hui. Sauve-tu faire ce travail d'historien: la Thaïlande d'aujourd'hui doit-elle ses malheurs aux jésuites d'hier? Au moins que le temps n'ait effacé toute trace de ceux qui croyaient à leur unique vérité. La Parole parle-t-elle pour un pays, comme elle parle pour un humain. Tous les coins du monde peuvent-ils aussi mourir et renaitre?

Dis-moi, dis-moi tout cela, qu'au moins j'ai quelques bribes d'une minute de ta vie. Dis-moi une petite minute. Sinon, il faudra vraiment que je te rejoigne là-haut, si loin, pour ratifier mon insatiable désir.

Sais ferme sur tes jambes.

Ton jumeau.

38. Espérantie, le 5 décembre 1999

à Madame Priti SINGH, Responsable de l'Office du Tourisme des Iles Fidji

Objet: Mur du Millénaire

Madame,

C'est avec plaisir que j'accuse réception de votre invitation à l'emmurement solennel de mon invite aux générations futures.

Depuis que l'homme est homme, il a construit des murs, depuis le mur qui l'abrita du vent, depuis le mur de son Borie qui le garde des nuits fraîches, depuis le mur de ses maisons, de ses cabanons, de ses immeubles, de ses sièges, de ses salles de bains.

Murs domestiques, vous m'avez protégé, moi, petit de la terre.

Plus tard, j'ai construit des murs forteresse, et puis mon empire a grandi. J'ai construit le mur d'Hadrien, la ligne Maginot, le mur de l'Atlantique et celui de Berlin, le mur des lamentations.

Dois-je être fier de tous ces murs?

J'en retiendrai trois:

Les digues ou les jetées que les hommes se sont mis à plusieurs à construire, symbole d'un collectif.

La muraille de Chine, qui frappe un empire comme l'escargot marque son chemin de sa bave - Sait-il où il va, cet escargot?

Les murs des cathédrales, qui montrent que l'homme est plus qu'un escargot, parce que, même s'il ne sait pas où il va, il se demande où il va, et la gargouille tout en haut du mur est là pour implorer l'azur.

Chère madame Priti Singh, aujourd'hui, vous m'offrez un autre mur, celui de l'inutilité. Enfin, voilà un mur mathématique, cosmologique.

Croyez bien qu'il ne sera pour moi plus grand plaisir que de savoir enfin enfoui dans l'histoire d'un chiffre insondable quelques lignes qui vivront autant que l'homme vivra.

Je reste à votre disposition pour participer avec fougue à votre projet.

Veuillez agréer, madame, mes hommages et l'expression de mes sentiments les plus pacifiquement atlantique nord.

Ertiamel

39. Ainsi

A - *Ainsi, tu es revenu... -un silence*

Le temps a passé, sais-tu ! -un silence

B - *J'ai pensé... -un silence*

J'ai pensé qu'il faillait revenir ! -un silence

A - *Ainsi, tu es revenu ! -un silence*

B - *Tu sais, le bonheur...*

A - *Oui, le bonheur passe, on le dit*

B - *... je ne l'ai pas vu passer... -un silence*

Il était là, je ne l'ai pas vu

A - *Ainsi, tu as connu le bonheur...*

B - *Peut-on savoir...*

Je ne l'ai pas vu passer

A - *C'est ça la vie..*

On vit, le temps passe

B - *J'aurais voulu m'arrêter...*

Arrêter le bonheur

A - *Mais le bonheur, ça passe... -un silence*

A - *Ainsi, c'est le malheur qui est arrivé...*

B - *Du bonheur au malheur, tu sais...*

-un silence

B - *Le malheur, c'est quand on a pas de prise*

A - *Oui, pas de prise sur la vie...*

B - *Tu me connais, je sais me remettre*

A - *L'énergie, tu en as toujours eu*

-un silence

B - *J'avais pas de prise*

-un silence

A - *Tu es revenu, c'est ainsi !* 

40. Roman noir

J'entends la sonnette. J'ouvre la fenêtre à côté de la porte, il fait nuit. Je demande qui c'est?

La réponse ne vient pas tout de suite. Une porte de voiture claque.

Je répète ma question.

"Gendarmerie de Montpezat"

J'entrevois la lumière d'une torche qui balaie l'alentour

J'ouvre

- Bonjour, je suis le brigadier de permanence, pourrais-je vous parler?

- Entrez!

Le brigadier me tend un calepin. Je reconnaiss l'agenda.

- Je le cherche depuis ce midi. Je pensais l'avoir quelque part dans la maison... Maintenant, je comprends: il y a eu une bousculade à la banque. C'est sans doute là que je l'ai perdu.

- On l'a retrouvé dans la poche de quelqu'un.

- Vous pensez qu'il me l'avait volé. Il l'a peut-être ramassé dans l'intention de me le rendre!

Le brigadier me tendit une photo

- Connaissez-vous cet homme?

La photo ne me disait rien de particulier: une légère calvitie, un visage rond...

- Non, je devrais?

- Il est au commissariat, pour une affaire. C'est lui qui avait votre carnet.

Ca m'a semblé drôle, que la police vienne en pleine nuit pour me rapporter mon carnet.

L'autre gendarme s'était pointé à la porte, l'air inquisiteur.

- C'est gentil de me rapporter mon carnet. Vous auriez pu me téléphoner, j'aurais été le cherché.

Les choses se firent plus précises

- Vous êtes seul à la maison?

- Oui, pourquoi?

- Personne n'est venu chez aujourd'hui?

J'étais chez moi depuis midi

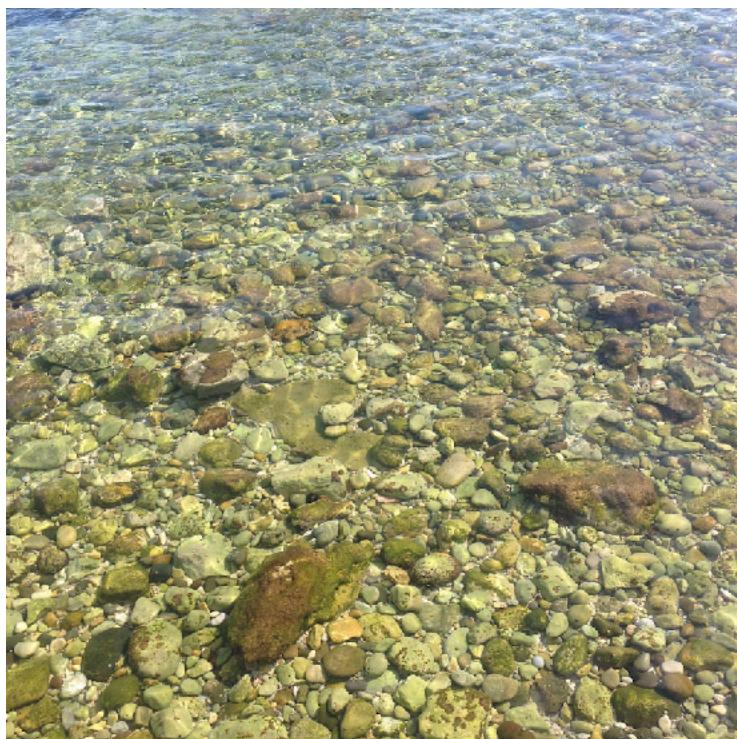
La SECURITATE me remonta en mémoire... ! 

41. La chance du petit caillou

Ai-je eu de la chance ? Qu'est-ce que la chance ?

C'est difficile les mots. Où commence le bonheur, où finit-il ?

Tu le connais, toi, ton bonheur ?



Un jour, au fond de l'eau, j'ai vu un petit caillou. Pourquoi ai-je vu ce petit caillou-là. J'aurais peut-être pu voir un autre petit caillou, un peu plus loin, à côté de milliers d'autres petits cailloux.

Tu vois là, tous ces galets dans l'eau. L'eau qui coule, qui n'arrête pas de faire danser le soleil dans ses reflets. Pourquoi l'oeil va-t-il là plutôt qu'ici. C'est peut-être ça la chance. Un petit caillou de rien du tout parmi d'autres petits cailloux de rien du tout. C'est lui le petit bonheur -éphémère - un bonheur de caillou, celui d'avoir été regardé au moins une fois, au milieu de tous les reflets dansants du soleil ! 

42. L'arbre



L'arbre devint plus net à mesure qu'ils avançaient. Quelque chose de surréaliste, un champ labouré, la terre gelée sous une fine couche de neige qui laissait poindre quelques tâches de terre à l'adret de chaque sillon. Au plus, ces tâches paraissaient noires, dans leur contraste avec la lumière blanche de la neige. Au plus près, elles étaient ocre rouge, révélée par le soleil – c'étaient des terres de Provence.

Au milieu de ce champ immense, l'arbre restait grand, incongru.

Non pas incongru dans sa solitude. De là où ils étaient, on devinait à son pied un puit en pierre. Evidemment, le puit: la source première autour de laquelle il y a eu d'abord un enclos cultivé, agrandi chaque année jusqu'à cette vaste surface qu'on imagine peuplée d'OGM quand vient l'été.

L'arbre, le paysan l'avait gardé. Pour l'ombre, pour marquer la source, comme un signal de propriété.

La source, de boueuse, était devenue puit, de main d'homme. Peut-être même y avait-il eu un cabanon, construit des pierres qui cassaient la charrue.

L'arbre n'était pas non plus incongru dans son feuillage. Maintenant les branches étaient nues, les feuilles depuis longtemps tombées, intégrées au labour. En décembre, les arbres sont nus, du moins ceux qui ont un port largement arrondi, comme les tilleuls, les châtaigniers. Les conifères, c'est autre chose.

Lui, l'arbre, était là, au milieu de son champ, dominateur: "C'est ici chez moi, hiver comme été". Comme tous les arbres, sans doute. Mais un arbre parmi les arbres se fond dans le bosquet. Va-t-on distinguer l'arbre au milieu de la forêt? Non, il reste anonyme.

Celui-là, c'était le maître du champ, le garant d'une histoire, le gérant d'une longue époque. Sa taille en témoignait.

Mais ce n'était pas cela l'incongru.

L'incongru, c'étaient ces oranges, ces fruits rouges accrochés aux branches nues, et ce tapis de neige, comme si l'on était dans l'improbable pays du père Noël.

Oranges! Le plus jeune l'avait dit: "Regarde, il y a des oranges sur l'arbre". C'est vrai, ces points rouges, on aurait juré des oranges, des grosses oranges, pas des mandarines. Le jeune avait dit ça sans réfléchir. Il n'avait jamais vu d'oranger et ça ne le gênait pas que les oranges restent sur l'arbre plus longtemps que les feuilles. Il prenait la nature comme elle était faite, un peu comme au supermarché.

Le plus vieux avait simplement répondu: "Des oranges? Hum!".

Ils marchaient depuis longtemps. Souvent le sentier était étroit. Alors, l'un derrière l'autre, une conversation n'est pas commode. Juste l'essentiel. Parfois, quand ils étaient dans une allée forestière un peu plus large, ils progressaient côte à côte et alors, il arrivait qu'ils se parlent plus longtemps.

Des oranges! Lui non plus, le vieux, n'avait jamais vu d'oranger. Mais des oranges en Provence, ça entamait son scepticisme. Israël, Jaffa, l'Espagne, la Californieck Ah oui! Peut-être les oranges amères que sa tante rapportait de Hyères pour faire le vin. Mais c'était de petites oranges. Et sur la côte, il ne gèle pas!

Dix mètres plus loin, en bordure du champ, l'aîné s'arrête soudain, surprisant le jeune dans ses talons, qui crut d'abord à un malaise. Mais non, au contraire, le vieux s'était redressé, cambré même, le regard fort, droit sur l'arbre.

Par mimétisme, le jeune vint à sa hauteur, essayant la pose, mais sans y mettre l'accent interrogatif.

"Incongru!", dit le vieux.

Le jeune ne connaissait pas le mot, mais il préféra faire comme s'il comprenait et resta silencieux. Le champ était trop grand et l'arbre encore trop loin pour qu'un nouvel indice se découvre.

Alors le vieux quitta le chemin de bordure et marcha droit sur l'arbre, sans un mot. On entendait la neige crisser sous le pas et l'arbre grandissait peu à peu.

Les fruits étaient bien rouges, ronds comme des oranges.

Ronds?

Le vieux s'arrêta de nouveau.

Non, maintenant qu'il s'approchait, ces oranges n'étaient plus des oranges, ça n'était plus la même rondeur. Le rouge était plus rouge. Plus près encore, on en voyait une peau lisse.

Alors il se retourna:

"Tu crois au père Noël?"

"De loin, on aurait ditck" se défendit le jeune homme.

Au toucher, c'était mou. Au couteau, il y avait la peau d'une tomate, beaucoup plus fine.

"Oui, mais c'est pas une tomate!" s'énerva le vieux.

Le jeune risqua: "Ca se mange?"

Là, on sentit l'affrontement de l'expérience contre l'audace. Le jeune aurait bien goûté, mais jamais il ne se serait permis. Le vieux se serait bien abstenu, mais quelque part, cela pourrait lui faire perdre la face.

Après un long silence, il trouva l'argument:

"Si c'était poison, ça se saurait!"

Alors il croqua.

Le fruit était blette, moitié pourri, moitié sucré.

Il recracha.

"C'est peut-être pas du poison, mais avec un goût pareil, on en mangera pas des kilogs!"

Le jeune se mit à tâter plusieurs fruits. Sur le côté nord, il en trouva un plus ferme.

"Ben oui, c'est un kaki, celui-là, il est bon , un peu barbe-à-papa!"

Le vieux se sentit dépassé. Pour faire bonne figure, il goûta quand même un fruit ferme.

"Ouais, c'est quand même pas Capri!"

Il remit son sac sur l'épaule et repris le chemin.

Le jeune le rejoignit.

Ensuite, il ne s'est plus rien passé ! 

43. Retour



J'avais suivi la corniche pour ne pas perdre la mer des yeux. Les zébrures de la Major émergeaient de Marseille endormie dans l'ombre ; les îles Frioul happaient les premiers rayons jaunes du soleil. Dans la passe, le Kallisté entrait tout blanc dans la lumière de la baie.

Tout en haut, au bastingage du dernier pont, on distinguait quelques silhouettes. Elle était peut-être l'une d'entre elles, du moins, je l'espérais. Dans mon souvenir, l'arrivée à Marseille au moment où les brumes de la nuit irisent tous les reliefs et respirent le mystère, le grand vaisseau glisse sans bruit à la rencontre de la terre, entre Château d'If frappé de lumière et Marseille dont on devine à peine les vallons et quelques dômes, et bien sûr la Bonne Mère en contre-jour.

J'avais espéré qu'elle vive cette arrivée aussi intensément que je l'avais vécue. Au moins, les premiers mots seraient alors simples: "Etais-tu sur le pont pour l'entrée dans la rade?" ck

Sa réponse fut évasive. Oui, elle avait jeté un œil par le hublot, pour savoir si l'accostage était proche. "Mais, tu sais, entre le réveil et l'arrivée, c'est un peu court, pour se préparer, pour déjeuner, pour la valiseck"

Je n'ai pu que répondre sans enthousiasme, craignant de la vexer si je lui avais signifié qu'elle était passée à côté d'un grand privilège. Peut-être aurait-il fallu la prévenir, l'inciter par avance à se lever plus vite pour monter au dernier pont et sentir l'instant.

Nous n'avons pas eu non plus ce premier signe de reconnaissance, elle quelque part à un bastingage et moi sur le quai, ces premiers regards qui durent de longues minutes pendant que le bateau manœuvre et déploie ses amarres. J'avais aussi espéré ces regards, ces regards muets, trop loin pour en saisir toute l'expression, mais suffisants pour un frisson de rencontre.

Là encore, j'avais faux, le port n'est plus ce qu'il était: on vous le ferme au nez, le port ; fermé aux terroristes, fermé aux sans-sésame.

Je l'avais retrouvé dans la salle des pas perdus. Pas perdus ! Donc trouvés ! C'est là qu'on se retrouve, comme on l'avais laissé pour certains, terriblement changé pour d'autres.

Elle, c'était entre les deux. L'envie de dire "c'était hier", et puis, non, une espèce de noblesse, une démarche qui ne s'attarde plus aux détails. C'est peut-être pour cela qu'elle n'avait pas guetté le soleil sur Marseille, ses enthousiasmes devaient être ailleurs.

-Tu veux passer par la Corniche

-Comme tu le souhaites

Dix ans auparavant, elle m'aurait conduite d'autorité jusqu'aux Goudes, ou au moins jusqu'au vallon des Auffes. On aurait mis les pieds dans l'eau au Petit Nice ou au Prophète.

J'ai pris par le centre pour être plus absorbé par la conduite.

Nous n'avons pratiquement pas parlé jusqu'à l'arrivée, Place de Pologne. Des banalités. Cet accueil trop difficile m'avait enlevé l'envie d'une initiative, d'une amorce de dialogue. j'avais l'excuse de la conduite, toujours un peu prenante dans le centre, entre les livreurs, les 4X4 cent gênes, les bus, les piétons et cette masse de vélo qui m'a toujours étonnée par ici.

Elle m'avais posé une seule question: "Est-ce que le poème de Hérédia est toujours inscrit sur la stèle de la plage du Prado?"

Je n'avais pas su répondre. J'avais été tellement interloqué que je n'avais pas eu la présence d'esprit de saisir la balle au bond. Il aurait juste suffit que je lui dise:

-Pourquoi me poses-tu cette question?

Maisck Sans doute un cycliste m'avait-il perturbé à cet instant précis. J'avais répondu bêtement:

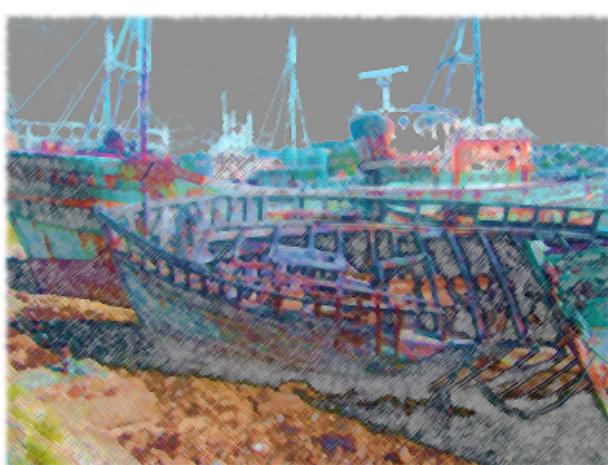
-Je ne sais pas, il y a longtemps que je ne suis pas allé par là.

Et le silence était revenu. Je me souviens encore de cet espèce de no man's land de paroles, qui avait duré comme dans une salle d'attente d'hôpital. Le silence du destin, en somme.

Après, je me souviens d'un notaire obséquieux, avec qui nous sommes allés à Cassis. Il avait parlé tout le temps, le droit, le marché, toutes ces sortes de choses qu'un notaire expectore, qui m'auraient peut-être intéressé, mais que je n'avais pas envie d'écouter. Ses mots meublaient l'ambiance et cela m'avait un peu arrangé, en m'évitant de prendre l'initiative d'une autre conversation. Avec le recul, je pense qu'elle aussi, ça l'avait arrangé, elle pouvait rester lointaine.

A midi, au restaurant, nous avons invité l'agence qui avait suivi la maison. Un vrai provençal, conteur comme un provençal, avec des histoires savoureuses ; je l'avais surprise à rire.

Au café, elle avait annoncé qu'elle reprenait le bateau le soir même, de Toulon, et qu'elle prendrait un taxi jusqu'au port.



Je revins à Marseille, désemparé. A Pointe Rouge, je m'étais assis au bord du quai. A la nuit, la mer était si calme qu'on y voyait le ciel s'y refléter. Je n'avais pas craché sur les étoiles, je n'avais pas pu !



44. Philibert

Je m'appelle Philibert. J'ai huit ans. Je trouve que c'est commode d'avoir huit ans.

Mon papa me dit que c'est très difficile de faire tenir les choses en l'air. Mais c'est pas vrai, je le vois bien, il y a beaucoup de choses en l'air.

Les nuages, je ne sais pas comment ils tiennent en l'air, mais ils ne se gênent pas. Ils ont de la chance, ils se promènent, ils se laissent faire par le vent. Quelquefois, ils sont tout seul, ils prennent le soleil.

D'autres fois, ils s'amoncellent, ils s'accumencent, comme dit papa, ils font une manif. Quand ils ne sont pas contents, ça fait des éclairs. Souvent ils pleurent.

Moi, si j'étais un nuage, je pleurerais pas. C'est trop cool d'être un nuage, on voit tout de haut. C'est peut-être parce qu'ils voient tout de haut qu'ils pleurent. Mon papa dit qu'il y a de quoi, parce que, de haut, on voit mieux les bêtises.

Mais aussi, peut-être que les nuages sont bons, fil en troppe, comme dit papa. Ils pensent que ça fait du bien à la terre, quand il pleut, ça donne des couleurs. Et les couleurs, les nuages aiment, ça les changent, eux qui sont que blanc, noir et gris. Sauf quand le soleil se couche, alors ils sont roses ; c'est la couleur des filles.

Et puis, il n'y a pas que les nuages qui tiennent en l'air. Les oiseaux, ils ont une toute petite tête et savent monter, descendre, tourner, virer planer même quand le vent se fâche. Nous, on a une grosse tête et on sait pas tenir en l'air.

Et même les mouches, c'est fou ! Ca va dans tous les sens. Mais quand même, quand on les regarde longtemps, on voit qu'elles sont un peu bêtes.

Moi, si j'étais une mouche, j'irais partout. J'irais me poser sur l'épaule de ma grande soeur quand elle lit un livre et je lirais avec elle.

Ou bien, j'irais au manège, j'irais sentir l'odeur de la barbe à papa, j'irais juste au-dessus des vagues pour les entendre gronder et se fâcher avec de l'écume comme dans la bassine de confiture ou quand le lait veut se sauver ! 

45. Eclipse



Aux chaudes journées, l'ombre de midi passe au seuil des maisons.

Aux journées courtes de l'hiver, les rayons du soleil sont indiscrets, perçant au matin jusqu'aux pieds des buffets, contre le mur en face de la porte.

Alors, ce jour-là, où le pied du buffet a reçu son soleil, il avait ratissé un grand cercle, dix mètres de diamètre, dans un coin plat de la grande cour, autour duquel il avait dressé une barrière.

"Laissez-moi cette aire, il en va d'un avis sur le monde!"

Il avait dit cela d'un ton royal, sans réplique.

Le pieu, d'environ trois mètres, il l'avait trouvé, un parmi cent, droit, très droit, sans un noeud. Il l'avait planté, au bord du cercle.

La famille et les amis avaient regardé tout cela à la dérobée. On regarde toujours à la dérobée ce que l'on ne comprend pas. Il y avait du sacré là-dedans.

Du sacré qui grandissait chaque jour. Car chaque jour, vers midi, Ptolémée ramassait un petit caillou qu'il placait à côté du précédent.

Et puis vint le jour où le pied du buffet revit le soleil.

Alors Ptolémée dit : "Trois cent soixante cinq - enfin un peu plus!"

Il ramassa tous les cailloux et recommença. Cette fois, il mit un caillou vers midi, et puis à la nuit, un caillou à côté.

Bientôt Ptolémée annonça : "Vingt huit !"

Le fils avait fini par comprendre que son père interrogeait le soleil et la lune.

Il fallut encore deux ou trois années où chaque jour Ptolémée posait sa petite pierre de connaissance, là, dans son jardin.

Et chaque fois qu'il touchait un caillou, il avait comme un réflexe d'entrer dans sa chambre, de fermer la porte et de jouer avec des billes en bois, qu'il posait et reposait dans divers coins.

Il découvrit d'abord l'éclipse. Aristote lui avait dit que le soleil tournait autour de la terre, ce qui semblait vrai.

Mais cette théorie gênait Ptolémée, qui passait ses nuits à voir bouger quelques astres sur un fond d'étoiles immuables entre elles.

Et d'abord, quand on tourne, tourne-t-on rond ?

"Non !" avait-il dit.

Seuls ceux qui avaient douté de ce "Non" hiératique s'étaient brûlé les yeux. Comme si le soleil pouvait être autre chose que ce qu'il est, insondable. Ils avaient voulu le sonder, pauvre d'eux !

La lune, elle, tournait rond, enfin presque, avec sa terre qui dodeline d'une année à l'autre.

Voilà, Ptolémée, en suivant le voyage du soleil et de la lune, tu as inventé l'éclipse et l'éclipse s'est invitée.

Un cercle et une ellipse qui se coupent, parole de bachelier, le monde n'est que cela.

En vérité, je vous le dis,

demain,

il fera noir à midi ! 

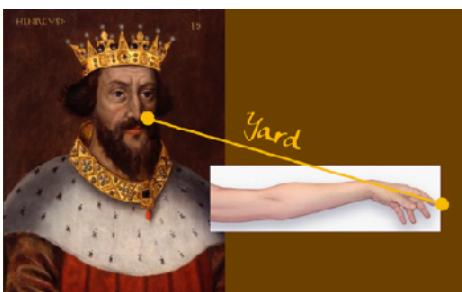


46. Si j'avais été Roi

Les mesures de longueurs varient selon les métiers et les terroirs. La constitution d'un étalon de mesure sera un progrès pour tous.

Si j'avais été Roi, je n'aurais peut-être pas écouté les scientifiques me dire qu'il fallait établir un étalon de mesure de distance basé sur la circonférence de la Terre. Car la Terre était-elle vraiment ronde ? Car les instruments de mesure des angles permettaient-ils la précision nécessaire dans la mesure d'un quarantième de cette circonférence ?

Si j'avais été Roi, j'aurais peut-être souhaité être plus proche des préoccupations de mes sujets, qui se servent plutôt de leurs bras et de leur pieds pour mesurer les distances. En tous cas, je n'aurais pas eu la prétention, comme mon cousin du XIII^e siècle Henri Ier d'Angleterre, qui avait vu faire les marchands de tissu, de baser l'étalon de mesure sur la distance entre mon nez et le bout de mes doigts.



Alors, j'aurais proposé de chercher un étalon de mesure qui ait un rapport avec la brassée et avec le pas : le marin qui lave un cordage écarte les bras

pour engager chaque anneau du lorgne ; les dimensions d'un champ peuvent s'apprécier en nombres de pas...

Pour que tous puissent continuer à évaluer la longueurs des cordages avec ses bras et les champs avec ses jambes, je demanderais à établir une mesure qui convienne aux petits autant qu'aux grands en espérant que l'on puisse définir une brassée étalon de même longueur qu'un pas étalon.

C'est pourquoi je demande au Service des Poids et mesures d'aller quêter auprès des Hôtels de Ville au moins 110 artisans dont l'art a affaire avec des cordages qu'ils ont l'habitude de lasser par brassée. Ces artisans viendront de plusieurs villes alentour.

Au champ de Mars, à chaque artisan, on donnera un cordage qu'il devra lasser en 16 brassées selon son habitude. Les seize brassées seront déroulées, tendues à plat depuis un point unique. L'extrémité de la sixième brassée définit l'emplacement d'un repère piqué en terre.

Dans le même temps, on demandera à faire 16 pas d'une marche ferme et l'on plantera un piquets au bout du dernier pas.

On aura ainsi deux fois 110 piquets fichés en terre, plus ou moins serrés les uns sur les autres à une distance voisine 16 brassées et de 16 pas.

On éliminera les 5 piquets les plus proches et les 5 piquets les plus lointains pour ne conserver que 100 piquets.

Si les piquets sont répartis ordinairement, on notera la position du 20^e piquet

Si les piquets sont regroupés sur une faible distance, on notera le début de cet agglomérat.

Si les piquets montrent plusieurs zones de regroupement, on notera la position du 20^e piquet.

Ce repérage permet de voir l'écart entre la petite brassée et le petit pas.

Un écart trop grand montre que la brassée et le pas ne sont pas des mesures compatibles.

Si l'écart est faible, l'extrémité de référence sera le milieu des deux.

Cette distance de référence de 16 brasses sera définie comme une distance royale de 16 mètres, que l'on divisera en 16, soit en deux, puis en deux, puis en deux, puis en deux, pour définir le mètre royal, appellation différente de brasse ou pas pour éviter les confusions avec les anciennes mesures.

Un atelier national graverà dans un marbre un trait horizontal de 1 mètre, avec un repère vertical tous les décimètres et un repère plus petit tous les centimètres. Cet étalon sera exposé

à la vue de tous et encaissé dans un socle de protection contre toute dégradation ou vol.

Cet atelier aura la charge de fabriquer des piges rigides en métal de 1 mètre de longueur à la température de l'eau fraîche de printemps. Chaque pige portera un poingon à chaque extrémité, qui attestera de la valeur royale.

Sur un côté, des repères tous les décimètres et tous les centimètres permettront de définir des mesures inférieures au mètre.

L'atelier des mètres étalon fabriquera aussi des chaînes de 10 mètres avec un stylet à chaque extrémité. Les anneaux de la chaîne seront calibrés au centimètre. Un anneau plus épais sera placé tous les mètres, avec un chiffre gravé de 1 à 9.

Les piges et les chaînes seront distribués dans tous les Hôtels de Ville qui en feront la demande écrite et à tous les groupes de 10 signataires avec mention de leur métier et de leur ville d'activité.

Dans le même temps, un édit sera proclamé et affiché, indiquant que tous les contrats des ministères publics exprimeront les mesures de longueurs ou distances en mètres, décimètres et centimètres, décamètres, hectomètres et

kilomètres, permettant ainsi aux différentes parties de mieux contrôler les fournitures et travaux.

Ces grandeurs seront écrites en utilisant des abréviations et des décimales. Ainsi :

- 1,55 m vaut 1 mètre et 55 centimètres
- 92,933 km vaut 92 kilomètres et 933 mètres
- 5,2 cm vaut 5 centimètres et 2 millimètres
- Une surface carrée de 2,3 m de côté vaut 5,29 m²
- Un récipient de 10 cm de largeur intérieure, 10 cm de longueur et de 10 cm de hauteur vaut 1000 cm³ ou 1 dm³, ou 0,001 m³. Rempli d'eau, il représente 1 litre et pèse 1 kg ou 1000 gr.
- Un récipient cubique de 1 m de côté représente un volume de 1m³, soit 1000 litres (1000 l) ou 1000 kilos d'eau (1000 kg) ou 1 tonne (1 t)

Par commodité de lecture, les nombres de plusieurs milliers ou millions, sont écrits en regroupant les chiffres par 3 à partir de la droite.

Ainsi 3 521 292,12 représente 3 millions 521 mille 292 unités et 12 centimes. Les additions proposent des nombres alignés verticalement à partir de la droite ou à partir de la virgule si un des nombres comporte des décimales.

Fecit Gildas Rex en l'an de grâce 2017.

Nous avons besoin d'une connaissance objective de notre Terre.

Pour cela, nous instituons un Institut de la Terre, dont les missions sont :

- s'ériger des stèles aux croisements des cercles qui passent par les deux pôles de notre Terre et que l'on appelle "méridiens" et des cercles parallèles à l'équateur. La distance entre ces cercles est de une minute d'arc, soit neuf cents trente trois toises sur les méridiens et sept cents cinquante cinq toises sur le cercle parallèle à l'équateur, sis à la moitié de la distance entre le pôle et l'équateur
- s'ériger des stèles sur les principaux caps et sommets.
 - Ces stèles seront cylindriques, en pierre, d'un empan de diamètre, verticales, émergeant d'une demi-toise.
 - Les degrés et minutes de latitude et de longitude seront gravés verticalement en caractères de 1/5 d'empan, sur 1/20 d'empan en profondeur, au nord et au sud, centré au milieu de la hauteur émergée de la stèle.
 - Leur position sera reportée sur les cartes.
 - Lorsque le croisement est sur un domaine propriétaire, celui-ci sera tenu d'entretenir un chemin d'accès pour les chariots depuis le domaine de l'Etat, répertorié sur les cartes.
 - Si le croisement est sur un immeuble, ou un point escarpé ou sur un plan d'eau, la stèle est notée

virtuelle. Le croisement sera déduit à partir de 3 stèles secondaires indiquant la direction et la distance de la stèle virtuelle et des 2 autres stèle secondaires

- . Le déplacement ou le vandalisme de ces stèles propriétés de l'Etat est un délit passible de travaux d'intérêt général.
- de dessiner les contours de toutes les terres émergées et des écueils connus des marins
- de dessiner tous les fleuves, rivières, ruisseaux et lacs, avec leur importance et tous les ponts ou qués qui permettent de les franchir en chariot, à cheval ou à pied.
- de dessiner tous les villes et bourgades selon l'importance du nombre d'âmes (un carré proportionnel)
- de dessiner tous les ports de mer et de rivière, et tous les octrois, avec l'importance des marchandises transbordées
- de dessiner toutes les routes selon leur fréquentation
- de dessiner toutes les montagnes et les cols qui peuvent être franchis en chariot, à cheval ou à pied, avec les étendues de neige habituelles en hiver
- de dessiner toutes les forêts et zones de culture, et toutes les richesses minérales

Ces dessins seront pour la Terre entière, avec des carrés de la taille des continents, pour limiter la déformation inéluctable lorsque que l'on passe d'une sphère à un plan.

Ces carrés seront eux-mêmes subdivisés en carrés de la taille des pays, puis des régions, puis des bassins, puis des terroirs, puis des villes, puis des villages et quartiers, jusqu'à délimiter les routes et rues et chaque immeuble ou parcelle propriétaire.

Tous ces dessins se feront au fur et à mesure des connaissances acquises. Les mises à jour seront répertoriées depuis les carrés les plus précis puis reportées dès lors qu'elles seront jugées nécessaires sur les cartes plus générales.

L'Institut de la Terre assurera la formation des géographes installés dans les grandes villes, qui eux-mêmes formeront les géographes des petites villes, jusqu'à former les écoliers, qui auront ainsi le savoir nécessaire pour dessiner et lire un plan, et pour mesurer diverses grandeurs géographiques et maîtriser les lois géométriques et les mesures triangulaires.

Nous avons aussi besoin d'une connaissance objective de l'activité des hommes. Pour cela, nous instituons un Institut des Activités, dont les missions sont :

- de répertorier les différentes activités humaines des hommes et des femmes pour assurer leurs conditions de vie
- de répertorier les différentes natures de dépendance matérielle, sociale, administrative, financière

Nous avons aussi besoin d'évaluer l'importance des choses, selon qu'elles servent à un seul ou à la multitude, selon qu'elles

épuisent ou enrichissent la terre, selon qu'elles procurent richesse ou provoquent pauvreté, bonheur ou maladie, selon qu'elles transforment ou sont transformées,...

Pour cela, nous instituons un Parlement des Choses, où les hommes de sciences et les poètes pourront débattre et défendre l'utilité et la beauté de chaque chose.

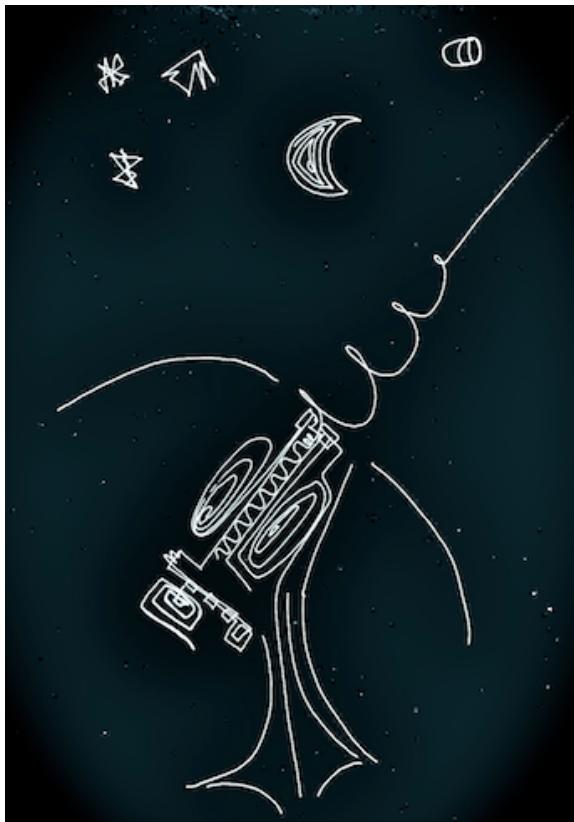
Gildas 1er, gouverneur d'Utopie

an de grâce Mil six cents trente

Les cartes et observations ainsi produites auront deux copies de référence, archivées en deux châteaux distincts, hors d'atteinte des animaux et moisissures. Les modifications et enrichissements seront portés et notés, d'un numéro référencé et daté dans le cahier de l'histoire. D'autres copies d'usage seront numérotées et visibles en maison administrative, où elles pourront être enrichies. Chaque habitant d'Utopie pourra copier à son gré.

Une nouvelle édition sera produite quand l'illisibilité sera manifeste.

47. Le Génie et l'Imbécile



Les pyramides,
la mesure de la terre,
la tour Eiffel,

le débarquement sur la lune et
aujourd'hui Philae de Rossetta, qui s'est
accrochée le 12 novembre 2014 à la comète
67P/Churyumov-Gerasimenko.

Voilà quelques étapes du génie humain.

Dans le même temps, combien d'invasions
et de barbaries, autant d'étapes de la
faiblesse humaine. Pour ne citer que les plus gros chiffres :

- un million de morts lors de la campagne de Russie - merci Napoléon - ,
- 10 millions en 14-18 - merci Guillaume II et les autres - ,
- plusieurs dizaines de millions autour de la Russie soviétique - merci Lénine et Staline - ,
- et tout autant en 39-40 - merci Hitler et les autres ,
- et tout autant en Asie - Merci Mao et Polpot et les autres
- plusieurs millions au Vietnam - Merci Mc Namara,
- plusieurs millions en Afrique au Moyen-Orient - Merci à beaucoup d'irresponsables.
- plus 3000 morts dans les Twin Towers

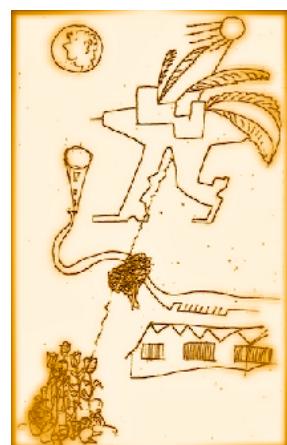
5000 morts par jour en moyenne au XXème siècle dans les conflits politiques (souvent matinés de religion - très pratique la religion) et dans le même temps, l'homme a marché sur la lune.

Revenons au génie humain et à la comète 67P pour saluer le génie de l'homme :

Il a d'abord fallu que l'on démontre que la terre était ronde et qu'elle tournait autour du soleil en même temps que d'autres planètes. Quand tout est plat autour de vous et que le soleil tourne autour au dessus de votre tête, vous n'aimez pas que l'on vous dise que votre perception est insuffisante pour comprendre les étoiles. Et pourtant les Grecs ont réussi à calculer la circonference de la terre.

L'envie d'en savoir plus sur les orbites des planètes. Le travail du verre a conduit à inventer les lentilles et les horlogers ont mis au point les mécanismes permettant de «poursuivre» les objets célestes. Que de génie humain pour assurer la pureté des lentilles, le polissage des miroirs, pour lutter contre les vibrations, pour construire d'immenses télescopes. Que de patiences humaines pour observer et collecter des tonnes de relevés qu'il faudra confronter à des équations mathématiques de plus en plus complexes. La prédiction des éclipses se fait depuis plus de 2000 ans, et l'on sait maintenant déterminer les irrégularités dans la durée d'un jour, tout autant que l'on mesure la distance terre-lune à quelques centimètres près.

Et puis, à force de scruter le ciel de notre étoile (le soleil), les astronomes ont découvert des objets invisibles, à des millions de kilomètres de chez nous. Qui sont ces génies qui savent voir à des millions de kilomètres ? Il nous a fallu en savoir plus encore, alors on a construit des satellites. Quelques cylindres en fer savamment assemblés, remplis de poudre, comme le faisait les Chinois pour leur feu d'artifice depuis plus de mille ans et tout autour un carroussel de technologies : la science des métaux rares, de la combustion régulée, des transvasements de combustible, de la mécanique des hautes pressions et des hautes températures, des capteurs en tous genres, voilà pour la fusée. Sans parler des transmissions qui ont permis de voir en direct, voici déjà plus de 40 ans, le premier pas de l'homme sur la lune et d'assister à son retour sur terre : quel culot l'homme a-t'il eu d'entreprendre ce voyage ! Sans parler de l'armada d'ordinateurs au service d'une équipe mondiale pour que science s'accomplisse.



Et puis nos mathématiciens astronomes ont calculé le meilleur chemin d'un point qui bouge à un autre point qui bouge pour être au centimètre près à des millions de kilomètres. Il ont inventé la fronde cosmique où comment faire un tour de lune pour accélérer. Au sommet de la fusée, ils ont mis une navette qui marche toute seule, et dans la navette ils ont mis un module d'analyse qui accomètera tout seul sans pilote sur un bout d'univers inconnu où 100kg terrestres ne pèsent que 1g sur ce bout d'univers, avec des ancrés, avec une perceuse, avec des instruments qui sont à eux seuls des années de technologies et des milliers de brevets...

...pendant que d'autres allaient faire la guerre en Irak... Cela n'a rien à voir, direz-vous !

Qui sont les génies et qui sont les imbéciles ?



Ajoutons une quatrième dimension :

L'homme, dans son souci de se perpétuer, laisse des marques de son passage dans l'univers. Des enfants, autant que ses œuvres, attestent de sa courte existence. Dans mille ans, il restera peut-être Jeanne d'Arc, plus pour son mythe que pour ses actes ; Charlemagne, qui a préfiguré l'Europe ; Galilée et Einstein ; la Tour Eiffel...

Mais l'imbécile qui a torturé dans un sous-sol, qui a violenté l'un ou les autres, qui a signé l'ordre d'une guerre : où sera sa postérité, qui osera se souvenir de son ancêtre indigne ?

La vie est trop courte pour se radicaliser. Passer des dizaines d'années dans l'étroitesse d'un discours unique de violence, c'est être un imbécile,... surtout s'il s'en réfère à un dieu ! 

48. Mon enterrement

C'est vrai que c'est rigolo de mettre en scène son propre enterrement, mais à y réfléchir, le mort s'en fout complètement, alors que les vivants qui restent ne s'en foutent pas tant que ça.

Donc laissons les faire à la sauce qui les arrange le mieux. Bon, mais comme c'est quand même rigolo, je vais faire mon Salvador Dali, narcissique en diable - T'as entendu, Dieu ? - Je suis mon propre dieu, fait à mon image. Et Brel a bien dit : j'veux qu'on rie, j'veux qu'on danse, j'veux qu'on s'amuse comme des fous quand c'est qu'on me mettra dans l'trou !

Comme j'ai plus beaucoup de copains, on ira chercher des intermittents du spectacle, qui joueront les pleureurs et les pleureuses, ça les fera bien rigoler. Dans la rue, devant le cortillard, il n'y aura qu'un trombone - Hein ! Monsieur William ! - qui chantera la peine en gémissant, comme à la Nouvelle-Orléans.

Le cortillard ? Comme si je pouvais trimballer ma caisse dans un Mercédès noir ! Non ! Une calèche, avec des couleurs vives en arlequin, tirée par au moins deux chevaux. A la rigueur une 2CV décapotée conduite par un

gars à cheveux longs. Il faudra filer un bakchich à la mairie pour avoir le droit de faire un aller-retour sur le cours Mirabeau à midi. S'il pleut, on attendra. Le trombone sera en tête et jouera la mélodie du premier chant du Voyage d'hiver de Schubert, en swinguant si possible. Derrière la calèche, les pleureurs mimeront - danseront - la tristesse et les pleureuses l'allégresse, au milieu des de la famille et des amis s'ils en reste, suivi par un bus de la RATP des années 60, entrée par la plate-forme arrière ding-ding complet, dans lequel on aura bricolé un moteur électrique, ou, s'il l'on en trouve encore, un vieux trolleybus marseillais rafistolé pour suivre des caténaires fantômes.

Si les passants demandent, on répondra : « Ci-gît un passager de son univers », en précisant que le défunt n'a pas voulu que l'on divulgue son identité.

Après le cours Mirabeau, on ira au bord de l'Arc, avec le bus.

là, un haut-parleur crachera d'abord l'Oraison funèbre bossuetienne que l'on trouvera à la page « Poésie » du site ertia2.free.fr.

Ensuite, on crachera le Concerto pour Violoncelle de Lutoslavski, qui dure 20 Minutes et qui en fera suer plus

d'un. Mais c'est ça, un enterrement, ça fait suer, parce que ça rappelle à chacun qu'il aura beau faire, il faudra qu'il y passe aussi.

On crachera « Vu sur le fleuve » que l'on trouvera à la même page « Poésie »

On terminera par « Va petit mousse » des cloches de Corneville

Après, on servira exclusivement des hot-dogs et de la bière.

Je sais, ça fait un peu « Don du sang », mais mon enterrement, c'est pas pour les bêgeules !

Le reste, c'est « ad libitum »



Fin des Pérégrinages poétiques.

Aix, 1998 - 2021